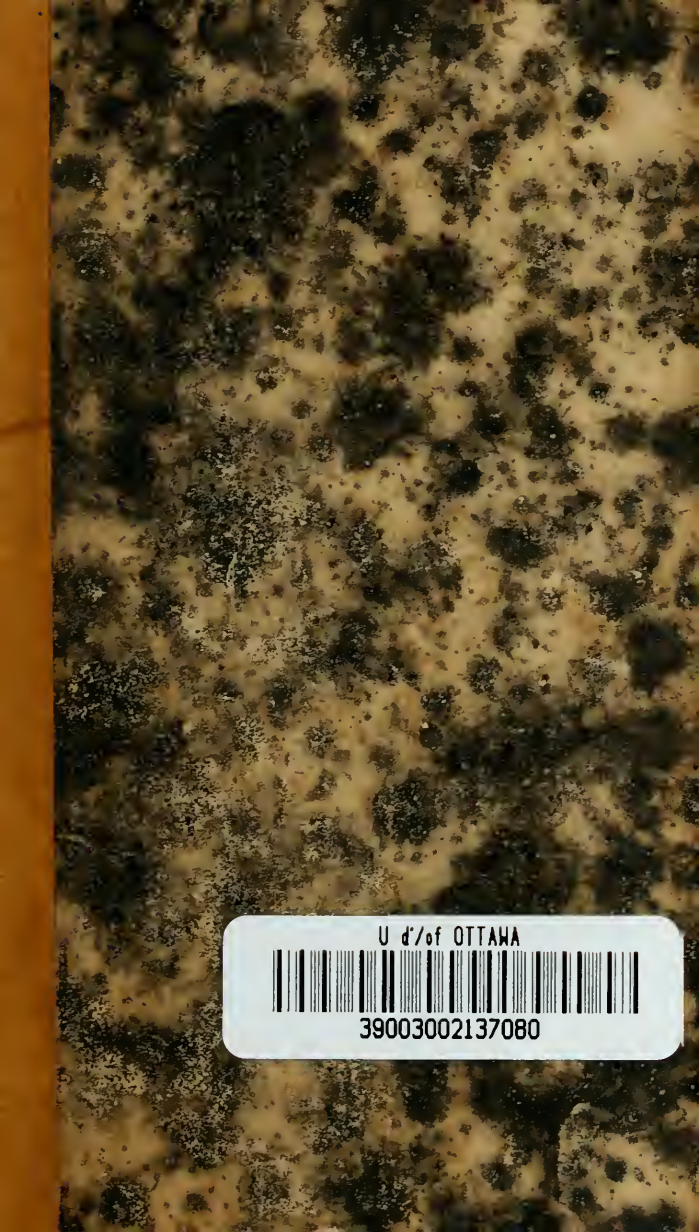
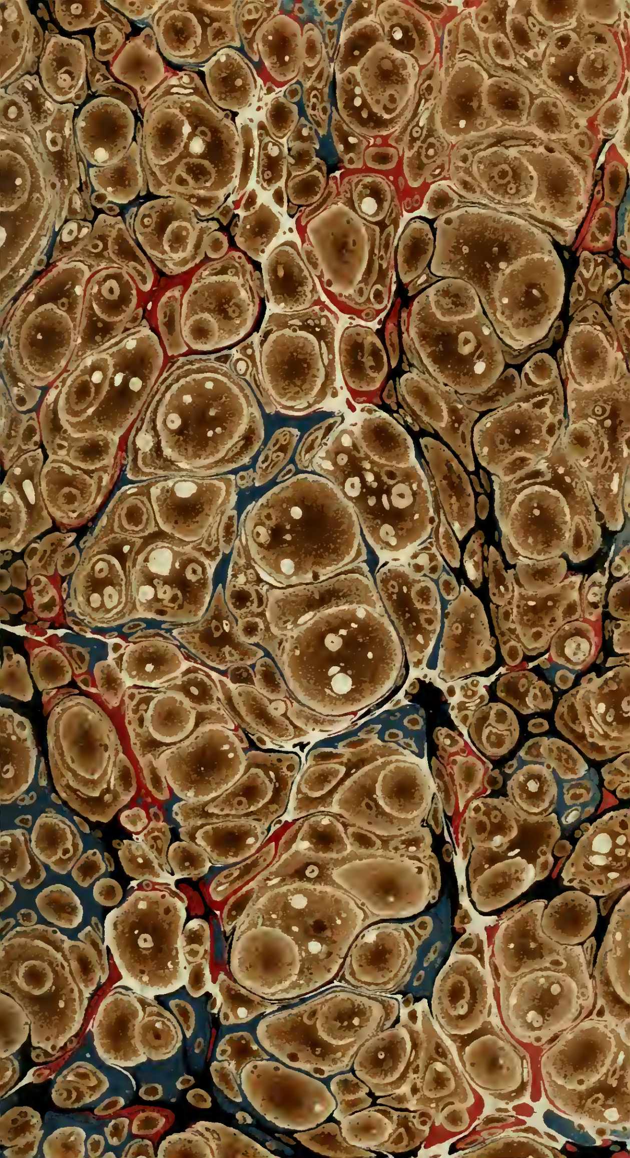




CABINET LITTÉRAIRE.
COLLECTION UNIVERSELLE DES MEILLEURS ROMANS MODERNES.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

PIGAULT-LEBRUN.

TOME XXIV.

MONSIEUR BOTTE.

I.

A. HENRY, IMPRIMEUR,
rue Gît-le-Cœur, 8.

MONSIEUR BOTTE,

PAR

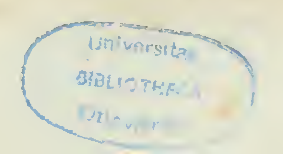
PIGAULT-LEBRUN.

On ne crée pas de caractères, il faut les prendre dans la nature, parce que hors la nature il n'y a rien.

TOME PREMIER.



PARIS,
GUSTAVE BARBA,
ÉDITEUR DU CABINET LITTÉRAIRE.
COLLECTION UNIVERSELLE DES MEILLEURS ROMANS MODERNES
RUE MAZARINE, N° 31.
1838.



CHAPITRE PREMIER.

DEMI-EXPOSITION.

« Je ne le veux pas. — Et la raison ? — Je n'en veux pas donner. — C'est un peu fort. — Je suis comme cela. — Mais pensez donc.... — J'ai pensé à tout. — Même aux dangers ?.... — Ils ne me regardent pas. — Auxquels vous exposez..... — Un fou. — De la plus jolie figure. — Bel avantage, vraiment ! — Plein d'esprit. — Il en abuse. — D'un cœur excellent. — Qu'il me le prouve. — Et comment voulez-vous, lorsque vous blâmez tout ce qu'il fait ?... — C'est qu'il fait tout de travers. — Vous êtes trop rigoriste. — Et vous trop indulgent.

» Ah ! çà, mon cher Botte, rai-

sonnons de sang-froid. — Monsieur Horeau, vous allez m'excéder. — J'espère au moins que vous n'avez point à vous plaindre de moi? — Non, pas trop. — Que vous me regardez comme votre meilleur ami? — On n'en peut trouver de plus parfait. — Je suis au moins ce que vous avez rencontré de mieux? — J'en conviens. — Et vous m'aimez? — Beaucoup. — Eh bien! Monsieur, on a quelque condescendance pour ceux qu'on aime. Ecoutez-moi. — Soit, Monsieur, j'écoute. — A la bonne heure. Votre neveu a mangé mille écus. — Il s'est endetté de mille écus. — C'est la même chose. — Pas du tout. — Ah! j'entends; vous n'êtes point obligé de payer, et.... — Comment, morbleu! je ne suis point obligé de payer? je déshonorerais mon neveu! je l'exposerais aux reproches des honnêtes gens dont il a surpris la confiance! Je paierai, Monsieur, je

paierai. — Qu'importe alors qu'il ait mangé cet argent, ou qu'il l'ait emprunté? Je ne vois pas quelle différence...... — Ah! vous ne la voyez pas? la voici. Quand on a un bon parent, qu'on a cent fois éprouvé son cœur, on lui ouvre le sien, on déclare ses besoins, et même ses fantaisies : ne sais-je pas que tous les jeunes gens en ont? Se taire, et emprunter, c'est douter de moi, c'est me faire injure, et me contraindre à payer par honneur ce qu'on craignait de ne pas obtenir de mon amitié. Je paierai, Monsieur, mais je ne le verrai plus.

« — Vous ne le verrez plus! le fils de cette sœur chérie.... — Je ne le verrai plus. — Pour qui vous avez renoncé aux douceurs du mariage..... — Qui vous a dit cela? — Je le présume. — Et vous avez tort. Ce n'est pas en faveur de mon neveu que j'ai renoncé au mariage ; je ne me suis

point marié, parce que je n'ai pas trouvé de femme dont j'osasse être le mari. — Ah ! ah ! ah ! — Riez tant qu'il vous plaira. — Exagération, mon cher ami, exagération marquée. Votre mère n'avait que des vertus. — Et je chérirai toujours sa mémoire. — Votre sœur élevée par elle..... — Lui ressemblait à bien des égards : mais, que diable, je ne pouvais épouser ni ma mère ni ma sœur. — Si je vous parlais de mon épouse...... C'est une femme unique. — Du moins en voilà trois. — Mais vous l'aimiez, vous lui plaisiez, et je ne désire jamais ce qu'on n'obtient qu'au prix du repos des autres.

» — Et vous croyez que, dans toute une génération, il ne s'en trouverait pas une quatrième qui fût digne du cœur d'un galant homme? — J'en connais vingt qui sont charmantes ; mais qu'ai-je vu à l'examen ? De la

futilité dans l'une, de la coquetterie dans l'autre, de la prodigalité dans celle-ci, de l'indifférence dans celle-là; un amour-propre démesuré dans toutes; et par-ci par-là la manie du bel-esprit. Mariez-vous donc à une fille qui fait des vers, qui ne sort de son cabinet que pour aller se faire applaudir dans des lycées, et qui, en prenant un mari, ne serait fidèle qu'à sa muse! j'aimerais autant épouser mon écritoire.

» — Hé! mon ami, si vous aviez poussé plus loin les recherches, la vingt et unième, peut-être, n'aurait eu aucun de ces défauts. Mes yeux se sont ouverts aussi dans les bras de la plus tendre mère; elle a partagé son cœur entre mon fortuné père et moi. Tendres soins, indulgence, sages conseils, voilà ce qu'elle m'a prodigué jusqu'à l'âge où de nouveaux besoins m'ont fait chercher un bon-

heur nouveau, et ce bien suprême, je le dois encore à une femme. Ah ! que de reconnaissance mérite un sexe qui élève notre enfance, qui développe notre cœur, qui nous crée des organes nouveaux, qui double nos sensations, notre existence ; qui, dans l'âge de la maturité, partage nos peines ainsi que nos plaisirs ; qui nous plaint, qui nous soulage dans nos infirmités et dont la main, après avoir semé de fleurs le cours d'une longue vie, daigne encore nous aider à mourir ! Soyez vrai, mon ami, et convenez que vous vous êtes sacrifié au bien-être de votre neveu. — Je n'en conviendrai point, parce que cela n'est pas. — Il est bon du moins qu'il le croie. — Et pourquoi, s'il vous plaît ? Pour qu'il se persuade que j'ai tout fait pour lui, lorsque je n'ai cédé qu'à ma raison. Imposer de la reconnaissance à qui ne nous en doit point,

en exiger des marques, et en jouir, c'est duplicité, c'est bassesse. Je ne me suis point marié, parce que je ne l'ai pas osé ; j'ai pris soin de mon neveu, parce que je le devais ; je le bannis de ma présence, parce qu'il m'a manqué ; rien n'est plus simple que cela, je ne veux pas qu'on croie autre chose : brisons là, je vous prie, et ne me rompez pas la tête davantage.

» — Ah ! vous ne voulez plus le voir ! c'est-à-dire qu'un jeune homme vif, aimable, sans expérience, qui eût formé sous vos yeux sa raison et son cœur, va se trouver livré à toutes les inconséquences de son âge ; qu'il s'abandonnera librement à tous ses goûts, à toutes ses passions ; qu'il commettra, sans contradiction, des fautes légères, qui le conduiront insensiblement à des égaremens condamnables ; qu'il en sera puni par le mépris et l'abandon des honnêtes

gens, et cela parce qu'il a craint de demander à son oncle une somme que sa faiblesse lui rendait nécessaire? Et vous, Monsieur, que répondrez-vous à ceux qui vous auront estimé jusqu'alors, et qui vous reprocheront d'avoir perdu ce jeune homme sur un prétexte aussi léger? Ne seront-ils pas fondés à croire que vous avez cherché l'occasion de vous défaire d'un parent qui vous était à charge? — A charge, à moi, mon neveu, mon Charles! on pourrait le penser! — Tout l'annoncera. Mon cher Botte, vous prouvez qu'un honnête homme peut vivre sans femme; mais il ne peut se passer de l'estime publique. Vous la possédez, et vous ne la sacrifierez point à une opiniâtreté aussi mal entendue. Charles, Charles! — Que prétendez-vous? — Vous épargner l'embarras de revenir de vous-même, et le désagrément d'une expli-

cation. Charles, Charles! Voyez-vous son air triste, repentant? — Hé oui, je le vois bien; mais parlez bas. — Approchez, Charles, approchez. Vous avez des torts envers votre oncle, et vous méritez des reproches dont il veut bien vous faire grâce. Il vous pardonne...... — Je n'ai pas dit cela. — Ah! mon cher oncle! — Mon cher oncle! mon cher oncle! Apprenez, monsieur l'étourdi, que votre cher oncle est fait pour vous donner l'argent dont vous avez un légitime besoin; qu'il ne vous appartient pas de douter de mon cœur; de me donner un ridicule aux yeux des étrangers à qui vous vous êtes adressé de préférence, et de me faire courir de porte en porte, suivi d'un laquais chargé de sacs, pour payer vos extravagances.

» — Mais, mon ami; vous pouvez mander ici les créanciers.........

— Non, Monsieur, je ne les manderai pas ici. Je ne dérangerai pas ces gens pour les faire courir après ce que leur doit ce joli monsieur-là. — Ma foi, mon ami, des gens qui prêtent à un jeune homme..... — Je n'ai que ce reproche à leur faire, et je ne suis pas trop sûr qu'il soit fondé. D'abord, ils ont prêté au taux de la loi. — C'est rare aujourd'hui. — Ensuite ils n'ont prêté que des sommes modiques, cent écus au plus; et à qui croira-t-on pouvoir prêter une bagatelle avec sûreté, si ce n'est à ce drôle-là? Je ne dis pas cela pour vous excuser, au moins, Monsieur: vous êtes inexcusable. Emprunter mille écus à dix personnes différentes; emprunter quand on a tout en abondance, quand on sait qu'on n'a qu'un mot à me dire.... — Mais, mon cher oncle, je n'osais me flatter.... — Comment, Monsieur,

vous n'osiez vous flatter!.... En voici bien une autre! Hé, qui visite tous les six mois votre garde-robe, si ce n'est moi? qui la renouvelle sans que vous vous en mêliez? qui vous envoie le bijou à la mode? qui s'informe à votre laquais si vous avez encore de l'argent, et vous glisse un rouleau dans la poche? qui remplace dans mes écuries les chevaux que vous me crevez à la chasse? qui s'empresse de fêter vos amis? qui va brûler vos romans, et leur substituer de bons livres? qui enfin vous apprend à penser et vous prouve, sans pédantisme, que la portion de bonheur à laquelle on peut prétendre sur ce misérable globe, ne peut être que le fruit d'une bonne conduite? Ah! vous n'osiez vous flatter?........ Jolie manière de me répondre! — Mais, mon ami, vous intimidez ce pauvre enfant. — Je l'intimide! je l'intimide!

Il ne lui manque plus que de me craindre, pour être tout-à-fait joli garçon. Venez, ici, monsieur ; plus près, plus près encore, et répondez-moi : je vous ai donné deux cents louis cette année, et trois mille livres que je vais payer pour vous, font bien un total de sept mille huit cents livres. Que diable avez-vous fait de cet argent-là ? — Ce que j'en ai fait, mon oncle ? — Oui, monsieur, oui, je vous demande ce que vous en avez fait. Auriez-vous la vile passion du jeu ? fréquenteriez-vous ces repaires que la police laisse ouverts, comme elle tolère les filles publiques ? Il faut des abîmes aux forcenés ; il est bon qu'ils s'y jettent tête baissée : ils cessent ainsi de troubler l'ordre moral. Mais vous, monsieur, mais vous, osez-vous vous mêler à cette écume, que la société voudrait pouvoir vomir de son sein ? Répondez, répondez

donc, monsieur, jouez-vous? — Non, mon cher oncle. — Que diable avez-vous donc fait de tout cet argent-là? — Vous savez, mon cher oncle, que la chasse a été jusqu'à présent ma seule passion. — Hé bien, monsieur, vous n'avez pas dépensé sept mille huit cents livres à la chasse, puisque j'en fais tous les frais : que diable me contez-vous là! — Vous vous rappelez, mon cher oncle, ce jour où le renard nous conduisit à sept lieues de votre terre?..... — Où vous ne revîntes que le lendemain soir; je m'en souviens, monsieur : j'ai eu assez d'inquiétude pour que ce jour ne soit pas effacé de ma mémoire. — Mais, mon cher Botte, laissez-le donc parler. — Je crois que vous avez raison. Asseyons-nous tous trois; car une histoire qui commence à un an de date, et qui ne finit qu'hier, ne doit pas être courte. Au fait, mon-

sieur, et point de détails superflus, s'il vous plaît. — Mon oncle, je serai bref. — Tant mieux, commencez. »

« La nuit nous surprit près du château d'Arançey : vous le connaissez, mon oncle? — Beaucoup. J'ai même connu le propriétaire, homme entiché de sa noblesse et chargé de dettes, selon l'usage. — Nos chevaux étaient rendus, nous étions fatigués, il faisait froid, et je crus que nous n'avions rien de mieux à faire que de chercher un asile dans ce château. — Après? — Nous passons, ou plutôt nous sautons un pont-levis vermoulu ; nous traversons des cours encombrées de gros meubles et de vieux bois de charpente ; nous avançons sous des portiques en ruines ; nous parcourons les appartemens : des salles transformées en étables, en bergeries ; vingt tableaux de famille convertis en râteliers ; dans le

haut, des vitres brisées; des chambres dont on soupçonnait encore la première magnificence, servant de retraite aux oiseaux nocturnes, aux corneilles, aux pigeons errans; enfin.... — Enfin, qu'a de commun cette description romanesque avec les sept mille huit cents livres que vous avez dissipées? — J'y viens, mon oncle, j'y viens. — C'est fort heureux.

» — Je m'informe si personne n'est resté pour veiller aux intérêts du maître, et j'apprends qu'un fermier aisé a un domicile agréable et commode à cinquante toises du château. Je remonte sur mon cheval, qui pouvait à peine se soutenir; je le presse de l'éperon........ — Pauvre animal, que tout ceci ne regardait pas! il en est mort, monsieur, et voilà l'équité de la plupart des hommes. Que diable aviez-vous besoin de vous mêler des affaires de ce marquis d'Arançey, qui

croyait me faire beaucoup d'honneur quand il me donnait à dîner, à moi, dont les vaisseaux parcouraient les mers des deux mondes, qui avais des facteurs dans l'Inde, sur les côtes d'Afrique, et jusqu'au fond du golfe du Mexique ; à moi, qui faisais vivre dix fois plus de monde qu'il n'a ruiné de créanciers ! Enfin, vous crevez mon meilleur cheval ; mais vous arrivez à la ferme. Poursuivez. — Le cœur navré de l'état déplorable où j'avais trouvé le château, je me proposais d'adresser au fermier des reproches que je croyais mérités : une figure patriarchale m'intéresse ; les soins touchans de l'hospitalité me désarment ; point de mots recherchés, rien de ces manières qu'on nomme politesse, un langage simple, organe d'un cœur pur, et toujours l'expression du sentiment. — Oh ! vous verrez qu'il ne finira point. — Mal-

gré l'espèce de vénération que m'inspirait le digne fermier, je hasardai quelques mots sur le délâbrement du château. — Au fait, monsieur mon neveu, au fait. »

« J'apprends que le marquis est émigré, comme beaucoup d'autres. — C'est ce qu'il a fait de plus sage en sa vie : s'il ne se fût réfugié là-bas, on lui eût probablement coupé la tête ici. Couper des têtes pour des opinions, exiger que les autres voient et pensent comme nous, c'est prétendre qu'ils aient la même organisation, le même caractère, et que le hasard les place dans les mêmes circonstances. Il ne serait pas plus absurde que les camards coupassent les nez aquilins, que les hommes à grandes oreilles fissent la guerre aux petites, les bruns aux blonds, et les mélancoliques aux gens gais. Enfin? — Le fermier, pour qu'on

ne brûlât pas le château, y mit son bétail ; pour conserver au marquis les portraits de ses ancêtres, il en fit des râteliers, et cette idée fut trouvée dans le temps très-patriotique et très-plaisante. Enfin, quand les biens de M. d'Arançey furent mis en vente, son fermier se rendit acquéreur de ce domaine, et ne s'en considéra que comme le dépositaire. — C'est un brave homme, ce fermier-là. — Il paya la plus grande partie du prix en papier-monnaie, et au moment où je le vis, on l'inquiétait pour ce qui restait dû, et qui devenait exigible en espèces. On le menaçait de revendre ce bien à sa folle enchère ; il s'affligeait de son impuissance ; il regrettait sincèrement de ne pouvoir conserver au marquis cette unique et faible ressource, et le lendemain je lui portai ce que j'avais d'argent. — Tu as fait cela ? —

Oui, mon oncle. — Bien, mon ami, bien, très-bien. Faire un tel usage de sa fortune, c'est la mériter. — Je vis les receveurs des domaines, je leur demandai du temps pour le surplus ; je fis valoir la belle action du fermier ; je priai, je conjurai, je persuadai. Ils me promirent d'attendre, et je leur portai exactement ce que je recevais de votre bienfaisance. Cependant ils me déclarèrent, il y a trois jours, qu'il ne dépendait plus d'eux d'accorder des délais. Vous m'aviez donné cinquante louis huit jours auparavant, et je n'avais nul prétexte pour vous demander de l'argent. — Jamais de prétexte, monsieur ; la vérité, toujours la vérité, surtout quand elle honore celui qui la dit. — J'avoue, mon oncle, que je mettais aussi quelque gloire à terminer seul une bonne action. Je portai à la régie les mille écus que

j'avais empruntés, et j'obtins que pendant six jours encore on suspendrait toutes poursuites. — C'est-à-dire que la totalité n'est pas payée? — Le digne Edmond doit encore quatre mille francs. — Va trouver mon caissier, demande-les lui de ma part, et donne-les en ton nom. — Ah, mon oncle!....... — Oui, oui, je veux que tu aies la gloire de terminer seul ta bonne action. D'ailleurs, je t'ai traité durement; je m'impose une amende, et je te demande pardon. — Comment, mon oncle, vous daignez... — Oui, je te demande pardon, et c'est tout naturel. Ma qualité d'oncle n'autorise point la morgue, et ne me donne pas le droit de te brusquer. Je crierai, quand j'en aurai de bonnes raisons; je me repentirai quand j'aurai tort. Allons, ta main, et pas de rancune...... Tu m'embrasses, cela vaut mieux. Va

porter ton argent à tes régisseurs, et demain nous irons tous trois dîner chez ton vieux Edmond : c'est un honnête homme; ils ne sont pas communs, et je veux connaître celui-ci. — Mais, mon oncle.... — Qu'est-ce? — Il n'a rien de ce qu'il faut pour vous recevoir dignement. — Hé, croyez-vous, monsieur, que je ne puisse pas, comme vous, me contenter d'un mauvais dîner? Des légumes, des œufs, du laitage, de la gaîté, de la franchise, et je dîne fort bien avec cela. — Mais, mon oncle....... — Mais, je le veux ainsi, et je n'aime pas qu'on me contredise. Allez à vos affaires; Horeau et moi, nous allons suivre les nôtres. »

—

CHAPITRE II.

SUITE DE L'EXPOSITION.

Je ne vous dirai rien du caractère de Monsieur Botte : je me flatte que vous le connaissez. Je vous apprendrai seulement qu'il s'était retiré du commerce avec la réputation du plus probe négociant de l'Europe, comme il passait pour en être le plus riche. On se plaindrait moins de la fortune, si elle favorisait toujours des hommes tels que celui ci.

Il avait avantageusement placé d'immenses capitaux. Il tenait l'hiver une excellente maison à Paris ; l'été, il rappelait les plaisirs dans une superbe terre, où ses convives lui passaient, en faveur de ses belles qualités, des

boutades assez orageuses par fois. Ceux qui ne savaient pas l'apprécier se fâchaient et partaient. M. Horeau, sans lequel il ne pouvait vivre, et qu'il contrariait sans cesse, était à-peu-près le seul qui eût résisté à ses brusqueries. A force de douceur et de patience, il avait insensiblement pris un empire que M. Botte était loin de soupçonner. Cet empire s'étendait même sur Charles. C'était Horeau qui modérait son impétuosité, qui lui faisait sentir ses fautes; mais aussi c'était Horeau qui faisait valoir son mérite quand il fallait calmer le mécontentement, quelquefois fondé, du cher oncle. C'était encore Horeau qui faisait rentrer en grâce un domestique coupable d'une mal-adresse ou d'une négligence; c'était lui qui, sans rien demander directement, obtenait des grâces pour ceux qui lui en paraissaient dignes. Il parlait indifférem-

ment de l'affaire, il animait, il stimulait le cœur de son ami, et le laissait persuadé qu'il avait prévenu des sollicitations qu'il eût peut-être rejetées. Horeau, enfin, était bon par caractère, d'un sens droit, d'un esprit peu brillant ; mais il était du très-petit nombre de ceux dont on ne craint pas de faire des amis.

Charles coulait dans cette maison la vie la plus heureuse. Léger, vif, inconsidéré, mais honnête au fond, toutes ses occupations s'étaient bornées jusqu'alors à aimer, à craindre son oncle, à jouir de son opulence, et à lire, lorsqu'il était las de la chasse, les livres dont M. Botte garnissait sa bibliothèque. Il en saisissait facilement l'esprit ; il en faisait de mémoire des extraits qu'il parait de la chaleur de son imagination, et alors le cher oncle restait à table sans s'en apercevoir ; il écoutait avec émotion ; il s'atten-

drissait, se penchait sur l'épaule d'Horeau, et lui disait bien bas : ce garçon-là fera un grand sujet.

Cependant notre faiseur d'extraits n'était pas sans inquiétude. Le dîner arrangé pour le lendemain l'embarrassait furieusement. Il avait ses petites raisons pour éloigner M. Botte de chez son vieux fermier, et il s'était bien gardé de les déclarer. Il est des secrets qu'un jeune homme ne confie jamais qu'à ceux de qui l'âge et une certaine conformité de caractère lui font attendre de l'indulgence; et monsieur Botte, avec sa morale austère, ne pouvait manquer de blâmer hautement ce qu'il devait considérer comme une pure étourderie.

Si on remontait à la source des belles actions, en trouverait-on beaucoup, en trouverait-on deux qui fussent dépouillées de tout motif humain? Celle de Charles, je le dis à regret,

mais je vous dois la vérité, celle de Charles était loin d'être désintéressée.

En descendaut à la ferme d'Arancey, il fut frappé de l'aspect d'une jeune fille, au point d'oublier le château, les portraits de famille, et même les usages les plus ordinaires. Il était debout devant la jeune personne, le chapeau sur la tête, une main, une jambe et le haut du corps en avant; il la regardait, rougissait, balbutiait, et ne pouvait lier deux idées. Qui donc lui en imposait à ce point? une simple robe de toile, un bas de coton blanc, un petit soulier noir, un chapeau de paille? Hélas! le pauvre enfant n'avait rien vu de tout cela. Mais sous ce chapeau brillait un front modeste. De grands yeux languissants, certain air de tristesse répandu sur une figure où une légère teinte de rose se mêlait à une blancheur éblouissante, voilà ce qui l'attachait, ce qui

faisait battre son cœur, ce qui le rendait muet, ce qui lui donnait l'air d'un sot.

La jeune personne lui demanda enfin ce qu'il désirait ; Charles lui répondit qu'il n'en savait rien. Elle lui demanda s'il voulait qu'elle appelât M. Edmond; Charles lui répondit que ce serait comme il lui plairait. La jeune personne sortit, et Charles remarqua un faible sourire qui vint agiter des lèvres auxquelles ce mouvement paraissait étranger.

Guillaume, le plus adroit de ses piqueurs, l'avait suivi dans la maison, et avait laissé les chevaux aux soins de ses camarades. « Guillaume, lui dit Charles, je crois que je viens de me conduire comme un imbécile. — Cela ne se peut pas, Monsieur. — Rester immobile et muet devant une fille charmante. — Joli défaut, Monsieur, car il est rare. — Et répondre tout

de travers aux questions les plus simples.— C'est de l'adresse, cela, Monsieur. — Oh ! par exemple, je ne m'en serais pas douté. — Comment donc, marquer de l'embarras, beaucoup d'embarras à la vue d'une jolie femme, c'est lui faire un aveu dans les formes, et lui sauver le désagrément de s'en fâcher. — Oh ! je t'assure que je n'ai rien joué. — C'est encore plus flatteur pour la petite paysanne. — Dis-moi, Guillaume, qui t'en a tant appris ? — Mais, Monsieur, je n'ai pas toujours été piqueur. — Ah ! ah ! — Non, Monsieur ; j'ai été aussi propriétaire. J'avais à vingt ans une jolie terre, et mon petit train de chasse tout comme un autre ; voilà pourquoi je suis assez bon piqueur. — Diable ! et qu'est devenue la terre ? — La bouillotte m'en a enlevé la moitié, et une figurante m'a débarrassé du reste ; mais avec une ingénuité,

une candeur, qui ne m'ont pas permis de lui en vouloir. — Manger son bien à la bouillotte ! le jeu le plus bête !.... — Voilà pourquoi il est à la mode. — Et avec une figurante ! — Elles sont aussi très en vogue. — Et tu ne t'es pas brûlé la cervelle ! — Fi donc, Monsieur ! je n'ai que trente ans, et la bouillotte peut me rendre ce qu'elle m'a emprunté : j'ai de la figure, et la veuve de quelque nouvel enrichi peut me juger très-digne de remplacer son époux. — Et faire ainsi rentrer dans la circulation ce que le défunt en a ôté ? — C'est le sort des riches veuves qui font uue sottise. — Malheureux ! tromper une femme ! — Hé, Monsieur, tous les hommes passent leur vie à tromper. Les gens en place cachent leur nullité sous des dehors imposants ; les femmes caressent l'époux qu'elles trahissent ; un directeur de conscience prêche la vertu

au père d'une adolescente qu'il va suborner au confessionnal ; la jeune fille ment à sa mère pour échapper à sa surveillance ; le père de famille sort clandestinement de chez lui pour aller voir une grisette qu'il entretient ; des jeunes gens signent dix promesses de mariage à dix filles qu'ils trompent à la fois ; un rapporteur reçoit mille écus pour faire perdre une bonne cause ; un procureur occupe pour le demandeur et le défendeur ; un marchand fait banqueroute, et achète un palais ; le journaliste, qui flagornait Robespierre et Marat, et les comités et le directoire, adore aujourd'hui Bonaparte et Jésus-Christ... Je ne finirais pas, Monsieur, si je voulais passer en revue tous les états de la société. — Monsieur Guillaume, vous ne me parlez là que de fripons. — Ma foi, Monsieur, quand on connaît un peu le monde, il est

difficile de parler d'autre chose. — Tais-toi, voici sans doute M. Edmond. — J'espère qu'il vous embarrassera moins que la petite paysanne.

En effet, Charles raconta avec facilité au vieillard comment il s'était éloigné de chez son oncle ; il lui fit sentir l'espèce d'impossibilité d'y retourner avant que ses chevaux fussent reposés ; il allait enfin lui demander l'hospitalité, quand Edmond la lui offrit avec cordialité, et vous jugez du plaisir avec lequel Charles se rendit à l'invitation. Edmond le fait passer dans une petite salle très-propre, et une servante allume un grand feu ; une autre apporte du pain assez blanc, la tranche de fromage, du vin passable, et Charles est invité à prendre quelque chose en attendant le souper. « Un chasseur, dit Edmond, a toujours une faim dévorante. » Mais Charles, préoccupé, ne mangeait que

pour avoir l'air de faire quelque chose. Il regardait qui ouvrait la porte, qui la fermait; il attendait, il appelait en secret la jolie villageoise : tous les gens de la maison lui rendaient des soins; elle seule ne paraissait pas.

Il sentit enfin le ridicule de sa conduite envers le fermier, et il chercha à engager la conversation. Il est rare que des gens qui ne se connaissent pas aient quelque chose à se dire, s'ils ne sont pas naturellement bavards. Charles parla de la pluie et du beau temps, de la semaille, de la récolte; enfin, il pensa aux hiboux et aux râteliers du château, et le premier mot qu'il en dit au fermier mit celui-ci à son aise. La vieillesse est verbeuse; Edmond raconta, dans le plus grand détail, l'émigration de M. d'Arançey et ses suites funestes. Charles n'était pas toujours attentif; mais à travers une foule

de choses inutiles, il avait saisi ce que depuis il raconta à son oncle, et ce que vous avez lu.

La jeunesse est compatissante. La générosité du fermier avait intéressé Charles ; la pénurie du digne vieillard le toucha. Soit que l'aimable jeune homme cédàt uniquement à un mouvement de bienfaisance, soit qu'il saisît l'occasion de se montrer sous un jour favorable à celle qui déjà faisait une impression profonde sur son cœur, il s'empressa d'offrir et le peu qu'il possédait, et ses bons offices auprès des régisseurs.

Edmond connaissait le plaisir d'être utile, et il ne crut pas devoir le faire acheter à Charles par une résistance simulée ; il accepta franchement ce qu'on lui offrait de même, et il ne parut pas mettre plus d'importance aux services de Charles, qu'il n'en

attachait à ceux qu'il avait rendus lui-même à M. d'Arancey.

On ouvre la porte ; le jeune homme se tourne précipitamment...... Ce n'est encore qu'une servante qui déploie du linge très-blanc sur une table de noyer. Charles est sur les épines ; il brûle de connaître celle qu'il a entrevue ; il brûle d'interroger Edmond, et il lui semble qu'un mot, un seul mot décélera le trouble de son âme. Il prend un détour pour arriver à son but.

« Êtes-vous marié, monsieur? — Je l'ai été, et tous les jours je regrette ma bonne femme. — Sans doute des enfants vous consolent de l'avoir perdue? — J'ai un fils que Dieu bénira ; car il me respecte et il m'aime. — Vous n'avez qu'un fils? — Non, Monsieur. — Mais j'ai cru..... il me semble..., oui, j'ai aperçu en entrant une

jeune personne.... — Elle n'est pas de ma famille. — Ah ! elle n'est pas de votre famille ? »

Ici Charles se tait, et Edmond ranime le feu.

« Ah ! elle n'est pas de votre famille ? — Non, Monsieur. — Pardon, Monsieur Edmond, son séjour ici peut être un secret, et de nouvelles questions seraient déplacées. — Nous n'avons pas de secrets, Monsieur, et nous tâchons de nous conduire de manière à n'en avoir jamais. La jeune personne dont vous me parlez est mademoiselle d'Arancey. — Mademoiselle d'Arancey, Dieu ! mademoiselle d'Arancey chez vous, chez son fermier ! — Cet habit grossier cache un bon cœur ; c'est le seul qui ait compati à sa misère. — Elle n'avait qu'à se faire connaître pour les voir tous voler au-devant d'elle. Mais, par grâce, M. Edmond, expliquez-moi, racon-

tez-moi par quelle suite d'aventures... Parlez, parlez, je vous en supplie. »

Le ton, la vivacité de Charles, l'expression de sa figure, auraient suffi pour éclairer tout autre qu'Edmond. Le vieillard avait hérité de ses pères les vertus simples des premiers âges, et il ne vit dans les instances passionnées du jeune homme que l'intérêt que doit toujours inspirer le malheur. Il poursuivit :

« Mademoiselle d'Arancey avait six ans lorsque son père quitta la France. Il avait prévu les peines, les fatigues, les privations qu'il a souffertes, et il confia sa fille à une parente âgée, mais sans fortune, qui en prit soin pendant huit ans. Elle mourut. Tous les biens, excepté celui-ci, étaient passés en des mains étrangères. Plus de parents, plus d'amis ; oubliée, abandonnée de ceux qu'avait nourris son père, Sophie allait entrer dans un hô-

pital. — Dans un hôpital, mademoiselle d'Arancey ! quelle infamie ! — Je ne l'ai pas souffert. — Oh ! digne et respectable homme ! — Mon fils avait alors dix-huit ans. Georges, lui dis-je, notre maître était fier ; mais jamais il ne nous a fait de mal. Sa fille est délaissée : crois-tu, Georges, qu'on s'appauvrisse jamais en faisant du bien ? prenons notre demoiselle avec nous. Nous avons racheté cette ferme, nous la paierons petit-à-petit ; quand mademoiselle sera en âge d'être mariée, ce domaine sera sa dot, elle nous en rendra le prix quand elle pourra ; en attendant, nous redeviendrons ses fermiers, et le bon Dieu bénira nos travaux. Georges me répondit en me pressant contre son sein. Je montai dans notre carriole d'osier, et je me rendis à la ville. Mademoiselle, dis-je à Sophie, nous ne sommes que de bonnes gens ; mais ne refusez pas

de venir avec nous ; j'espère que vous nous porterez bonheur. Elle pleura en montant dans notre carriole ; je pleurais avec elle, et cela parut la soulager. Elle a trouvé ici le nécessaire, du respect et de l'amitié, et sa gaîté est revenue. Elle nous aide dans les travaux qui sont à sa portée, elle nous récrée par son esprit, elle nous charme par sa résignation ; et depuis deux ans qu'elle est chez nous, elle n'a eu de chagrins que ceux que me font les régisseurs. Mais ces chagrins-là, Monsieur, elle les sent vivement, non qu'elle soit intéressée, mais parce qu'elle voit qu'ils prennent chaque jour sur ma santé. — Vous n'en aurez plus cher et vénérable vieillard. Je ramènerai la sérénité dans cette âme pure, et dans celle de mademoiselle d'Arancey. Mais, dites-moi, M. Edmond, n'aurai-je pas l'honneur de souper avec elle ? — Voilà sa place,

Monsieur ; c'est celle qu'occupait ma pauvre femme : je ne pouvais lui en offrir de plus honorable. »

Edmond ne parlait plus, et Charles écoutait encore. Il était debout devant la cheminée ; ses yeux étaient fixés sur ceux du vieillard, et il semblait lui dire : Encore quelque chose de mademoiselle d'Arancey. Parlez-m'en encore, parlez-m'en toujours.

Le vieillard, recueilli, courbé sur le devant de son grand fauteuil, oubliait et Charles et les pinces dont il agitait machinalement le feu. Sophie seule occupait alors le bonhomme, quand la porte s'ouvrit pour la dixième ou douzième fois : c'était l'intéressante demoiselle.

Elle se présenta avec aisance ; elle salua Charles avec politesse, et fut embrasser le vieux Edmond. En la revoyant, Charles s'élança avec la prestesse de son âge, et le respect le cloua

sur la planche où il était tombé. Il suivait les mouvements de Sophie; il n'avait la force ni de l'aborder, ni de détourner ses yeux de dessus elle.

Sophie ne lui marquait aucune attention particulière ; mais elle s'occupait de lui en prévoyant les besoins de tous. Elle donna des ordres pour que les gens de Charles ne manquassent de rien, et elle fit les honneurs du souper avec grâce, mais sans affectation. Une place n'était pas occupée, et notre jeune homme se douta bien que c'était celle de Georges.

« Il ne vient pas, mon père, dit Sophie. — Il ne tardera pas, mon enfant. — Il est tard, et il travaille depuis la pointe du jour. — Mademoiselle paraît s'intéresser fortement à ce qui touche M. Georges. — Mon père, réservons-lui ce morceau ; c'est celui qu'il préfère. — Mademoiselle ne me fait pas l'honneur de me répondre. —

Pardon, Monsieur, vous me faites sentir mon impolitesse; mais...... — J'étais loin, Mademoiselle, d'avoir cette intention, et..... »

Une chanson rustique se fait entendre : mademoiselle d'Arancey sourit, Edmond se frotte les mains, Georges paraît, et Charles s'attriste involontairement. C'est que Georges est grand, bien taillé, il est un peu voûté, par l'habitude d'appuyer sur le soc; mais ces grands yeux noirs sont pleins de vivacité, et font ressortir un teint mâle et basané ; ses lèvres vermeilles laissent voir des dents blanches comme l'ivoire ; des cheveux bruns tombent par boucles sur ses épaules carrées, et le plaisir anime tous ses mouvements.

Il fait à Charles une inclination de tête, prend la main de son vieux père, la secoue avec cordialité ; il s'approche de Sophie, qui lui présente la joue

en rougissant : Georges l'embrasse d'aussi bon cœur qu'il a serré la main de son père.

Pourquoi cette rougeur, se disait Charles, si elle n'a pour lui que l'amitié qu'elle lui doit à tant de titres? Elle a été, pour ainsi dire, élevée avec lui, elle n'a vu que lui ; il est le fils de son bienfaiteur, elle l'aime, elle doit l'aimer, et cette rougeur est la preuve de son amour.

Cette conclusion n'avait rien de satisfaisant pour Charles. Aussi éprouva-t-il le sentiment le plus pénible qui l'eût jamais affecté ; plus d'appétit, plus même d'attention. Accablé sous une foule de réflexions plus tristes les unes que les autres, il ne s'aperçoit pas de l'intérêt avec lequel Sophie écoute le compte que rend Georges à son père des travaux de la journée.

La voix de la jeune personne le tire enfin de la plus fatigante rêve-

rie. « C'est égal, dit-elle à Georges, il fallait rentrer au déclin du jour. On se serait vu, on se serait parlé ; vous m'auriez chanté votre romance, et quand je l'entends, j'oublie que j'ai du chagrin. — Mais, notre demoiselle, c'est demain dimanche. — Hé bien, ne pouvais-je vous entendre demain et ce soir? — Mais, notre demoiselle, c'est aussi demain la fète du village. — Qu'importe, mon ami? Vous nous faites tous les ans l'honneur de danser avec nous sous le grand tilleul. L'an passé, un caillou vous blessa le pied : hé bien! mordienne ! je viens de passer une heure à chercher sous l'herbe tout ce qui pourrait vous gêner, et vous trouverez demain la pelouse unie comme un parquet. » Sophie ne répondit rien ; elle prit la main de Georges entre les siennes, et le regarda avec une expression qui fit un mal à Charles, mais un mal !...

« Je ne danserai pas demain, repritelle tristement. — Vous danserez, mon enfant, dit le vieux Edmond : ce bon jeune homme a des moyens de finir toutes nos peines. — Monsieur? demanda Sophie, en fixant Charles pour la première fois. — Je serai trop heureux, Mademoiselle, si vous daignez accepter mes services. — Monsieur, c'est à mon bon père à répondre; il est prudent, et je ne fais rien que d'après ses conseils. — J'ai accepté, mon enfant. J'assure votre sort; et je ne crois pas que les secours d'un honnête homme puissent faire rougir ceux qui lui ressemblent. »

Georges était placé entre Charles et Sophie. Il prit une main à notre jeune homme, et la lui serra de façon à le faire crier : c'était sa manière de remercier.

« Hé bien ! notre demoiselle, dit-il ensuite à Sophie, vous danserez de-

main, puisque les affaires s'arrangent. — Je danserai, si notre bon père me promet de n'être plus triste. — Je ne le serai plus, mon enfant; mais aussi promettez-moi... — Je ne souffre que pour vous : votre gaîté me rendra la mienne. — Fille céleste ! s'écria Charles en se levant.... »

Confus de ce mouvement inconsidéré, il se laissa retomber sur sa chaise, et baissa les yeux sur son assiette; Sophie rougit encore, Georges fronça le sourcil; Edmond dit *grâces* à haute voix; il bénit son fils et sa fille adoptive, et prononça la prière du soir : il salua Charles, et une servante se présenta pour conduire ce dernier à la chambre où il devait coucher.

En sortant de la salle, Charles tourna la tête. Il vit George et Sophie se rapprocher du foyer en causant fami-

lièrement, et il se retira pénétré de douleur.

Guillaume l'attendait pour suppléer son valet de chambre. « Ah! mon ami! lui dit Charles. — Qu'est-ce encore, Monsieur? comme vous voilà agité! — Quelle découverte, Guillaume! — Et qu'avez-vous donc découvert? — Elle aime, Guillaume. — De qui me parlez-vous? — De mademoiselle d'Arancey. — Mademoiselle d'Arancey? — Oui, cette paysanne qui m'a frappé, étonné, séduit, est mademoiselle d'Arancey, dont ces bonnes gens prennent soin. — Tant mieux, cela rendra l'aventure plus piquante. — Une aventure, Guillaume! — Hé, quoi donc? — Avec mademoiselle d'Arencey! — Hé, pourquoi pas? — Penses-tu à ce que tu dis? — Pensez-vous à ce que vous allez faire? Semblable à tous les jeunes gens qui entrent dans le monde, vous êtes capable de par-

ler d'abord de mariage. — Oh ! si je croyais être écouté ! — Si vous le serez, Monsieur ! — Impossible, mon ami. — Une fille qui n'a rien. — Elle a tout. — Qui s'ennuie certainement au village. — S'ennuie-t-on près de ce qu on aime ? — Elle aime, qui ? ce jeune rustre assez bien bâti ? Elle a pu s y attacher par désœuvrement. — C'est ce que j'ai pensé. — Mais si vous lui montriez dans la perspective l'abondance, le luxe, la considération, au milieu desquels elle est née, croyez-vous qu'elle balançât un moment? — Il ne serait pas flatteur de ne devoir la préférence qu'à ces motifs. — A la bonne heure ; mais ce n'est pas de cela dont il s'agit. Ecoutez-moi, Monsieur : un homme de vingt ans ne se marie pas, ou il a tort. Il prend une maîtresse ; il la quitte pour en quitter deux, six, vingt, et à trente ans il se marie pour doubler

sa fortune, ou rétablir ses affaires. Voilà la morale du jour, tout le monde la suit, tout le monde s'en trouve bien, et je vous conseille de vous conformer à l'usage. — Mais Guillaume...... — Mais, Monsieur, vous aimez mademoiselle d'Arancey, et vous avez raison ; elle est fort jolie ; vous l'aurez, c'est tout simple ; vous vous en lasserez, c'est tout naturel, et alors nous verrons. — Je n'entends rien à ces systèmes de séduction ; ils me révoltent, ils m'indignent. — Je me chargerai seul des détails. — Et de quoi te chargeras-tu, malheureux ? de troubler la paix d'une famille estimable ? de tourmenter, d'affliger la beauté, l'innocence ? Et je le permettrais, moi qui prodiguerais mon sang pour l'arracher à un ravisseur ! — Ce sont des mots que tout cela, Monsieur ; raisonnons. Dans votre position, vous avez à choisir de trois

choses. — Lesquelles? — La première, et la plus sage, c'est d'oublier mademoiselle d'Arancey. — Je ne le puis. — Vous le pouvez si vous voulez : soyez quinze jours sans la voir, et vous n'y penserez plus. — Je la verrai demain, je la verrai après-demain, je la verrai aussi souvent que je le pourrai. — Ah! vous ne voulez pas l'oublier! Revenons au second moyen, la séduction. — Jamais, jamais. — Parlons donc du troisième, le mariage. — Oui, parlons de celui-là. — Vous êtes sans fortune, ainsi que votre belle. — Hé, je le sais bien. — Vous attendez tout de votre oncle ; il est intraitable, et il n'est pas amoureux. Il hait M. d'Arancey, et il jettera les hauts cris au premier mot que vous lui direz de la demoiselle. — Je le crains. — Moi, je vous en réponds ; et vous savez que quand il a prononcé, il ne revient jamais. — Il est trop vrai. — Voyez,

Monsieur, si vous trouvez un quatrième parti. Pour moi, je n'en connais point, et j'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir.

Charles passa la nuit à se tourner, à se retourner, à faire des projets, à les abandonner, à soupirer, à invoquer le ciel, et, au retour de la lumière, il était irrésolu, il était pâle, défait, comme doit l'être quelqu'un qui n'a pas dormi, et qui, pendant sept à huit heures, s'est tourmenté la cervelle de toutes les manières. Pauvre jeune homme! Et nous avons tous été comme cela!

Charles s'habille lui-même, Guillaume commençait à lui déplaire; il arrange ses cheveux devant un petit miroir posé sur un coin de la cheminée, et il se fait vraiment peur. Il descend; tout le monde était levé, tout le monde agissait avec cet air libre et content que donne un som-

meille paisible. Il rencontre Sophie et Georges. Georges, toujours Georges, disait-il entre ses dents. Cependant il salue mademoiselle d'Arancey, mademoiselle d'Arancey lui rend très-poliment sa révérence, elle prend le bras de Georges, et entre avec lui dans la laiterie. Oh! Georges, toujours Georges! répète Charles à demi-voix.

Edmond a vu son hôte, et vient s'informer de sa santé. « Je ne me porte pas bien, M. Edmond. — Vous n'avez pas dormi? — Fort peu. — Déjeunons, cela vous remettra. — J'en doute, M. Edmond. -- Georges, Georges! — Oh! Georges, Georges........ là bas, dans la laiterie, avec mademoiselle d'Arancey. — C'est que le dimanche, voyez-vous, Georges, au lieu de se reposer, partage avec notre demoiselle les petits soins du ménage, et il dit que cela lui fait plai-

sir. — Je le crois bien, parbleu...... ils paraissent s'aimer beaucoup ? — Oh ! comme s'ils étaient frère et sœur. — Peut-être quelque chose de plus. — Hé, peut-on s'aimer davantage ? — Que sais-je ?.......si l'amour...... — Jeune homme, vous nous faites injure. Mon fils oserait lever les yeux sur la fille de notre maître ? et je le souffrirais ! je permettrais qu'elle descendit jusqu'à nous ! je lui ferais payer l'asile que je lui ai donné! Non, Monsieur, jamais. D'ailleurs Georges n'a rien de caché pour son père, et s'il était tourmenté de cet amour-là, il me le confierait, pour que je l'aidasse à le combattre. — Déjeunons, déjeunons, M. Edmond. Je pense comme vous que cela me remettra. »

En effet, le lait et les fruits que servit mademoiselle d'Arancey lui parurent délicieux. Rassuré par ce que lui avait dit le vieillard, il se dé-

dommagea de la diète de la veille. Il fut aimable, gai, spirituel : plus d'une fois il s'aperçut que mademoiselle d'Arancey souriait à ses saillies, et sans apprêt, comme sans efforts, il devenait charmant. Bientôt la jeune personne se mêla à la conversation. Modeste, comme devraient l'être toutes les femmes, elle parlait peu, mais elle s'exprimait avec justesse, et un mot de Sophie amenait un nouveau trait de Charles. Le temps s'écoulait avec rapidité pour lui, pour la demoiselle et pour le vieillard, qui écoutait et qui souriait aussi à propos. Georges était froid, silencieux ; il examinait attentivement la physionomie de son hôte, qui se développait à mesure qu'il se livrait davantage, et qui s'embellissait à chaque instant. Il soupira et dit à Sophie : « Nous dansons ce soir, et il nous reste encore bien des petites choses à faire. —

Vous avez raison, mon cher Georges ; je m'oublie en causant, et je vous remercie de m'en avoir fait apercevoir. » Elle sort avec le jeune laboureur, et avec elle disparaissent l'esprit et l'enjouement de Charles.

Guillaume s'était ingéré de venir servir à table. L'air mécontent avec lequel son jeune maître l'avait plusieurs fois regardé, lui fit sentir que sa morale avait déplu. Le drôle était trop adroit pour ne pas trouver à l'instant un moyen sûr de se rétablir dans les bonnes grâces de Charles. La conversation était tombée depuis que mademoiselle d'Arancey était sortie, et M. Guillaume, usant du privilége des confidents, prit sans façon la parole. « J'ai fait un tour dans le village, dit-il à Edmond ; j'ai vu les apprêts de la fète ; elle sera vraiment jolie. Oh ! répondit le bonhomme, vous n'en avez pas encore d'idée. Quand le tam-

bourin animera notre jeunesse, le coup d'œil sera superbe. — Et vous n'invitez pas Monsieur à jouir de l'allégresse générale? — Monsieur est accoutumé aux plaisirs brillants des grandes villes : les nôtres sont simples comme nous ; ils nous conviennent parce qu'ils nous suffisent. — M. Edmond, reprit Charles, vos plaisirs sont ceux de la nature. Heureux les cœurs qui savent les goûter! et je vous assure, sans chercher à me faire valoir, que j'en ai toujours fait le plus grand cas. — Hé bien, Monsieur, accordez-nous cette journée, et partagez la petite fête avec de bonnes gens — J'en profiterai, et de tout mon cœur. Vite, Guillaume, monte à cheval, cours au bourg voisin, et rapporte tous les rubans que tu trouveras. J'espère, M. Edmond, qu'il me sera permis d'en orner les chapeaux des jeunes gens et les corsets des jeunes filles.

— Jamais, Monsieur, on ne se refuse ici qu'à ce qui est mal, et cette marque de prévenance plaira sans doute à tout le monde. »

Charles hâte, pousse Guillaume; il ne peut seller assez promptement son cheval; il ne peut être assez tôt de retour. Oh! se disait le jeune homme, en suivant de l'œil son piqueur, qui va, qui va...... Oh! se disait-il, j'offrirai uu ruban vert à mademoiselle d'Arancey; elle ne le refusera pas, lorsque j'en présenterai à toutes, et peut-être daignera-t-elle faire attention à la couleur.

Il rentrait dans la salle, lorsque Georges et Sophie revinrent. « Il m'a semblé voir, dit Georges, plusieurs hommes à cheval, et je croyais Monsieur parti. Non, répondit le bon père, Monsieur reste. Ah, Monsieur reste! reprit Georges, » et il soupira.

La matinée fut employée à des

choses indifférentes. Sophie allait et venait. Georges ne la quittait pas d'une minute, et Charles soupirait à son tour : il s'approchait de la demoiselle, quand les convenances le permettaient ; il s'arrètait quand il craignait de paraître indiscret ou importun : un sourire qu'obtenait Georges ranimait ses soupçons ; une caresse innocente rallumait sa jalousie ; un mot affable que Sophie lui adressait le calmait aussitôt, et lorsque midi sonna, il avait passé cent fois de l'espérance à la crainte et de la crainte à l'espérance.

A la fin du dìner, Guillaume parut, chargé de rubans de toutes les façons et de toutes les couleurs. Georges s'échappe, il court, il vole, il revient : il a aussi son ruban à la main. « Celui-ci, notre demoiselle, n'est pas aussi beau que ceux d'un Monsieur ; mais vous ne refuserez pas l'offrande de

l'amitié. Je l'ai pris blanc pour figurer la pureté de votre âme. » Oh! s'il aime, pensait Charles, il n'a pas comme moi la présomption d'espérer, et cependant il a des droits..... Oh! quelle leçon il me donne!

Sophie prit le ruban de Georges d'un air satisfait, elle l'attacha à sa collerette, et Charles jeta sur une chaise le paquet que Guillaume venait de lui remettre. « Aurai-je au moins l'honneur, dit-il à Sophie, de danser la première contredanse avec vous? — Je ne puis, Monsieur, m'engager que pour la seconde, la première est toujours avec Georges. » Oh! Georges, Georges, et toujours Georges, dit Charles en se tournant vers la croisée, où il fut ronger ses ongles, les yeux fixés sur un vieux colombier.

Au village, on travaille le jour et on dort la nuit. Les fêtes les plus

solennelles ne changent rien à l'ordre établi. On y danse également le jour, parce qu'il faut reposer pour être en état de reprendre le travail le lendemain au point du jour, et puis les jeunes villageoises n'ont pas besoin de flambeaux pour paraître fraîches, et donner de la vérité au rouge de crèpon ou de vinaigre; les femmes s'embarrassent peu qu'on voie leurs rides naissantes : leurs maris ont vieilli avec elles, elles n'ont pas le temps de chercher à plaire à d'autres. A une heure donc, à une heure après-midi, le tambourin, le flûtet et un mauvais violon se font entendre dans les rues du village.

Et vite, Georges tire ses gants de fil blanc, et vite Charles présente la main à Sophie. Il est trop tard, Georges. Mademoiselle d'Arancey ne pouvait, sans impolitesse, refuser le bras de l'étranger. Georges soupire en mar-

chant à côté d'elle. Sophie le regarde ; Georges la regarde aussi, et d'un air si triste! Sophie passe son autre bras sous celui de Georges ; Georges sourit, et Charles soupire à son tour.

Le bon vieillard les suit, appuyé sur son bâton noueux. Il a pris l'habit de drap d'Elbeuf marron, à grands paniers et à parements qui couvrent l'avant-bras, et s'arrondissent, en descendant jusqu'aux hanches ; il a la veste de basin blanc, brodée en coton rouge, dont les basques avancent et reculent alternativement, d'après le mouvement des genoux ; ses bas de laine grise sont roulés sur une culotte de velours d'Utrecht noir, et ses petites boucles de cuivre attachent des souliers carrés. Il marche d'un air prépondérant, parce qu'il a été marguillier, et bien qu'il n'y ait plus de fabriques, on n'en doit pas moins des égards à un ancien dignitaire.

Ils arrivent sur la place. Le cabaretier du lieu y a porté ses tables, ses bancs, ses pots, ses verres, et une feuillette de petit vin du pays. Le pain blanc, les jambonneaux, les andouillettes flattent la vue et caressent l'odorat des sobres habitants. Sur deux tonneaux vides sont juchés les deux ménétriers, dont les accords provoquent la gaîté. Sous d'humbles toiles soutenues par des perches, le marchand de pain d'épices, de joujoux, le petit merceri et Polichinelle appellent les chalans que retient le galoubet. Les vieillards s'entretiennent à table, le verre à la main; l'un parle de ses campagnes, l'autre de ses jeunes amours. Les mères observent leurs filles; une agacerie, un coup-d'œil lancé à la dérobée, leur font pressentir un mariage qui pourra se faire après la récolte prochaine. Les jeunes filles, les jeunes

garçons se disposent à sauter, non pas pour qu'on les regarde, mais pour se divertir.

Lorsque les quatre personnages s'approchèrent du grand tilleul, les vieillards se levèrent et offrirent une place à monsieur le Marguillier. Les jeunes gens des deux sexes entourèrent, pressèrent Sophie. Point de révérences, point de compliments; des marques d'intérêt, de déférence exprimées par des bouches naïves, organes de bons cœurs. « Ah! disait Sophie à Georges, qu'il est doux d'être aimée ainsi! Ah, Mademoiselle, répondait Charles, qu'il est doux de le mériter! »

Mademoiselle d'Arancey se place avec Georges: trois couples se présentent aussitôt. On danse, on se croise, on s'embrouille, on rit, on recommence. Charles, appuyé contre le gros tilleul, suivait tous les mou-

vements de Sophie : on le tire par l'habit. C'est Guillaume, chargé de ses rubans, dont il ne sait que faire. « Hé, parbleu ! lui dit Charles, distribue-les toi-même. »

Guillaume, très-connaisseur, commence par les plus jolies ; toutes refusent. Il passe aux mamans, aux jeunes gens, aux vieillards ; partout mêmes refus ; quelquefois même des marques de dédain. Sophie, à qui rien n'échappe, quitte précipitamment son danseur. « Monsieur, dit-elle à Charles, on n'a pas ici la sottise d'avoir de l'orgueil ; mais on s'estime ce qu'on vaut, et je vois qu'on n'a pas cru devoir accepter du valet ce que le maître a dédaigné d'offrir. Vous êtes un ange, lui répond Charles ; vous instruisez comme vous savez plaire. »

Il saute sur la table, et demande à être entendu. Un cercle se forme autour de lui. Le nez en l'air, les

bouches ouvertes, les yeux fixés sur lui, on écoute et on attend. « Le zèle de mon piqueur, dit-il, lui a fait commettre une faute que je n'avais pas prévue. J'avais demandé à M. Edmond s'il me serait permis de parer de ces rubans ces jeunes gens et ces demoiselles. Encouragé par sa réponse, je me proposais de les placer moi-même; et Guillaume n'a pas réfléch qu'en cherchant une jouissance, il m'imposait une privation. Permettez, mes amis, que je vous offre ces bagatelles comme une légère marque de mon estime. »

Charles mentait en accusant son piqueur; mais il avait une bévue à réparer; la réparation indiquée par Sophie lui paraissait d'une nécessité absolue, et on se tire d'un mauvais pas comme on peut.

A peine a-t-il cessé de parler, que les fillettes se présentent l'une après l'au-

tre, les yeux baissés, les joues vermeilles, et les mains croisées sur le devant du corset. Un petit marchand d'épingles avait saisi l'occasion. Monté sur une pierre, il allongeait le bras, et tenait son papier élevé à la hauteur de Charles. Charles prenait un épingle, déroulait une pièce de ruban, l'attachait; il adressait à toutes des paroles flatteuses, et pas un mot qui pût alarmer la pudeur : Sophie était là, Sophie le voyait, et pour lui être agréable, il fallait être pur comme elle.

Aux jouvencelles succédèrent les garçons. Il ont un air décidé, et le chapeau à la main. Tous eurent part aux largesses de Charles, tous le remercièrent, et la contredanse finie, mademoiselle d'Arancey s'approcha à son tour, appuyée sur le bras de Georges : « Tout le monde peut faire des fautes, dit-elle à Charles; il est beau d'avoir le courage de les ré-

parer. N'aurai-je pas aussi mon ruban ? — Il ne m'en reste que deux, Mademoiselle ; un vert...... — Et un souci ; c'est ce dernier que je choisis : la couleur convient à ma situation. Monsieur, donnez l'espérance à Georges : dans son état on en a besoin. » Georges entr'ouvrit sa chemise. « Voici, notre demoiselle, celui que vous me donnâtes l'an passé : permettez que je n'en porte pas d'autre. »

Ah ! pensait Charles, l'amour ne se cache point ; elle a lu dans mon âme. Si je n'ai rien à espérer, pourquoi m'avoir fait sentir mon impolitesse envers ces paysans ? Pourquoi me louer quand j'ai réparé une bévue? Pourquoi me demander elle-même un ruban, et l'attacher à côté de celui de Georges ? Une jeune personne de seize ans donne-t-elle des conseils et des récompenses à quel-

qu'un qui ne lui inspire aucun intérêt! Mais la couleur de l'espérance, dont elle voulait que je parasse ce garçon ?........ Ah ! l'espérance d'une vie moins laborieuse, d'une aisance plus marquée ; voilà sans doute ce qu'elle souhaite à Georges ; et, tout bien examiné, elle n'a pas d'amour pour lui.

Plein de ces idées flatteuses, Charles prend la main de mademoiselle d'Arancey, et se dispose à commencer la seconde contredanse. A l'instant on abandonne la piquette et les petits gâteaux, et Polichinelle, et le marchand de pain d'épices. Voyons, disaient les jeunes filles, comment danse ce beau jeune homme qui donne de si jolies pièces de ruban.

Charles n'était pas ce qu'on appelle à Paris un beau danseur, mais il avait de la précision, et beaucoup de grâce naturelle. Le désir de plaire, et le

rayon d'espoir qui l'animait en ce moment, devaient donner à sa danse une expression dont l'art n'approcha jamais. Il part, et on s'étonne ; léger comme Zéphire, à peine effleure-t-il le gazon. Tous ses mouvements respirent l'amour, qui se peint dans ses yeux, et un murmure d'admiration se fait entendre.

Mademoiselle d'Arancey ne se livre d'abord qu'avec timidité ; mais, électrisée elle-même par une manière de danser qu'on ne connait pas au village, elle se laisse aller au charme qui l'entraîne. Ses yeux n'expriment que la gaîté, mais sa bouche daigne sourire, et Charles est ivre de plaisir.

Leurs bras s'entrelacent, se détachent, se cherchent, se reprennent et se caressent encore. Cent passes voluptueuses font valoir les contours de deux corps parfaits. Quelquefois

ils sont à dix pas l'un de l'autre, mais c'est pour se rapprocher avec la promptitude de l'éclair, s'unir et ne paraître qu'un. Dans une de ces passes, la bouche de Charles touche presque celle de la belle Sophie. C'est son haleine qu'il respire, c'est sa gorge naissante qu'il presse contre son sein... Un cri se fait entendre ; la danse est suspendue. On regarde, on cherche.... on trouve Georges étendu au pied d'un arbre. La pâleur de la mort couvre ses joues ; ses lèvres décolorées sont agitées de mouvements convulsifs.

Sophie s'élance, court, prend la tête du malheureux jeune homme, et la pose sur ses genoux. Aidée du vieux Edmond, elle le relève, elle lui aideà marcher ; elle s'éloigne de la pelouze sans adresser un mot d'excuse à Charles, sans même paraître penser à lui.

« Oh ! répétait alors celui-ci, donnez l'espérance à Georges, dans son état on en a besoin ! Quelle espérance elle voulait que je confirmasse ! Celle de voir combler un jour l'intervalle qui les sépare....... Elle l'aime, elle l'aime, je n'en saurais douter. Guillaume, rassemble nos gens ; que dans cinq minutes les chevaux soient à l'entrée de cette place. Tu m'excuseras auprès de M. Edmond : tu lui diras que je crains de le déranger dans les soins qu'il rend à son fils.... Tu lui diras... .. Tu lui diras ce que tu croiras convenir....... Je ne veux plus la voir, je ne la verrai plus. »

Charles se dérobe à la multitude, il marche au hasard. Il regrette sa première tranquillité, il maudit l'amour, cet amour qui s'est si rapidement emparé de toutes ses facultés. « Oui, ajoutait-il, oui, je serai malheureux, parce que Georges l'a con-

nue avant moi. Il n'a pu supporter l'abandon avec lequel elle dansait ; il a succombé à sa jalousie ; et pour le secourir elle n'a consulté que son cœur, elle a oublié cent témoins qui l'environnaient, elle a dédaigné les bienséances...... Ah! Sophie, Sophie! »

Il monte à cheval ; il enfonce ses éperons dans les flancs de l'animal, il laisse ses gens bien loin derrière lui. Il arrive chez son oncle, couvert de sueur, de poussière ; il dissipe l'inquiétude de monsieur Botte, en attribuant à la fatigue le désordre qui a dérangé tous ses traits. Il se renferme chez lui, et se jette sur une ottomane ; il y passe une partie de la nuit.

La fraîcheur du matin calme son sang enflammé. Il se met au lit, et le sommeil qui l'avait fui la nuit précédente, vint malgré lui fermer ses paupières. Il se réveille assez tran-

quille, et l'idée de Sophie est la première qui s'offre à son imagination. « Je l'ai promis, dit-il et je la servirai. Je lui donnerai tout ce que j'ai, tout ce que me donnera mon oncle. Elle sera propriétaire d'un bien qu'elle brûle de partager avec Georges. Je serai malheureux toute ma vie; mais elle ne m'ôtera pas la consolation d'avoir contribué à son bonheur. »

Il se lève; il court chez tous ceux qui peuvent être utiles au bonhomme Edmond; il les persuade, il les gagne : il rassemble quelques bijoux que son oncle n'a plus l'habitude de lui voir porter; il en joint le produit à ce qu'il possède d'argent comptant. Il appelle Guillaume, il lui donne ses instructions; car pour lui, il ne verra pas mademoiselle d'Arancey, il ne veut plus la voir.

Le jour se passe sans qu'il ait rien

changé à ses résolutions. La nuit vient et il se trouve seul avec son cœur. « Ne plus la voir, disait-il, ne plus la voir ! Hé, le puis-je, bon Dieu ! l'effort est impossible » Il sonne, son valet de chambre rentre : « Qu'on m'envoie Guillaume. »

« Guillaume, rends-moi le paquet que je t'ai remis dans la journée, et demain, de grand matin, mon équipage de chasse. — Mais, Monsieur... — Point de mais. — Cette demoiselle d'Arancey vous fera devenir fou. — Oui, fou, c'est le mot. Sors, et obéis. »

—

CHAPITRE III.

AUTRE SUITE DE L'EXPOSITION.

Au point du jour la trompette sonne. Les valets, les chevaux, les chiens, tout est prêt. On part, on arrive au *lancer*. — Guillaume, dit Charles, je vais à la ferme d'Arancey. Quand on s'apercevra de mon absence, tu feindras de croire, comme les autres, que je me suis égaré; tu me chercheras avec eux, et tu me chercheras jusqu'à ce que je reparaisse. »

Il parcourt rapidement six à sept lieues de chemin, et à mesure qu'il se rapproche de Sophie, il jouit du plaisir de la revoir, il éprouve le malaise d'une jalousie qui se rallume à chaque pas. Partout il a vu mademoiselle d'A-

rancey ; partout, hélas ! elle a donné à Georges des marques du plus vif attachement.

Il met pied à terre dans la cour de la ferme. La grosse Marguerite, celle qui l'a conduit dans cette chambre d'où l'amour a chassé le sommeil, la grosse Marguerite lui apprend qu'Edmond et son fils sont aux champs. « Au moins, se dit-il, je ne verrai pas aujourd'hui ce monsieur Georges pour qui on affecte de tout oublier.

Il apprend que mademoiselle d'Arancey est seule. La trouver seule était ce qu'il désirait avec ardeur, et maintenant il craint de se trouver tête à tête avec elle. Quel maintien prendre ? Que dire qui ne décèle un secret qu'il voudrait cacher à tout l'univers, qu'il voudrait surtout cacher à Sophie ? Parler de Georges, chercher à pénétrer le secret de ma-

demoiselle d'Arancey, ne serait pas délicat. Se déclarer, lorsque la jeune personne est évidemment prévenue en faveur d'un autre, serait un acte de démence ; et le moyen de parler désormais à Sophie, sans lui parler de son amour ?

Mademoiselle d'Arancey a été avertie de l'arrivée de Charles ; elle s'est avancée au-devant de lui ; elle l'invite à entrer. Il la suit : elle lui montre un siége, il s'assied près d'elle, timide, muet comme il l'était le jour où il la vit pour la première fois. Combien de belles dames eussent voulu être à la place de Sophie ! Quel partie une femme *usagée* tire d'un cœur absolument neuf, et qui se donne tout entier ! Sophie a les mœurs pures du village, mais Sophie est clairvoyante : tant de signes d'une passion violente ne peuvent lui échapper ; mais cette passion même lui fait partager

l'embarras de Charles ; elle est muette comme lui.

Assis l'un à côté de l'autre, ils levaient alternativement les yeux, et les baissaient aussitôt. Charles roulait et déroulait l'oreille d'un gros chien de basse-cour, qui s'était couché près de lui. Sophie avait son joli pied appuyé sur les barres d'une chaise qui se trouvait devant elle ; et elle en arrachait la paille brin à brin. Quel maintien ils avaient tous deux ! Comme on s'en serait moqué à Paris ! Mais à Paris, comme ailleurs, on a quelquefois tort.

Cette position ne pouvait toujours durer. Si l'un disait un mot, la conversation ne manquerait pas de s'engager. Mais qui le dira ce mot ? Le premier est si difficile à trouver ! On s'observe, on est sur ses gardes, on tremble de se compromettre. « Monsieur ne voudrait-il pas se rafraîchir ?

dit enfin Sophie. » Et Charles tressaillit, comme s'il n'eût jamais entendu cette voix. « Oui, Monsieur doit avoir besoin de prendre quelque chose. » A cette question si simple, Charles ne répondait rien. Il était pourtant bien facile de dire oui, ou non.

Les servantes sont occupées, et c'est Sophie elle-même qui lui verse un verre de vin. — « Mademoiselle, je vous remercie. — Il n'est pas très-bon, Monsieur. — Excellent, quand c'est vous qui l'offrez. — Vous êtes trop poli. — Peut-on l'être trop avec vous? — Vous me flattez, Monsieur. — Je suis vrai, Mademoiselle; quoi qu'on vous dise de flatteur, on sera toujours loin de la vérité. »

Mademoiselle d'Arancey arrache encore deux ou trois brins de paille, et levant ses beaux yeux sur Charles : « Je ne présume pas, Monsieur, que

vous soyez venu de si loin pour me faire des compliments trop exagérés pour que j'y sois sensible. — J'apporte à M. Edmond le peu d'argent dont je peux disposer. — C'est à M. Edmond que vous l'apportez ! — Il est prudent, il est votre conseil, il a accepté pour vous..... — Et je vous remercie pour lui. — Je n'ai encore rien en propre ; mais j'espère, avec du temps et de l'économie, assurer cette propriété à M. Georges. — Pourquoi à lui, Monsieur ? ne puis-je pas aussi, avec du temps et de l'économie rembourser mes bienfaiteurs, et rentrer dans le bien de mes pères ? — Pardon, Mademoiselle, il vient de m'échapper une expression déplacée, désobligeante peut-être ; mais j'avoue que je ne saurais m'empêcher de parler de M. Georges. — J'en parle aussi avec plaisir, quand je ne le vois pas, et quand involontairement je lui donne

du chagrin, je me fais un devoir de le lui faire oublier. — Avant-hier, par exemple, n'est-il pas vrai, Mademoiselle? — Oui, Monsieur, avant-hier : vous avez de la mémoire. — Oh, beaucoup, Mademoiselle. — J'en ai assez, Monsieur, pour qu'il soit inutile de me rappeler mes torts. — Je ne vous entends plus. — Il est certaines danses que l'usage peut autoriser dans les capitales, et qui paraissent ici déplacées, libres même; je tranche le mot. — Qui paraissent telles à M. Georges, surtout. — Oui, à Georges. — Il a osé vous faire des reproches? — Il n'ose rien, Monsieur; mais l'état où vous l'avez vu disait tout. — Oui, tout, Mademoiselle. — Tout le monde fait des fautes, vous disais-je un instant avant; vous avez effacé la vôtre; je me suis empressée de réparer la mienne. — Ah! vous êtes comptable de votre

conduite à monsieur Georges? — Non, Monsieur; je ne dois de compte qu'à moi; mais Georges souffrait..... — Il n'est pas le seul qui souffre, Mademoiselle, et vous ne faites rien que pour lui. — Vous me faites souvenir moi-même, Monsieur, que je vous dois des excuses. — A moi, Mademoiselle? — De l'impolitesse avec laquelle je vous ai quitté au milieu d'une contredanse. — Des excuses, des excuses! hé, non, Mademoiselle, ce ne sont pas des excuses que je demande. — C'est pourtant tout ce que je puis; c'est tout ce que vous pouvez attendre de moi. — Je n'attends rien..... je ne demande rien..... Georges pour vous...... le désespoir pour moi. — Remettez-vous, Monsieur, vous oubliez les égards..... — Je suis perdu, égaré, hors de moi....» Et sans pouvoir ni se maitriser, ni

même réfléchir , Charles tombe aux pieds de mademoiselle d'Arancey.

« Relevez-vous, Monsieur, et écoutez-moi. Je crois devoir à mes malheurs une raison prématurée, et j'ai pris ici beaucoup de la franchise de nos bons habitants. Je vous connais peu, mais je vous connais par des actions louables, et si je vous ai si légèrement jugé..... — Non, Mademoiselle, non, je vois trop que je n'ai de droits qu'à votre estime; mais cette estime est fondée ; j'ose vous l'assurer. — Je ne m'armerai donc pas contre vous d'une fierté inutile ; je descendrai bien moins à la dissimulation : je vais vous parler avec franchise. Je me suis aperçue de l'impression que j'ai faite sur vous, et j'en ai été affligée. — Affligée, Mademoiselle! vous prononcez mon arrêt. Je vous salue, et je n'aurai l'honneur

de vous revoir que lorsque vos intérêts l'exigeront. — Monsieur voudra bien, avant de partir, m'écouter encore un moment. — Hé, qu'entendrai-je, Mademoiselle.......... — Rien de bien satisfaisant pour vous, Monsieur; mais il ne suffit pas à une jeune personne d'être irréprochable; il faut qu'on la juge ce qu'elle est, et vous êtes du petit nombre de ceux dont je compte l'opinion pour quelque chose. Ecoutez-moi, sans m'interrompre, je vous en prie. — Mademoiselle, il ne m'échappera pas un seul mot.

« — Vous savez comment je suis entrée dans cette maison, comment j'y suis traitée : il est inutile de vous parler de mes sentimens envers ces deux hommes respectables, puisque vous avez un cœur sensible. Georges et moi, nous avons crû ensemble, nous avons partagé les mêmes plaisirs,

et ces jeux de la première adolescence ont établi entre nous une intimité à laquelle le temps a chaque jour ajouté. Mais Georges, plus âgé que moi, avait un sentiment naturel des bienséances, et ses égards, ses respects même, m'ont toujours garantie de toute espèce de danger.

» Depuis un an, Georges est devenu triste, pensif, distrait, et voilà pourquoi je ne le laisse jamais à ses réflexions. Le travail l'occupe seul aux champs; ici, je m'efforce d'éloigner de lui des idées affligeantes, bien affligeantes, sans doute, puisqu'il refuse de me les confier. Son père n'a nul soupçon de son état, et moi je respecte son secret; je me suis chargée seule du soin, du devoir de le consoler. Il m'écoute avec douceur, avec reconnaissance, et souvent, assez souvent, j'ai ramené le calme dans son cœur, et la gaîté sur son front.

» Voilà, Monsieur, l'unique cause de mes attentions soutenues pour Georges, de ces attentions qui vous ont donné de la jalousie, et vous me permettrez de vous observer que vous n'avez pas le droit d'être jaloux. — Il est trop vrai, Mademoiselle ; mais M. Georges peut-il l'être sans vous déplaire? — L'amitié, Monsieur, connaît aussi la jalousie. — Hé! Mademoiselle, avez-vous pu vous y méprendre? L'autre jour, à souper, vous avez paru applaudir à quelques saillies que vous seule m'inspiriez, et monsieur Georges est devenu froid, mais d'un froid affecté. Il n'a pu cacher son mécontentement quand il a su que je restais à la fête ; enfin il s'est trouvé mal, très-mal, lorsque j'ai dansé avec vous.

» — Voici à peu près, Monsieur, ce qu'il m'a dit ce matin. Le jeune homme que nous avons reçu vous aime, notre

demoiselle. — Ah ! il a aussi vu cela ? — Il a vu cela, et il a ajouté : Selon le rapport de ses gens, le jeune monsieur sera immensément riche ; mais il dépend d'un oncle qui calculera sans doute à quelle fortune son neveu doit prétendre. — Voilà, Mademoiselle, des craintes bien obligeantes et bien prématurées. — Cet oncle, c'est toujours Georges qui parle, cet oncle est opiniâtre, dur même, et le jeune monsieur paraît violent. Les obstacles irriteront un amour qui ne fait que de naître. — Et qui est extrême, et qui décidera du reste de ma vie. — Le jeune monsieur ne ménagera rien ; il se brouillera avec son oncle, et vous joindrez au chagrin de vous être inconsidérément attachée à lui, le regret de lui faire perdre sa fortune. — Et comment monsieur Georges, qui n'ose rien, disiez-vous, prononce-t-il que mon oncle ne sera

pas, comme moi, sensible à tant de mérite, qu'il ne s'empressera pas de réparer les torts de la fortune envers vous? — Cela n'est pas probable, Monsieur. — Probable.... Non, Mademoiselle. — Georges a donc eu raison de me parler ainsi. — Georges a ses motifs pour m'éloigner de vous. — Nous avons ensuite parlé de la danse, et Georges a cru voir que vous me respectez peu. — Je ne vous respecte pas! l'insolent! voyez-vous, voyez-vous, Mademoiselle, comme il cherche à me perdre dans votre esprit! — Vous m'avez promis, Monsieur, de ne pas m'interrompre. — Pardon, mille pardons, Mademoiselle. — Si le jeune monsieur, a poursuivi Georges, vous respectait comme il le doit, vous aurait-il fait faire, en dansant, ce que jamais personne n'eût imaginé ici, ce que jamais aucune fille n'osera se permettre? Tou-

tes se sont insensiblement éloignées, et quand j'ai vu cet éloignement, remarqué ce silence d'improbation, il m'a semblé que mon cœur se brisait, et j'ai perdu l'usage de mes sens. Voilà, Monsieur, ce que m'a dit Georges, et je ne trouve là que le langage de la vraie, de la solide amitié. Il est certain que si j'étais moins connue ici, si j'étais moins aimée, cette malheureuse contredanse me ferait un tort irréparable. Je me suis excusée près de ces bonnes gens. — Près de ces villageois, mademoiselle d'Arancey ! — Il n'y a plus qu'une pauvre Sophie qui ne trouve qu'ici des amis, des compagnes; les détails mêmes dans lesquels j'entre avec vous vous prouvent, Monsieur, combien je suis jalouse de l'estime de tout le monde. — Ah! Mademoiselle, qui pourrait vous refuser la sienne? — Ceux dont je ne respecterais pas les

usages. J'ai tout attribué de votre part à la liberté qu'autorisent les villes; je me suis prévalue de l'impossibilité de vous laisser au milieu d'une contredanse; j'ai fait remarquer que je n'ai pas balancé, quand je me suis vue l'objet du blâme public. Il est pourtant vrai que je dansais avec plaisir, avec assez de plaisir pour ne rien remarquer, et que je n'ai cessé que pour secourir Georges.

— » J'avoue, Mademoiselle, que ces éclaircissements que vous ne me deviez pas, que j'étais loin d'attendre de vous, me paraîtraient satisfaisants, convaincants même, si je pouvais les concilier avec le ruban rose que monsieur Georges porte sur son cœur, avec le ruban vert que vous lui destiniez. — Eh! Monsieur, ceci est aussi facile à expliquer que le reste. En lui présentant le ruban vert, je lui donnais à entendre que

j'espérais, ou qu'il me confierait son secret, ou qu'il surmonterait son chagrin. Il porte le petit ruban rose, parce que c'est moi qui le lui ai donné; je porte aussi le ruban blanc que j'ai reçu de lui; et si vous mettiez trop d'importance à cela, vous vous tromperiez étrangement sur la nature de mes sentiments pour Georges. — Est-il bien vrai, Mademoiselle, est-il bien vrai que vous ne l'aimez pas? — Dans le sens que vous attachez à ce mot, non, Monsieur, je ne l'aime pas. — Vous ne l'aimez pas! ah! répétez-moi, répétez-moi encore que vous ne l'aimez point. — Si je l'aimais, Monsieur, je le dirais à son père, à vous, à toute la terre, et je ne serais blâmée que de ceux qui ne connaissent pas la reconnaissance. Nous avons épuisé, Monsieur, tout ce qui peut avoir rapport à Georges; je vais maintenant vous parler de vous.

» Je m'estime assez pour penser qu'on ne peut avoir sur moi que des vues honorables : mais je suis très-jeune encore, et ma situation ne me permet pas de penser à un établissement. — Tout, Mademoiselle, tout, au contraire, semble vous presser de reprendre votre rang dans la société. — Personne ne peut me le rendre, Monsieur. Vous-même, qui vous efforcez de trouver tout facile, vous oubliez le juste ascendant qu'a sur vous un oncle qui, très-probablement, vous en conveniez tout à l'heure, n'entrera point dans vos vues, et je vous avoue que je me trouverais très-humiliée d'être rejetée par le chef d'une famille dans laquelle je ne prétends pas entrer. C'est ce qui m'arrivera, cependant, si vous ne maîtrisez une impétuosité qui vous fait prendre l'exaltation de la tête pour les douces émotions

du cœur. — Ah ! par grâce, ne calomniez pas ce cœur où vous régnez la première, et où vous régnez sans retour. — Vous ne me persuaderez pas, Monsieur, qu'un amour de quarante-huit heures ait jeté de profondes racines, et qu'il soit difficile de le vaincre. — Mademoiselle, vous vous jugez comme une femme ordinaire Malheur à qui vous connaît comme moi, et qui cesserait de vous aimer ! — Promettez-moi, du moins, Monsieur, de ne pas compromettre envers monsieur votre oncle, et ma tranquillité, et une sorte d'orgueil qui, peut-être, n'est pas déplacée. Pour vous déterminer à m'accorder ce que je vous demande, je vous prie de bien entendre, de vous souvenir que le consentement même de votre oncle ne changerait rien à mes résolutions : elles sont fondées sur le respect filial, et je veux que vous les

jugiez. J'ai mon père, Monsieur ; il est fugitif, malheureux. Depuis longtemps je n'en ai plus de nouvelles ; mais je n'en suis pas moins sous sa dépendance. Il a quitté la France par attachement à des préjugés héréditaires, que j'apprécie maintenant à leur juste valeur ; mais ces préjugés sont l'unique bien qui lui reste ; ils sont peut-être sa consolation, et je n'ajouterai pas à ses chagrins, en faisant un choix qui ne s'accorderait point avec sa façon de penser. Je vous engage donc, Monsieur, à cesser des poursuites absolument inutiles ; mais je ne renonce pas aux services que vous rendez à M. Edmond, et dont par la suite je profiterai seule. Mon amitié en sera le prix ; vous la méritez, je vous l'offre : n'attendez rien de plus. »

Qui ne croirait, en entendant parler ainsi mademoiselle d'Arancey,

qu'elle a reçu de la nature une énergie (osons nous servir du mot), une roideur de caractère, qui fait quelquefois des femmes estimables, mais qui est loin de les faire aimer. Notre Sophie, au contraire, douce, bonne, sensible, incapable de résister dans les choses indifférentes ; notre Sophie n'avait pas la présomption de croire qu'elle pût résister toujours à un jeune homme charmant qui disputait, avec Edmond et son fils, de soins, de prévenances et de bienfaits. Elle avait développé à Charles les obstacles réels qui s'opposaient à leur union ; elle s'était armée d'une certaine fierté, parce qu'elle désirait sincèrement alors que le jeune homme l'oubliàt.

Cependant elle n'avait pas d'amour pour Georges, et il devenait indifférent que Georges en eùt, et n'en eût pas pour elle. Elle ne marquait pas

d'éloignement personnel pour Charles ; elle paraissait seulement effrayée des difficultés que lui présentait sa raison ; elles disparaîtraient à mesure qu'elle serait moins indifférente, et il est très-ordinaire qu'un homme aimable anime une jolie fille de seize ans.

Tels étaient les petits calculs que faisait Charles en revenant avec son Guillaume, ou plutôt telles étaient les vraisemblances que le drôle lui faisait adopter. Il sentait que l'unique moyen de se maintenir auprès d'un maître à principes, est de flatter sa passion : c'est ainsi qu'on mène tous les hommes, et Guillaume n'était pas sot.

Charles s'était engagé sans peine à être discret avec son oncle ; si la jeune personne paraissait le craindre, Charles le redoutait bien davantage. Mais s'en tenir, avec Sophie, à la douce mais froide amitié, c'est plus

qu'il ne pouvait tenir; c'est aussi ce qu'il n'avait pas promis. Il était mal partout où il n'était pas avec elle, et il la voyait presque tous les jours. Il fallait des prétextes : chez lui, c'était un goût pour la chasse, qui augmentait à chaque instant, et mademoiselle d'Arancey commençait à ne plus trouver extraordinaires ces voyages si répétés. Tantôt il venait rendre compte de ses démarches officieuses; tantôt il venait annoncer un nouveau paiement; une autre fois il était indispensable qu'il se concertât avec la jeune demoiselle sur les moyens de gagner encore un mois, une décade, un jour. Pouvait-elle, sans injustice, se plaindre d'un jeune homme qui lui consacrait tout son temps; tous ses soins? On commençait par raisonner affaires, c'est dans l'ordre; mais, sans qu'on s'en aperçût, la conversation prenait une tournure sentimentale : Sophie ne

laissait rien échapper de positif; mais elle écoutait, elle n'interrompait point; elle rougissait quelquefois.

Charles arrivait toujours à l'heure où Georges était aux champs. Il avait cessé de le considérer comme un rival dangereux; mais il évitait un témoin incommode, un ami sévère qui, de l'aveu de mademoiselle d'Arancey, conservait toute son influence sur son esprit...... Pauvre petite! sur ton esprit! .... Et ton cœur, qui le fait battre avec cette douce chaleur? Qui excite ces soupirs que tu dérobes encore à l'amant trop passionné pour être observateur? Les lui déroberas-tu longtemps?

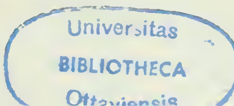
Le gouvernement venait de changer de forme. Il était permis d'avoir un château; on n'était plus obligé de jeter au feu des portraits de famille, uniquement parce que ceux qu'ils représentaient avaient été nobles : on

respirait enfin. M. Botte et l'ami Horeau étaient allés à Paris poursuivre des recouvrements ; Charles était resté maître absolu chez son oncle. Il pouvait s'absenter deux jours, quatre jours, huit jours, sans rendre de compte à personne, et cette occasion est de celles qu'un jeune homme amoureux ne laisse point échapper. Il part pour la ferme d'Arancey, et il a pris avec lui les ouvriers nécessaires.

Les moutons, le gros bétail sont rétablis dans leurs étables, où ils doivent se trouver mieux que dans des salons et des boudoirs : le château est nettoyé, réparé, et les portraits de famille sont honorablement remis à leur place. Tout cela a occasionné des frais ; mais ce qui reste de bijoux au jeune homme les acquitte. Le cher oncle peut remarquer qu'on ne s'en pare plus ; il peut faire des questions embarrassantes ; il peut se

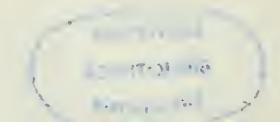
fâcher sérieusement ; mais on est auprès de mademoiselle d'Arancey, on ne doit revoir cet oncle redoutable que dans quinze jours au plus tôt, et dans quinze jours on s'avisera.

Les réparations urgentes n'avaient pu se faire en moins d'une semaine. Une semaine tout entière auprès de Sophie ! Charles dirigeait tout, et il avait tant de goût, qu'il faisait recommencer ce qui était très-bien : il craignait qu'on ne finît trop tôt. Sophie ne se mêlait de rien, parce que monsieur Charles ordonnait à merveille ; mais elle était bien aise de suivre les travaux, et rien de plus naturel : c'est dans ce château qu'elle est née, c'est ce château qu'elle espère habiter un jour, et elle se disait tout bas, bien bas : c'est à M. Charles que j'en aurai l'obligation. Peut-être nommait-elle intérieurement celui avec lequel il lui serait doux de l'habiter.



Dès le matin, elle prenait d'une main son sac à ouvrage; elle portait de l'autre une corbeille d'osier dans laquelle était le déjeuner commun. Elle s'asseyait sur l'appui d'une croisée, sur un bout de planche, sur une poignée de paille. Elle était toujours à portée de tout voir, de bien voir; et en travaillant très-attentivement, elle ne perdait rien de ce que faisait M. Charles.

On revenait dîner, et la soirée s'écoulait comme la matinée; on voyait le beau jeune homme, on était contente; on désirait bien encore quelque chose, quoiqu'on n'en convînt pas avec soi-même: on se rappelait ces conversations expressives auxquelles on se livrait en toute liberté, lors des premières visites de M. Charles; mais Georges le censeur trouvait le temps détestable, depuis qu'on travaillait au château; ses chevaux avaient le plus



grand besoin de se reposer ; et comme il fallait qu'il s'occupât, alternativement maçon, couvreur, ou menuisier, il se mêlait de tout, il gâtait tout ; mais il était là, toujours là, et son ton glacial effarouchait les amours.

Charles éprouvait des mouvements de dépit qu'il avait peine à réprimer. Dans toute autre circonstance, il eût brusqué mille paysans : mais celui-ci est le bienfaiteur de mademoiselle d'Arancey ; il est son ami, son ami vrai ; Charles ne peut se le dissimuler, et les amis de mademoiselle d'Arancey ont droit à ses égards.

Que résoudre cependant ? Passer des jours entiers auprès d'elle, c'est bien doux ; mais ne pouvoir lui parler que de choses indifférentes, oh ! c'est bien dur ! Il y a du papier, deux plumes, une écritoire chez M. Edmond, et tout cela est renfermé dans la grande ar-

moire de noyer! En demander la clé?... Il faut mieux qu'un prétexte avec Georges, et une gaucherie peut l'éclairer.... Nous y voici ; le menuisier a de la pierre noire ; les murs d'un corridor sont chargés d'écussons dont le papier est à demi-rongé par l'humidité ; mais on peut en faire sécher un lambeau. Charles fait ses petites provisions, sans être remarqué : Georges ne le suit jamais quand il s'éloigne de Sophie. On rentre, on soupe. Charles s'enferme dans sa chambre, et, pour la première fois, il ose écrire à mademoiselle d'Arancey.

Comment lui remettre la lettre? la présenter?..... Charles s'aperçoit bien qu'il ne déplaît pas; il espère ; mais il n'ose encore compter sur rien, et la jeune personne est rigoureusement attachée à ses devoirs. Si elle rend la lettre en présence de Georges, ce qui est à peu près certain, celui-ci ne

manquera pas d'observer qu'on n'écrit point à une demoiselle qu'on respecte; et bien que cette opinion soit exagérée, mademoiselle d'Arancey ne pourra se dispenser de s'y rendre, et peut-être elle éloignera Charles sans retour.

Cependant cette lettre est si bien tournée, elle est si persuasive, et une jeune personne pardonne si aisément les démarches hasardées que fait faire son mérite! et puis en amour comme en guerre, il faut bien risquer quelque chose. Le lendemain matin, en allant au château, Charles se glisse du côté de la corbeille, et Georges se saisit du bras qui porte le sac à ouvrage. Georges ne se défie de rien, et Charles n'attend qu'une occasion. Un taureau, qui ne voulait de mal à personne, marchait lourdement au milieu du chemin; Charles tourne vivement la jeune personne, et la tire derrière

un buisson. La promptitude du mouvement a obligé Sophie à quitter le bras de Georges ; la lettre est au fond de la corbeille, et personne ne s'est aperçu de rien.

Mademoiselle d'Arancey rit de la frayeur qu'elle a fait éprouver à Charles ; Georges remarque, très-judicieusement, que le plus mauvais office qu'on puisse rendre à quelqu'un, c'est de lui inspirer des terreurs chimériques ; Charles convient bonnement qu'il a eu tort ; on arrive au château ; on travaille une heure ou deux, on se rassemble pour déjeuner. Sophie, sa corbeille sur ses genoux, se dispose à faire les honneurs du modeste repas ; Georges, assis sur ses talons, devant elle, attendait que sa main blanchette lui présentât sa portion ; Charles rougit, pâlit ; il détourne la tête, il est sur les épines. Il reçoit d'un air gauche son croûton et son

petit fromage à la crème. Les ouvriers s'approchent à leur tour, et bientôt il ne reste dans la corbeille que la lettre d'amour.

Charles, inquiet, presque tremblant, s'éloigne, et aussitôt Georges se lève, et va dans un coin de la chambre se faire une table d'une vieille escabelle ; Sophie retourne sa corbeille, la secoue ; le papier tombe, Charles frémit. Les yeux de la fille charmante se portent par hasard sur le beau garçon ; il est rouge comme l'écarlate, il indique du bout du doigt le billet, que Sophie aperçoit à la fin. Elle se rappelle la pirouette que lui a valu la rencontre du taureau, et la frayeur de Charles, qui n'était pas naturelle ; elle devine aisément comment le papier est entré dans sa corbeille, et l'embarras du jeune homme ne lui laisse aucun doute sur le sujet qu'a traité l'écrivain.

Jamais jeune fille sans art, sans finesse, ne fut, en pareille circonstance, plus irrésolue que mademoiselle d'Arancey. Laisser le billet à terre, c'est le livrer à la curiosité, aux mauvaises plaisanteries du premier venu ; le relever c'est encourager Charles à de nouvelles tentatives.... Le relever et le déchirer?.... Ah! que cela serait fier! que cela serait beau! mais aussi ne serait-ce pas une marque de mépris que ne mérite pas une imprudence ; car enfin, quoi de plus simple que d'écrire quand on ne peut parler? Il faut pourtant prendre un parti.... On laisse échapper la corbeille ; elle tombe précisément sur la lettre, et la lettre et la corbeille sont ramassées à la fois. Charles tressaille de plaisir ; mais la jolie main passe derrière le dos, montre le papier en l'air, et un coup d'œil impératif ordonne à Charles de

venir le reprendre. Charles répond par un autre coup d'œil si douloureux, si suppliant! Sophie est émue; elle l'est au point de ne plus réfléchir; le papier se roule entre ses doigts, elle rougit, elle baisse la vue, et la lettre est dans la pochette du tablier.

C'était beaucoup de l'avoir gardée; aussi l'aimable fille ne pensa point à y répondre. Charles était trop satisfait de ce premier succès, pour ne pas continuer. Tous les soirs il écrivait, et tous les matins on ne rencontre pas de taureau; mais on remarquait le linot sur la branche, la pêche qui se colore, un ciel pur : Georges levait la tête; Sophie, je crois, se prêtait un peu, l'officieuse corbeille recevait le dépôt précieux.

Charles se flattait qu'enfin mademoiselle d'Arancey daignerait écrire aussi, et il se plaignait intérieurement

de voir chaque jour cet espoir trompé. Il se plaignait, l'ingrat ! on lisait, on relisait ses lettres; on les savait par cœur. Un entretien, quelque vif qu'il soit, ne laissé qu'un souvenir ; des lettres restent, et la beauté naïve n'en soupçonne pas le poison. Le jour, elle les porte sur son sein ; la nuit, elles reposent sur son oreiller, et toujours, toujours on s'occupe d'un homme qui écrit comme il aime. Fillettes, qui voulez conserver votre repos, votre gaîté, votre fraîcheur, brûlez, déchirez les lettres de l'amant qui vous poursuit ; ne les lisez jamais, surtout si l'écrivain vous paraît aimable.

Sophie ne résistait plus au charme qui l'entraînait. Son amour était sa vie, et l'aveu, si tendrement sollicité, ne s'échappait point encore. Si Charles peut l'entretenir, elle dira sans doute ce que la pudeur lui défend d'écrire. Mais Georges ne la quitte pas, et quel-

quefois elle le trouve bien importun, bien fatigant; mais elle est incapable de l'éloigner par une feinte, et Charles est parti sans savoir combien il est heureux.

On ne peut pas toujours conter ses plaisirs et ses peines à l'écho; il est d'ailleurs très-commode d'avoir quelqu'un qui vous console; qui se réjouisse avec vous, qui vous conseille, qui vous aide dans vos entreprises amoureuses, et depuis que Guillaume ne prêchait plus la séduction, l'inconstance, il s'était rétabli dans son emploi de confident. Charles, à son retour, s'empressa de lui raconter très-longuement les moindres particularités de son voyage. Semblable au Géronte de Gresset, qui ne fait pas grâce d'une laitue, Charles n'oubliait pas un soupir, et il n'était pas ennuyeux. C'est qu'une imagination ardente rend éloquent, qu'elle com-

munique à tout ce qu'elle peint une véritable vie, et que ce qui est vrai et exprimé avec grâce, intéresse toujours.

Guillaume, très-familier avec les confidents de tragédie, qui n'interrompent jamais le roi tant qu'il lui reste quelque chose à dire, et qui ne lui adressent quelques vers insignifiants que pour l'exciter à ajouter quelque chose aux belles choses qu'il a déjà dites, Guillaume, lorque Charles eût cessé de parler, se recueillit, et dit, dans le *medium* de sa voix : « Je conclus deux choses de votre récit, Monsieur. La première, c'est que vous êtes aimé. — Tu le crois, mon ami? — Vous le croyez bien aussi. La seconde, c'est que vous vous êtes conduit comme un enfant. — Hé, en quoi donc, s'il vous plaît? — Partir, sans obtenir un aveu d'une fille qui reçoit cinq à six lettres, qui rougit en les re-

cevant, et qui, pour les recevoir, ne balance pas à tromper la vigilance de cet ami qu'elle chérit, qu'elle estime tant! Vous n'aviez qu'à vouloir; et croyez-moi, Monsieur, si les femmes n'aiment pas les libertins déclarés, elles n'aiment pas non plus un respect sans bornes, parce qu'il ne mène à rien, et que toute femme sensible veut arriver à quelque chose. Savez-vous ce qu'on gagne à trop les honorer? on flatte plus l'orgueil que le cœur, et on les met dans l'impossibilité de se rendre jamais. — Mais qu'aurais-tu fait à ma place? — J'aurais été deux jours sans écrire, et le troisième on m'eût écrit. Je n'aurais reçu peut-être qu'une de ces lettres qui ne disent rien ou pas grand'chose; mais le premier pas était fait, et il n'y a jamais que celui-là qui coûte. — Oh! avec mademoiselle d'Arancey!.... — Mademoiselle d'Arancey est très-sage,

je le crois; mais elle a le cœur fait comme une autre, et je vous en convaincrai, si vous voulez suivre mes conseils. — Hé, que puis-je faire de mieux? Depuis quelque temps je n'ai plus ma tête à moi; oui, conseille-moi, Guillaume : voyons, que faut-il faire? — Soyez huit jours sans paraître à la ferme et sans donner de vos nouvelles : allez-y ensuite, ne vous livrez pas, voyez venir, et tout ira à merveille. — Être huit jours sans la voir! — Hé, qu'avez-vous gagné à les passer auprès d'elle? — Huit jours sans lui écrire! — A quoi vous ont mené ces lettres si tendres et si respectueuses? — Oh! à rien, je l'avoue. — Monsieur, inquiétons les femmes, c'est le moyen le plus sûr de les faire parler. — Troubler le repos de mademoiselle d'Arancey! — Eh! a-t-elle craint de vous tourmenter? Depuis que vous la connaissez, vous êtes dans

un délire continuel : qu'a-t-elle fait pour vous rendre la tranquillité? — Et si cettè supercherie me brouillait avec elle? — N'ayez pas peur, Monsieur; on a plus de peine à se défaire des femmes qu'à les avoir. — Oui, des figurantes, des..... — Tout ce qu'il vous plaira, à la bonne heure; mais l'amour tient bien autrement dans un cœur de seize ans qui aime pour la première fois. Essayez de ma recette, vous dis-je, vous en verrez l'effet. — Mais que ferai-je pendant cette semaine-là? — Vous boirez, cela dissipe. — Fi donc! — Vous chasserez. — Je n'aime plus la chasse. — Vous en conterez aux fillettes du village. — Il n'est plus qu'une femme pour moi. — Hé, parbleu! allez passer cette semaine à Paris; vous pourrez l'employer utilement. Vous persuaderez à M. Botte que vous n'avez pu rester ici plus longtemps sans le

voir : il est toujours bon de cajoler un oncle qui est d'âge à se marier encore. — Mentir à celui-là, le meilleur, le plus généreux, le plus.... — Jugeons toujours les choses par leurs résultats. Ce petit mensonge-là fera beaucoup de plaisir à monsieur Botte. — Jusqu'ici, il n'y a pas grand mal. — Il vous glissera un rouleau en vous disant une dureté, et ce sera autant de payé sur la ferme d'Arancey. Vous voyez bien que rien n'est plus innocent que mon stratagème ; tout le monde y gagne. Allons, Monsieur, en carosse. — En carosse, donc, dit faiblement Charles, » et l'astucieux confident le conduit à sa voiture.

Cette semaine si redoutée s'écoula comme les autres. De grands repas, des spectacles, des thés, l'insipide bouillotte, des femmes agaçantes, qui flattent au moins l'amour-propre, quand elles n'intéressent pas le cœur ;

de l'ennui, quelque dissipation; à travers ce chaos, l'image de Sophie, qui quelquefois embellit tout; son absence, qui fait soupirer au milieu du cercle le plus brillant: tel est en quatre phrases l'historique de cette semaine.

Le neuvième jour, Charles comptait bien partir pour la ferme. M. Botte, qui ne fait rien comme les autres, s'avise tout-à-coup de vouloir retourner à sa terre. La bienséance ne permet pas de laisser voyager seul un oncle qu'on a été trouver à Paris par excès d'attachement. On avait pris péniblement son parti pendant les huit jours précédents; celui-ci devait être un jour de fête!.... Ah! qu'ils paraissent longs les jours perdus pour le bonheur!

On espère au moins jouir du dixième. Nul obstacle, rien de contrariant qu'une nuit éternelle. La répétition a sonné vingt fois, et le soleil ne se

montre point. Ah! pourquoi les amants n'ont-ils pas à leur disposition les éléments, les astres et les cœurs?

Un faible crépuscule éclaire l'appartement de Charles, et il est debout. Il court à la chambre de Guillaume: « Tu dors, malheureux! tu dors, et le jour va paraître! » Il le prend par une oreille, il le tire de son lit; celui-ci va prendre le palefrenier par une jambe, et le jette au milieu de la mansarde. Le palefrenier s'habille en jurant, et se venge à grands coups sur les chevaux, de la manière désagréable dont on l'a réveillé; les chevaux, pleins de feu, sautent, rompent leurs longes, et galopent à travers la cour; deux gros chiens, qu'on lâche la nuit, courent sur les pas des chevaux, et leur mordent les jarrets en aboyant. Le palefrenier frappe sur les uns et sur les autres, en hurlant plus haut que les chiens. Le concierge se réveille en

sursaut, et crie au feu. Les chevaux, plus effrayés que jamais, ruent, et s'élancent au hasard. L'un se casse le nez contre un mur, un autre se jette dans une salle basse, dont il enfonce la porte d'un coup de tête; la porte tombe avec fracas, et renverse une table chargée de bouteilles vides qui se trouvait aux environs. Les éclats de bouteilles hachent les pieds du cheval; le cheval furieux enfonce une autre porte, et va rouler le long de l'escalier d'une cave ouverte; des cris terribles partent de ce côté; c'est partout un tumulte, un vacarme épouvantable.

Charles et Guillaume accourent; M. Horeau se met à sa croisée, et dit avec son sang-froid ordinaire : « Voyez, arrangez cela. » M. Botte ne sait rien de ce qui se passe, et il descend bravement en bonnet de coton,

en manteau de lit, et une vieille épée de deuil à la main. Il s'informe, et le palefrenier, qui a encore de l'humeur, lui apprend que ce désordre n'a eu lieu que parce que M. Charles veut aller à la chasse avant le jour. M. Botte tempête, s'emporte contre un drôle qui ne respecte pas son sommeil ; il jure qu'il se défera de son équipage de chasse, et il proteste au chasseur qu'il le reléguera dans ses héritages du Calvados ; le chasseur n'entend rien, et fait des efforts incroyables pour reprendre les chevaux ; M. Botte le voit exposé aux ruades, et s'écrie : « Ce cruel enfant va se faire tuer ! »

Il oublie sa colère ; il ne voit pas le danger auquel il va s'exposer ; il s'avance au milieu de douze à quinze chevaux, prend son neveu par un bras ; il l'entraîne, il le conduit à son

propre appartement, l'enferme, met la clé dans sa poche, et revient donner ses ordres.

Les palefreniers, les piqueurs, les domestiques sont rassemblés. On saisit un chien par son collier, un autre par la queue, et on les rattache. Le malheureux palefrenier, auteur de ce tumulte, a jeté sa cravache dans un coin; les chevaux s'apaisent; on les prend, on les rentre dans l'écurie, on les compte, il en manque un.

Que diable est-il devenu? La porte cochère, la grille des jardins sont fermées; il est donc dans le château. On regarde, on cherche, on écoute: des plaintes se font entendre; elles paraissent venir du côté des caves. On allume des flambeaux; M. Botte en prend un, et veut descendre le premier. M. Horeau le retient par son manteau de lit. « Ne vous exposez pas, mon ami; laissez descendre vos gens.

— Hé! pourquoi mes gens, Monsieur? Pour quelle raison faut-il qu'ils s'exposent plus que moi? D'ailleurs, pourquoi faire ici l'empressé? Vous entendez bien que c'est tout simplement un malheureux qui se plaint, et il serait plaisant que quelqu'un disputât au maître de la maison l'avantage du pas! »

M. Botte descend, tirant après lui le prudent M. Horeau, qui ne lâche pas le manteau de lit, et M. Botte trouve son jardinier renversé, les deux jambes prises sous un flanc du cheval. Il s'afflige, il s'écrie, il ordonne : on apporte des leviers, des cordes; et après bien des efforts infructueux dirigés par M. Botte, qui prétend, d'après Archimède, qu'avec un levier et un point d'appui on doit soulever l'univers, après vingt tentatives inutiles, on parvient à mettre sur pied l'homme et le quadrupède. Tous deux

ont eu beaucoup de peur et fort peu de mal; ce qui me dispense heureusement d'entrer dans des détails dramatiques, tragiques, épopétiques, soporifiques, etc.

Au moyen du fumier dont on garnit l'escalier de la cave, on en fait une pente douce, que le coursier parcourt sans difficulté. Le jardinier, qui est bien aise qu'on sache comment il se trouve là, était accouru, dit-il, pour savoir la cause de tout ce bruit, et il avait été rencontré par le maudit cheval, qui l'avait entraîné dans sa chute. M. Botte, qui veut être bien servi, et qui aime à bien payer, n'entend pas que le zélé jardinier reste sans récompense; mais ce qui prouve incontestablement une providence qui permet que tous les crimes se découvrent, à l'exception pourtant de ceux qu'elle ne découvre pas, c'est que M. Botte, en plaçant son flambeau

entre deux tonneaux, pour prendre sa bourse, et démêler quelques louis d'une poignée d'argent blanc, M. Botte sent quelque chose de très-limpide et d'assez froid, qui coule en abondance dans une de ses pantoufles de maroquin vert. Il reprend son flambeau, il se baisse : un robinet fiché à une excellente pièce de Bourgogne; une grande bouteille de grès sous le robinet; le vin que n'a pu contenir la dame-jeanne, répandu dans la cave, et continuant de couler; une porte épaisse qui devait être fermée, et que, toutes réflexions faites, le cheval n'a pu enfoncer : tout dépose contre le jardinier. «Vous aviez raison de m'empêcher de descendre, dit à voix basse M. Botte à l'ami Horeau. Je n'aurais rien vu, ces drôles-là ne m'auraient rien dit, et je ne serais pas obligé de faire justice. Viens çà, fripon; pourquoi voles-tu mon vin? — Ah, Mon-

sieur !.... ah, Monsieur !.... — N'as-tu pas de bons gages ? — Oui, Monsieur. — Ne vends-tu pas à ton profit l'excédant de mes légumes et de mes fruits? — Oui, Monsieur. — Pourquoi donc me voles-tu, coquin ? Sors de chez moi à l'instant. — Pardon, mon bon maître...... Pardon...... — Oui, pardon, mais à la négligence, à la faiblesse : pardonner le vol, c'est l'encourager ; sors de chez moi, te dis-je, toi, ta femme et tes enfants. Ce n'est qu'en leur faveur que je ne te livre point à la justice. »

M. Botte remonte en jetant à droite et à gauche des regards furieux ; il avait l'air de dire à ses gens : Voyez comme je sais punir, et tremblez ! Il va ouvrir à son neveu, désespéré de n'être pas déjà à moitié chemin de la ferme. « Vous ne savez pas, monsieur, vous ne savez pas tout le mal qu'a produit votre équipée ? — Je me

repens bien sincèrement, mon oncle, d'avoir troublé votre sommeil. — Mon sommeil, mon sommeil! c'est bien de cela qu'il s'agit. — Quoi donc, mon oncle, un cheval tué? — J'aimerais mieux qu'ils le fussent tous, entendez-vous, Monsieur. — Hé, bon Dieu, mon cher oncle, qu'est-il donc arrivé? — Vous êtes cause que je suis descendu dans mes caves, où je ne vais jamais. — Jusqu'ici, mon oncle, je ne vois rien d'alarmant. — Hé, qui vous dit, Monsieur, qu'il y ait de quoi s'alarmer? — Qu'y a-t-il donc, mon oncle? — Ce qu'il y a, ce qu'il y a, Monsieur; j'ai trouvé mon jardinier qui me volait mon vin, et il a bien fallu le chasser. Sans votre algarade, cet ivrogne m'eût bu une feuillette ou deux, que mon sommelier m'eût portées en coulage, et il faut que je chasse toute une famille, parce que monsieur veut courir les

bois avant le jour. Que vont devenir ces gens-là? Répondez-moi, s'il vous plaît. Une femme, des enfants déshonorés, manquant de tout, traîneront-ils dans ce canton leur misère et leur infamie? Parlez, monsieur, parlez donc..... Voyez s'il répondra! — Mais, mon oncle, je ne sais que vous dire..... — Tu ne sais que me dire, malheureux, quand j'interroge ton cœur, quand je l'excite à la sensibilité! — Si mon oncle voulait porter la bonté jusqu'à donner à ces infortunés les moyens de s'éloigner, et d'attendre qu'ils trouvent de l'ouvrage........ — Hé, oui, bourreau, voilà ce que je voulais que tu me dises, ce que je te demande depuis un quart-d'heure! — Mais, mon oncle, vous êtes d'une violence qui ne permet pas qu'on ose vous dire ce qu'on pense. — Je suis violent, parce que je sens avec force, parce que je m'exprime comme je

sens! Est-ce à mon ton qu'il faut s'en rapporter, Monsieur ? c'est à mon cœur. Prends cet argent ; que ton Guillaume le porte de ta part, de ta part, entends tu ; qu'il le porte à la pauvre femme, comme un dédommagement que tu accordes, toi, à une épouse, à des enfants innocents, et qu'il ne s'avise point de prononcer mon nom, ou je le chasse aussi. Allons, Monsieur, venez déjeuner. — Je n'ai besoin de rien, mon oncle. — Pardonnez-moi, Monsieur, vous avez besoin, et vous déjeunerez. » Charles n'avait en effet aucun besoin aussi pressant que celui de revoir mademoiselle d'Arancey, et chaque instant de retard ajoutait à son supplice. « Si mon oncle voulait, maintenant que tout est dans l'ordre.. ... — Quoi, Monsieur, voyons ? — Me permettre de partir pour la chasse.... — Pour la chasse! vous pensez à la

chasse, quand vous avez sous les yeux une famille dans les larmes !...... La chasse ! je vous l'interdis pour huit jours ; je vous défends de monter pendant huit jours aucun de mes chevaux. — Mais, mon ami, dit le flegmatique Horeau, que voulez-vous que fasse à la campagne un jeune homme désœuvré ?....... — Ce que je veux qu'il fasse, Monsieur ? ce que vous devriez lui conseiller vous-même, au lieu de me contredire. Qu'il prenne Buffon, qu'il lise, qu'il compare mes plantes aux gravures, qu'il travaille dans votre jardin de botanique. — Mais il n'a pas ce goût-là, mon ami. — Qu'il le prenne, Monsieur, ou, s'il a de l'ambition, qu'il acquière les connaissances qui mènent aux grandes places. Qu'il étudie, par exemple, l'*Esprit des lois* qu'il ne connaît point. — Et qui vont être changées. — Et où est le mal de connaître

les anciennes? Faudra-t-il qu'à cinquante ans, ce joli monsieur-là ait l'air d'être né de la veille? Au surplus, vous me rompez la tête tous les deux. Qu'il fasse ce qu'il voudra; mais j'ai prononcé : point de chevaux pendant huit jours; aussi bien faut-il au moins ce temps-là pour les guérir des écorchures qu'ils se sont faites contre les murs. — Ah! mon ami, si c'est là le motif qui vous détermine.... — Je n'ai point de raisons à donner; je n'en donnerai point; je n'en dois à personne. Allons, et qu'on déjeune sans bouder, entendez-vous, Monsieur mon neveu. — Moi, je ne boude pas, mon oncle. — Je vous dis, moi, que vous boudez, Monsieur. Mais, corbleu, vous n'y gagnerez rien; vous déjeunerez, parce que je le veux ainsi. »

Il fallait céder, et faire au moins semblant de manger et de boire, sans

quoi cette scène se fût prolongée jusqu'au soir. A dix heures, Charles était libre, sans en être plus avancé. Il avait encore plus de temps qu'il ne lui en fallait pour galoper à la ferme et revenir; mais point de chevaux! La défense est positive, et on ne désobéit pas à M. Botte. Le pauvre enfant se désolait. A toute force, il se soumettrait à huit jours de privation encore; mais laisser croire à mademoiselle d'Arancey qu'il a pu être aussi longtemps sans s'occuper d'elle; qu'il n'aime que faiblement, et armer sa fierté contre le penchant que peut-être elle nourrissait en secret, c'est à quoi Charles ne peut se déterminer. Il écrit avec la chaleur d'une passion trop longtemps renfermée, et il s'exprime avec la franchise d'une âme bonne et pure. Il avoue le stratagème qu'il a employé pour s'assurer

des sentiments de Sophie ; il s'accuse, il se repent, il demande grâce.

Il remet sa letre à Guillaume ; il lui répète naïvement ce qu'elle renferme ; il lui ordonne de partir à pied, et de lui rapporter une réponse telle qu'elle puisse être. «Vous voulez donc, Monsieur, perdre en un instant tout le fruit de la contrainte que vous vous êtes imposée ! Céder une fois aux femmes, c'est vouloir être mené toute sa vie. — N'importe, elle doit m'accuser d'inconstance, de mauvais procédés : si je ne suis pas aimé, qu'au moins je ne sois pas haï. Pars, te dis-je. — Je ne partirai point. — Que signifie cette résistance? — C'est vous qui partirez. Votre oncle ne vous a pas traité militairement, il ne vous a pas mis aux arrêts. — Hé, tu as raison, mon cher Guillaume, je pars, je pars à pied. — Non, Monsieur, à

cheval. — Et la défense de mon oncle? — Et la poste voisine? — Et moi qui ne pensais à rien de tout cela! ce que c'est que d'être préoccupé! Mon cher Guillaume, je ferai ta fortune un jour. — Oh! j'espère bien la faire avant. J'ai tâté la déesse pendant notre séjour à Paris. — Et tu as gagné? — J'ai perdu tout ce que j'avais. — Ce n'est pas là le moyen de t'enrichir. — Hé, Monsieur, pour gagner il faut jouer, et je ne serai pas toujours malheureux; mais revenons à notre affaire.

» D'abord, déchirez-moi cette lettre qui ne signifie rien du tout. — Oh, bien volontiers. — Rappelez-vous le petit plan que nous avons concerté. — Je ne l'ai pas oublié. — Du courage dans l'exécution. — Je crois que j'en aurai. — Il faut me le promettre. — Soit. — Ne vous rendez point à quelques larmes. — Des lar-

mes, dis-tu, des larmes! — Oui, Monsieur, c'est le grand moyen des femmes, et il n'est pas de petite fille qui ne sache cela. — Et je les verrais couler de sang-froid! — Vous en ferez semblant. — Oh, jamais, jamais. — Restez donc ici. — Je veux partir. — C'est renoncer à tous vos avantages. — Je veux la voir, l'adorer, le lui dire, tomber à ses pieds, y attendre mon arrêt. — Allez, Monsieur, rangez-vous dans la classe de ces amants vulgaires que le sexe traîne pieds et poings liés à son char. Allez, Monsieur, partez : je ne ferai jamais rien de vous. »

Tout en discourant, ils ont traversé le jardin, ils sont sortis par une petite porte qui ouvre sur les champs, et ils vont arriver par un détour à la poste, qui est à l'extrémité du village, Guillaume entreprend de nouveau de ramener Charles à ce qu'il appelle les

vrais principes. Charles ne discute pas; il proteste qu'il ne poussera pas l'épreuve jusqu'aux larmes, et il n'oppose que son cœur aux subtilités de son confident. Il enfourche le bidet, et Guillaume le suit des yeux, en plaignant sincèrement un jeune homme qui a tout ce qu'il faut pour *rouer* les femmes, et qui s'en tient platement à un amour honnête.

Ce n'est pas que Guillaume fût un très-méchant homme. Né de parents aisés, il avait cependant reçu une éducation vicieuse, et il avait abusé de tout, parce qu'il fut maître de lui à un âge où les passions sont à peine développées : les lois nouvelles l'ont voulu ainsi.

Ah ! si ces faiseurs de lois, au lieu de flatter et d'étendre leur parti par des décrets absurdes, eussent rendu celui-ci : *Nous n'entendons rien à tout cela, et nous levons le siége*, on eût

dit : Ces gens là ne sont pas si sots, puisqu'ils en conviennent, et au moins ils ne sont pas méchants.

Pourquoi Montesquieu, avec autant de génie, se trompe-t-il aussi souvent? Pourquoi affirme-t-il, par exemple, que les monarchies sont établies sur l'honneur, et que les républiques sont fondées par la vertu? Les républiques fondées par la vertu! Nous en savons quelque chose, citoyens républicains.

La nature de l'honneur, dit Montesquieu, chapitre VII du livre III, *est de demander des préférences, des distinctions; l'honneur est donc, par le fait même, placé dans le gouvernement monarchique.* Hé! je vois tous les jours solliciter des places au Conseil d'État, au Sénat conservateur, une préfecture, une ambassade : certes, ce sont bien là des distinctions dont on peut s'enorgueillir, lorsqu'on

les obtient après les avoir méritées, et je souhaite que, dans tous les gouvernements possibles, on ne nomme aux grands emplois que ceux qui savent au moins se bien conduire eux-mêmes.

Pourquoi Montesquieu........ mais pourquoi Montesquieu plus qu'un autre? L'homme de génie doit-il être exempt de l'erreur qui tient à sa nature, lorsque partout on ne voit que du mal, des contradictions, des sottises?

Pourquoi, lorsque nos plaies ne sont pas fermées encore, nous occupons-nous déjà des disputes théologiques?

Pourquoi mon gazetier, que je paie pour m'apprendre des nouvelles, farcit-il tous les jours sa gazette de plats sermons?

Pourquoi insulte-t-il tous les jours

les déistes et les athées qui vivent tranquilles et le méprisent?

Pourquoi les feuilles de ces imbéciles périodistes sont-elles dévorées par des béats qui prétendent à l'esprit?

Pourquoi ces gens-là, si on les laissait aller, ne deviendraient-ils pas persécuteurs?

Pourquoi inhumons-nous toujours nos morts en plein jour, comme si, pour honorer un cadavre, il était indispensable d'attrister les vivants?

Pourquoi, quand je rentre chez moi à neuf heures, des vidangeurs m'infectent-ils de leur travail dégoûtant, qui devrait ne commencer qu'à minuit?

Pourquoi, lorsque nous redevenons pieux, avons-nous l'irrévérence de tourner en ridicule le calembourg, qui a une origine si respectable? Jésus n'a-t-il pas dit : Vous êtes Pierre,

et sur cette pierre j'établirai mon église?

Pourquoi y a-t-il des gens qui préfèrent le vol ou la mendicité au travail qui les ferait vivre honnêtement?

Pourquoi tant de fripons prospèrent-ils?

Pourquoi l'honnête homme indigent est-il méprisé de tous ceux qui sont dans l'aisance?

Pourquoi des enragés vont-ils se faire tuer à la guerre pour des souverains qui les dédaignent?

Pourquoi les souverains trouvent-ils des courtisans qu'ils abreuvent de dégoûts?

Pourquoi l'homme qui n'a besoin de rien va-t-il ramper à la cour?

Pourquoi y a-t-il des filles publiques à qui leur métier ne vaut que de l'ignominie, de la misère et des coups?

Pourquoi tant d'hommes courent-

ils après ces filles, qui font semblant de les aimer pour trente sous comme pour trente louis, lorsqu'il est si facile d'avoir une femme à soi ?

Pourquoi ces filles sont-elles sujettes à une maladie honteuse ?

Pourquoi la femme la plus vertueuse est-elle exposée à la gagner d'un mari libertin ?

Pourquoi l'enfant innocent en est-il infecté dans le sein maternel ?

Pourquoi existe-t-elle, cette maladie opposée à la multiplication de l'espèce ?

Pourquoi les femmes accouchent-elles avec des douleurs affreuses ?

Pourquoi, lorsqu'elles nourrissent, ont-elles des maux de sein cruels ?

Pourquoi, lorsqu'elles ne nourrissent point, ont-elles des laits répandus, des cancers ?

Pourquoi l'enfant nouveau-né souf-

fre-t-il pendant six semaines, pendant trois mois ?

Pourquoi périt-il en faisant des dents, dont il ne peut se passer ?

Pourquoi, s'il parvient à l'âge mûr, tient-il à la vie, dont il se plaint avec raison ?

Pourquoi pleure-t-il la mort de ses enfants, qui n'étaient pas nés pour être plus heureux que lui ?

Pourquoi la terre produit-elle des poisons ?

Pourquoi ses exhalaisons produisent-elles la fièvre jaune et la peste ?

Pourquoi pleut-il dans la mer, et jamais dans les déserts de la Syrie ?

Pourquoi y a-t-il de vastes contrées stériles, lorsque souvent nous manquons de pain ?

Pourquoi la grêle détruit-elle en une heure le fruit des travaux d'un an ?

J'avoue bonnement que je n'en sais rien. Mais adressez-vous au théolo-

gien du coin, il vous expliquera tout cela. Au surplus, de quoi vais-je me mêler? J'ai un amoureux à cheval qui court, qui court.... Attendons-le à la porte de la ferme, et voyons ce qui va s'y passer.

CHAPITRE IV.

FIN DE L'EXPOSITION.

Mademoiselle d'Arancey avait compté les jours, les heures, les minutes. Tous les matins elle portait des yeux inquiets sur la route; elle y retournait à midi, elle y retournait le soir; elle rentrait en se promettant de combattre un amour qui faisait dès sa naissance le malheur de sa vie, et tout ce qu'elle pouvait faire, c'était de cacher son chagrin à tout le monde, et à Georges surtout, à Georges qu'elle aimait tant!

Ce jour-là, jour remarquable, puisqu'il va décider du sort de deux petits êtres à peu près parfaits, ce jour-là Sophie était allée, à l'ordinaire,

sur le chemin, et elle était rentrée aussi triste que les jours précédents. Après le dîner, Edmond et Georges étaient retournés à leurs charrues ; êtres utiles et laborieux, qui toute l'année arrosent de leurs sueurs une terre dont les fruits les plus beaux ne parent jamais la table du cultivateur. Sophie les avait accompagnés jusque dans la cour où elle était restée immobile et pensive. « C'est là que je l'ai vu vingt fois ; c'est ici que j'ai remarqué son trouble naissant ; voilà les tourelles de ce château, où j'avais l'air de travailler quand je ne voyais que lui ; où ses yeux me disaient ce que j'avais tant de plaisir à croire, ce que dix jours d'abandon démentent si formellement ; voilà le chemin où il glissait dans ma corbeille ces lettres qui peignent un amour si vrai, si fortement senti. Insensée ! ah ! ce sont ces lettres qui m'ont perdue. » Et en di-

sant cela, mademoiselle d'Arancey tirait de son sein la plus passionnée de ces lettres ; elle la baisait, elle la relisait ; elle la baisait encore, et une larme de tendresse, de regrets, d'inquiétude, tombait sur le papier précieux.

Le lourd galop de deux chevaux résonne au loin sur le pavé ; le fouet du postillon se fait entendre. Sophie doute ; Charles ne vient jamais en poste. Cependant le cœur de la jeune personne est vivement agité ; ses joues se colorent ; la lettre est promptement remise sous le fichu discret ; la charmante fille est à la porte

C'est lui, c'est lui..... On ne peut plus s'y méprendre..... On respire à peine ; les genoux ploient ; on est obligé de s'asseoir. Charles a entrevu sa Sophie, il a doublé de vitesse, il a sauté de son cheval ; il est près de ce qu'il aime. « Ah ! c'est vous, Mon-

sieur ; voilà tout ce que Sophie peut dire. — Plus tendre, plus empressé que jamais, répond Charles, qui oublie toutes les finesses de son Guillaume. — Empressé, vous, Monsieur. — Et peut-être importun ? — Ah ! ce n'est plus votre défaut. — Je conçois que quelques jours d'absence......... — Quelques jours, oui, Monsieur. Au reste, vous avez vos plaisirs, j'ai mes occupations : de cette manière le temps passe vite. — Mademoiselle ne s'est pas aperçue de sa lenteur ? — Monsieur m'interroge, je crois? — Si vous saviez ce que j'ai souffert, vous me trouveriez trop puni. — Prenez garde, Monsieur, vous allez me rendre compte de vos sentiments secrets. — Je le dois, je le veux. — Qu'ai-je fait, qu'ai-je dit qui vous y autorise? — Ah! vous ne prenez nul intérêt à ce que je pourrais vous dire ? — Aucun, Monsieur, je vous assure. — Permet-

tez-moi cependant de vous rappeler, Mademoiselle, que vous m'avez permis de vous écrire. — Moi, Monsieur? — Vous avez daigné recevoir une première lettre.... — L'ai-je reçue, Monsieur? — Vous l'avez gardée, au moins. — Qui vous l'a dit? »

Les réponses sèches de mademoiselle d'Arancey ont piqué Charles; il commence à se rappeler les leçons de son confident.

« Je peux croire, Mademoiselle, que vous avez daigné lire la première et les autres. — Parce que je n'ai pas fait d'éclat? Pouvais-je vous les rendre sans amener entre Georges et moi des explications fatigantes? — Toujours Georges, Mademoiselle, toujours Georges! — Ah! s'il écrivait, lui, il n'écrirait que ce qu'il pense. — Comparer ma conduite à ce que j'ai écrit, c'est avouer que vous m'avez lu. — Vos observations sont dures; elles

sont malhonnêtes, Monsieur. — Ah! Mademoiselle, que je suis loin d'en avoir l'intention ! — Si vous n'aviez balbutié en m'adressant des choses que je ne devais pas entendre, si à chaque mot votre cœur n'eût visiblement démenti votre bouche, je ne vous reverrais de la vie. — Mademoiselle..... en vérité..... croyez.... je ne peux.... — Vous ne pouvez être faux, je le vois, et je m'en applaudis. Pourquoi chercher à le paraître ? Pourquoi vous dépouiller volontairement de cette candeur, votre arme la plus dangereuse ?.... Renvoyez vos chevaux, Monsieur, ou appelez Marguerite. Il me semble que la conversation peut se continuer ailleurs que dans la rue. »

Les deux jeunes gens avaient fait jusque-là des efforts incroyables pour s'en tenir au ton froid ou piqué qu'ils trouvaient convenable à leurs petits

intérêts. Ils ne pouvaient soutenir davantage ces traits mordants, plus propres à tout brouiller, qu'à produire un rapprochement dont l'un et l'autre avaient le plus pressant besoin. Sophie prend Charles par la main, le fait entrer, lui montre un siége, et s'assied près de lui. « Il est inutile, Monsieur, de passer le temps à dire et à entendre des choses qu'on ne pense pas; laissons ces puérils et vains détours, où l'esprit ne brille qu'aux dépens du cœur. Je n'ai qu'une question à vous faire; elle est de la plus haute importance, pour moi du moins, et je vous prie de me répondre franchement. Vous m'avez montré un sentiment trop vif, pour avoir été dix jours sans me donner de vos nouvelles, si un motif que je ne démêle pas ne vous y eût déterminé. Je vous préviens que je ne croirai pas aux obstacles : vous n'eussiez pas manqué de

m'en parler en arrivant. Répondez-moi, Monsieur, comment avez-vous manqué, je ne dirai point à la délicatesse, mais aux plus simples bienséances? Comment me suis-je attiré des procédés aussi humiliants? — Mademoiselle..... mademoiselle..... c'est que..... — Le motif ne vous fait pas d'honneur, votre embarras me le prouve. N'importe, parlez, je suis indulgente; mais ne me trompez pas, je ne le mérite point. — Vous n'avez répondu à aucune de mes lettres. — Vous savez, Monsieur, que je ne le devais pas. — J'ai cru .... j'ai cru..... — Qu'avez-vous cru? — Que je vous... que je vous déplaisais..... — Non, Monsieur, non, vous ne l'avez pas cru; je conviens que vous n'avez pas dû le croire, et ce n'était plus le temps de m'éviter. Vous pouviez fuir quand l'amitié suffisait à mon bonheur; cette conduite eût été louable.

Mais pendant des mois entiers, faire tout pour persuader qu'on aime ; l'écrire d'un style enchanteur, poursuivre, par des lettres brûlantes, une fille estimable jusque dans le silence des nuits ; chercher à exciter en elle des sentiments qu'on a feints ou qu'on ne veut partager qu'un moment, voilà un plan tracé par la perfidie la plus consommée, et ce n'est pas à vingt ans qu'on se joue froidement de la bonne foi, de la tendresse et de l'honneur : ce plan n'est pas de vous. — Mademoiselle..... je suis un malheureux. Je ne peux soutenir vos reproches, ni votre vue..... Je pars, je m'éloigne pour jamais. — Vous ne partirez point, je vous le défends..... Restez, par grâce, restez, ou rendez-moi le repos que vous m'avez ôté. — Qu'ai-je entendu, grand Dieu ! — Charles, je cède au moment, à mon cœur qui m'a trahi cent fois, et dans

lequel vous avez craint de lire ; je ne dissimule plus un sentiment honnête que, malgré les apparences, je me flatte que vous méritez. — Je m'en suis rendu indigne ; je le mériterai, n'en doutez pas. — Ah ! mon ami, quel mal m'ont fait votre éloignement et votre silence ! Dix jours, dix jours entiers !.... ingrat ! et personne à qui je pusse parler de mon amour ; personne à qui j'osasse prononcer librement votre nom ! Vos lettres, mon cœur et mes larmes, voilà tout ce que j'avais..... Vous êtes à mes pieds, Charles, vous embrassez mes genoux ; le repentir se peint sur votre front..... Mon ami, mon cher ami, non, l'idée de me tourmenter n'est pas de vous : quel est le cruel qui vous l'a donnée ? »

Charles ne se possédait plus. Ivre d'un aveu formel, qu'il attendait cependant ; pénétré, confus de la bonté

de mademoiselle d'Arancey, il ne tenait que des discours sans suite, et elle écoutait, l'œil humide de plaisir. Il est si flatteur ce désordre pour celle qui l'inspire ! il est si doux de le partager !

Charles parla longtemps à son tour, et la vérité que sollicitait, qu'attendait mademoiselle d'Arancey, s'échappe enfin de sa bouche : il a nommé Guillaume. « Voyez, lui dit-elle, lorsqu'il eut cessé de parler, voyez à quoi on s'expose en plaçant mal sa confiance. Déjà, par une ruse indigne d'un amour vrai, vous vous êtes rendu aussi malheureux que moi. Plus d'intimité, je vous prie, avec des valets sans délicatesse, dont l'attachement servile déshonore le maître qui en est l'objet. — Je le renverrai, Mademoiselle. — Non, mon ami, vous ne le renverrez pas. Mais à présent que nos cœurs s'entendent,

tout doit se renfermer entre nous deux. Confiez-moi désormais vos inquiétudes, vos chagrins, vos plus secrètes pensées : cela vous sera bien facile, si vous ne faites, si vous ne pensez que ce qu'un honnête homme peut avouer sans rougir. — Oui, je vous confierai tout, tout sans exception, et si je m'écartais un moment de la vertu, ce serait vous, fille céleste, qui d'un mot m'y ramèneriez. Que mon sort est heureux, qu'il est digne d'envie! Je trouve en vous la beauté, la sagesse, l'amour et le bonheur. — Le bonheur! ah! mon ami, que d'obstacles je prévois, que de peines nous nous préparons! Je renfermerai les miennes, j'adoucirai les vôtres, et si nous ne pouvons pas être époux..... — Nous le serons, j'en jure par mon amour, par l'honneur, par vous. — Jurez-moi aussi de respecter les volontés de votre oncle, de ne pas

exposer ma réputation par des éclats indiscrets, de n'exiger jamais que je méconnaisse les droits d'un père malheureux. — Je le jure à la face du ciel, et je tiendrai mon serment. — Je jure, moi, de n'être jamais à personne, si je ne peux être à vous; de vous aimer toute la vie, et de faire pour votre félicité tout ce que me permettent la vertu et le respect filial. »

En prononçant ces derniers mots, ils étaient à genoux, les bras étendus vers le ciel, et la pureté de leurs âmes brillait sur deux visages qu'embellissaient l'amour et l'innocence.

« Quel jour! Mademoiselle, dit Charles en se levant. — Appelez-moi Sophie; je le permets, je le désire. — Ah! ma Sophie, quel jour! — Puissiez-vous n'oublier jamais ce qu'il a de charmes et ce qu'il nous a coûté! — Jamais, non, jamais il ne sortira de

ma mémoire. — Ainsi plus de longues absences, mon ami. — Tous les jours..... — Oh, non, non, ce serait trop. — Jamais assez, jamais assez. — Sept lieues pour venir, autant pour s'en retourner! — Et qu'importe, ma Sophie? — Et puis, Georges et son père ne manqueraient pas de remarquer que le seul désir de rendre service ne rend point aussi assidu. Ils me trouveraient déraisonnable, et le blâme de ceux qu'on estime et qu'on aime est difficile à supporter. — On peut les tromper sur le motif..... — Oh, non, mon ami, ne trompons personne. — On peut au moins ne pas tout dire. — Et pour cela il ne faut pas donner lieu aux questions. — Hé bien, prononcez, réglez les jours. Vous aimer est mon bonheur, vous obéir est mon devoir. — Deux fois la semaine..... — Oh, c'est bien peu. — Je le sens comme vous; mais je vous

en prie, et vous ne me refuserez pas. — Et les autres jours? — Vous pourrez écrire. — Et vous répondrez? — Il le faut bien. — Et nous écrirons tous les jours. — Tous les jours, mon ami. — Guillaume portera mes lettres. — Je voudrais bien ne plus employer ce Guillaume. — Il faudra en chercher un autre, et Guillaume n'oubliera pas ce que je lui ai confié. — Guillaume soit. — A qui remettra-t-il mes lettres? qui lui remettra les vôtres? — Je ne sais. — Ni moi. — Ah!.... — Ah!..... — Pourquoi ne viendrait-il pas tout simplement à la ferme pendant qu'on est aux champs? — Tous les jours, bon ami? Et le berger, et le petit pâtre, qui ne s'éloignent jamais assez; et les filles de basse-cour, et les passants? — Ah! mon Dieu, mon Dieu, comment donc faire? — Ah! ah!..... Charles!..... — Hé bien? —

J'ai remarqué..... — Quoi? — Sur la route, à deux pas du château..... — Achevez. — Un orme creux..... — J'y suis, j'y suis. Guillaume y déposera mes lettres; il y trouvera les vôtres. — Je ne vois que ce moyen-là, mon ami. — Il n'en faut qu'un, ma Sophie. »

Pendant que nos aimables enfants se livraient aux épanchements les plus doux, M. Botte pensait à la famille de son jardinier. Triste, soucieux, il faisait une partie d'échecs avec son ami Horeau, et le brusquait quand il perdait, ah, il fallait voir. Horeau s'en vengeait, en le faisant de nouveau échec et mat, ce qui ne calmait pas du tout l'humeur du cher oncle. On vient délivrer le pauvre Horeau, en avertissant M. Botte qu'il est servi. Tous deux en sont fort aises, parce que la table fait diversion à tout;

notre oncle ne crie jamais quand il mange, et le pacifique ami jouit au moins d'une heure de repos.

M. Botte entrait dans la salle à manger; le jardinier, chargé de son modeste mobilier, sa femme, jeune encore et gentille, tenant un enfant par la main, et portant l'autre à la mamelle, traversaient lentement le parterre. La mère pleurait en regardant ce château où ses enfants étaient nés, et dont elle s'éloignait pour toujours. « Ah! mon ami, dit M. Botte, que cette femme me fait de mal! partir ainsi avec cent écus pour toute ressource! — Vous n'avez donné que cela: cette fois, vous ne vous en prendrez à personne. — Hé, morbleu, Monsieur, vous savez qu'on a remis cette bagatelle au nom de mon neveu, et un jeune homme de vingt ans n'a pas des monts d'or. — On pourrait ajouter quelque chose. — Et le pré-

texte ; car enfin il en faut un qui s'accorde avec ma juste sévérité : le prétexte, vous dis-je, vite, dépêchez-vous. — Ma foi, mon ami, je n'en vois pas. — En ce cas taisez-vous donc Monsieur le conseiller. »

« Grâce, grâce, crient huit à dix domestiques qui entrent à la fois, et tombent aux genoux de leur maître ; grâce, dit aussi Horeau, qui voit son ami pressé du besoin de pardonner. — Non, s'écrie avec effort M. Botte ; non, pas de grâce aux voleurs. Qu'ils partent, qu'ils souffrent, qu'ils meurent de honte et de misère. — Mais, mon ami, la femme et les enfants.... — Qu'on ne m'en parle point, qu'on ne m'en parle jamais. Sortez, sortez tous, et profitez de la leçon que vous avez devant les yeux. »

Horeau reste seul avec son ami, qui se laisse aller sur un fauteuil, et qui cache son visage dans ses deux

mains : « Ah ! Charles, Charles, dit-il d'une voix altérée, si tu voyais ce tableau d'infortunes, quels regrets tu éprouverais ! Allez me le chercher, Monsieur, qui ne trouvez pas de prétexte ; amenez-le à cette croisée, qu'il voie ces malheureux ; que ce soit sa punition. »

M. Horeau sort, et monte à l'appartement de Charles, M. Botte court à son office, qui est à l'angle du bâtiment. A un pied du plafond est un œil-de-bœuf, uniquement destiné à renouveler l'air ; aucun bâtiment en face, et la vue est bornée de tous côtés par un plan de peupliers. M. Botte monte sur une chaise, et appuie un pied sur un rayon chargé de porcelaines. Il s'accroche des deux mains au rayon supérieur ; il s'élance pesamment : la planche sur laquelle est son pied manque sous lui, la porcelaine tombe et se brise ; il reste

suspendu par les mains. Il cherche avec les jambes les tasseaux qui doivent être restés dans le mur ; il trouve un nouveau point d'appui. Haletant, tout en sueur, il parvient de rayon en rayon jusqu'à l'œil-de-bœuf. Il peut à peine y passer la tête et un bras, et il compte bien n'être vu de personne du château.

A l'instant où il a ouvert la petite croisée, la pauvre mère tournait le coin du bâtiment. M. Botte jette à ses pieds une bourse d'or, et veut se retirer. Sa précipitation le trahit ; sa tête et son bras agissent en sens contraire ; la bonne femme lève les yeux, et reconnaît son maître, qui lui fait signe de ramasser la bourse, et de ne rien dire. Elle la ramasse en effet, et retourne sur ses pas, les mains élevées vers le ciel. « Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! s'écrie M. Botte, vous verrez que la maladroite va venir

me remercier. » Il se presse de descendre, mais il remarque qu'il y a trois pieds au moins du parquet à la planche qu'il a culbutée ; gros et court, il n'ose risquer un tel saut. Il y a bien un marche-pied dans le fond de l'office ; mais il ne l'a pas vu en entrant, maintenant il ne peut y atteindre : il est forcé de rester là.

Bientôt il entend du bruit dans sa salle à manger, et, semblable à un écolier qu'on prend en maraude, il se pelotonne sur sa planche. La pauvre mère, qui connaît l'intérieur du château comme les jardins, entre dans l'office, suivie de M. Horeau et des domestiques, qu'elle a instruits de l'acte de bienfaisance du maître. On trouve le parquet couvert des débris de la porcelaine, et M. Botte juché sur une file de pots de confitures,

honteux et colère à la fois de se voir ainsi surpris.

« Que me voulez-vous? crie-t-il à Horeau. Ne puis-je prendre l'air à ce trou, sans qu'on vienne m'y tourmenter ? — Mais, mon ami, l'endroit est singulièrement choisi. — Cela se peut, mais je veux être singulier. — Vous seriez plus commodément ailleurs. — Que vous importe ? moi, je veux être ici. — Recevez au moins les actions de grâces de cette bonne femme. — Des actions de grâces, et pourquoi? — Cette bourse que vous lui avez jetée........ — Qui a dit cela? — Mais c'est elle. — Elle a menti, je ne donne rien à ceux que je chasse. C'est mon neveu sans doute, qui lui aura jeté cela de chez lui. — Mon ami, je ne l'y ai pas trouvé. — Il est orti depuis onze heures du matin, eprend Guillaume. — Tu ments,

fripon ; je lui ai parlé il n'y a pas une demi-heure. — Je vous assure, Monsieur..... — Tais-toi, ou, par la corbleu.... Au reste, la bourse ne m'appartient pas ; quelqu'un la réclame-t-il ? Personne ne dit mot ? Allez, ma bonne, emportez ce que la Providence vous envoie, et que votre mari pense bien que c'est à vous seule, qui êtes laborieuse et honnête, qu'elle a adressé ce secours. — Oh ! le bon maître ! oh, le digne maître ! s'écrient tous les domestiques à la fois. — Que me veulent encore ces marauds-là ? Je vous répète qu'il m'a plu de venir prendre l'air ici, que je n'ai rien donné, que je ne donnerai rien, et que j'abandonne ces malheureux-là à leur triste sort. Allons, qu'on m'approche ce marche-pied. »

Le marche-pied placé, M. Botte fait un effort violent pour se lever ; un de ses pieds glisse, et il envoie un

pot de gelée de groseilles directement sur la tête de la pauvre mère. Elle jette un cri, et tombe sur ses genoux, M. Botte ne pense plus au marche-pied, il saute de la hauteur de l'œil-de-bœuf ponr secourir la pauvre mère; le pied porte à faux; il se donne une entorse: il crie à son tour comme un enragé. Tout le monde s'empresse autour de lui. « A cette femme, marauds, à cette femme, à qui j'ai cassé la tète : ne voyez-vous pas que j'ai seulement mal à un pied; et tout cela parce que M. Horeau, l'homme réfléchi, ne sait pas trouver un prétexte. — Ma foi, mon ami, il vaut mieux, je crois, n'en pas trouver, que d'en imaginer de la nature du vôtre. — En voilà assez, Monsieur le raisonneur. Qu'on porte cette femme dans le lit de mon neveu. — De votre neveu, mon ami? — C'est le meilleur du château, après le mien. Ce n'est pas

que je m'intéresse à cette femme, au moins; mais j'apprendrai à monsieur mon neveu à partir pour la chasse avant le jour, et à n'être pas ici quand le dìner est servi. Qu'on appelle le chirurgien du lieu, qu'il panse cette femme, qu'il la visite exactement. — Mon bon maître, dit la femme d'une voix faible, si vous vouliez permettre..... — Quoi? — Que mon pauvre Jacques me soignât pendant les premiers moments? — Allez au diable, avec vos demandes impertinentes. Ne faut-il pas que je fasse guérir votre tête; n'y suis-je pas obligé en conscience, et parce que je suis en colère, ai-je le droit de séparer la femme de son mari, les enfants de leur mère? Qu'on me loge toute cette race dans l'appartement de mon neveu; mais que je n'en rencontre pas un individu sur mon passage, ou corbleu..... Et vous, Madame ma femme de charge,

que faites-vous là, la bouche ouverte et vos grands yeux fixés sur moi? des compresses et de l'eau-de-vie camphrée sur ce pied-là : il me fait un mal de tous les diables. »

On place M. Botte dans un grand fauteuil, on glisse un coussin sous son pied; la femme de charge le déchausse, et décide gravement que le secours du chirurgien est nécessaire. M. Botte réplique qu'il a l'articulation libre, et qu'un chirurgien est plus nécessaire à une tête cassée qu'à un pied foulé. Les domestiques, les uns par zèle, les autres pour paraître zélés, insistent sur la nécessité du chirurgien. M. Botte les envoie tous *faire lanlaire*; la femme de charge finit ce qu'elle a commencé, et on approche la table à manger du grand fauteuil.

Malgré sa douleur, M. Botte mange de grand appétit, et à chaque mor-

ceau il s'écrie : « Mauvais, détestable ; tout est froid, tout est gâté, et cela, parce que M. Horeau ne sait pas trouver de prétexte. »

Horeau prenait le seul parti qu'il y eût à prendre avec M. Botte quand il avait de l'humeur : c'était de le laisser dire, et de boire un ou deux coups de plus. « Ah ! çà, mon ami, dit-il à la fin du repas, où voulez-vous qu'on loge votre neveu ? — Qu'il couche où il a dîné. — Vous avez raison, mon ami. Un neveu qui ne fait que des bévues, involontairement à la vérité, mais dont les bévues ont des suites aussi désagréables, mérite toute votre sévérité. Je vais défendre de votre part, au concierge, de le laisser rentrer. — Et de quoi diable vous mêlez-vous ? Est-ce à vous qu'il appartient de modifier mes humeurs ? Un homme de vingt ans ne peut-il dîner dehors sans l'aveu de son oncle ?

Faut-il que je l'aie sans cesse à mes côtés, comme une fille s'accole à sa mère? et Dieu sait encore ce qu'y gagnent les mères! — Ah, mon ami, soyez donc d'accord avec vous-même : vous me brusquez quand je vous porte à l'indulgence, vous me brusquez quand je vous excite à la sévérité. — Hé, morbleu, Monsieur, c'est que je suis bien aise d'avoir une opinion à moi; que je veux, que je prétends me conduire à ma manière, et que je ne suis pas, ne vous en déplaise, un homme à mener par le nez! Au reste, j'en veux à Charles plus que jamais; j'ai été pris au trébuchet quand j'ai dit que la bourse venait de son appartement; personne n'a été ma dupe, et voilà ce qui me fait enrager. — Enrager, quand on a fait une action louable...... — C'est bon, c'est bon. — Une action qui vous honore dans l'esprit de vos gens..... — Je ne veux

pas qu'on m'honore, entendez-vous, Monsieur ; je ne veux pas que ces gens-là me croient bon : ils abuseraient bientôt de ma bonté, et après tout, je n'ai besoin ni de leurs éloges, ni des vôtres.

— Revenons à votre neveu. — Hé bien, mon neveu? — Que décidez-vous à son égard? — Je n'en sais rien ; ne m'en parlez plus, et sonnez, s'il vous plaît. »

Un domestique entre. « Hé bien, le chirurgien est-il venu? — Oui, Monsieur. — Qu'a-t-il dit? — Rien, Monsieur. — Qu'a-t-il fait? — Il a pansé Javotte. — Après? — Il est parti. — Comment, morbleu, il est parti sans me voir! — Vous nous avez dit à tous que vous n'en vouliez pas. — Hé, non, maraud, je ne veux pas être pansé ; mais cette femme, cette femme..... — Si nous avions su l'intérêt que vous y prenez..... — Je ne m'intéresse pas

à elle, je le répète; je l'ai blessée par inadvertance; mais que venait-elle chercher dans mon office, lorsqu'elle devait être sur le grand chemin? Aussi je ne m'en inquiète guère, et je ne parle que du chirurgien; car enfin, quand je paie un homme, je veux savoir s'il gagne son argent. Qu'a-t-il fait? voyons. A-t-il coupé des cheveux? — Non, Monsieur. — Ah! il n'y a pas de plaie à la tête? — Non, Monsieur. — A-t-il saigné? — Oui, Monsieur. — Il craint donc un contre-coup? — Je ne sais, Monsieur. — Et il n'a rien dit? — Non, Monsieur. — Et le nourrisson? — Il ne cesse de pleurer. — Le chirurgien l'a-t-il visité? — Non, Monsieur. — Imbécile, pourquoi ne le lui as-tu pas dit? — Monsieur, je n'entends rien à tout cela. — Animal! un enfant qui tombe avec sa mère ne peut se briser un membre, n'est-il pas vrai? Cours chez

ce frater, ramène-le à l'instant, et fais le courir devant toi. »

Le domestique sort. M. Botte, appuyé sur sa canne et sur l'épaule d'Horeau, gagne sa chambre à coucher, après avoir mandé son concierge, et lui avoir ordonné de l'avertir au moment où son neveu rentrerait.

En l'attendant, il eut le petit plaisir de gronder pendant une heure le pauvre chirurgien : le chirurgien répétait, jusqu'à s'enrouer, que l'accident de la mère était peu de chose, et que l'enfant, qu'il venait de voir, n'avait rien. Le chirurgien parti, M. Botte querella Horeau qui, faute de trouver un prétexte, avait failli causer mort de femme ; il querella sa femme de charge qui, en humectant ses compresses, s'était avisée de dire un mot de son bon cœur ; enfin il s'endormit,

car un bourru se lasse de gronder comme d'autre chose.

A minuit, on vient lui apprendre que M. Charles est rentré. « Qu'il paraisse, » dit M. Botte. Charles, prévenu par Guillaume, s'attendait à une explication orageuse, qu'il eût bien voulu s'épargner. Il restait en dehors de l'appartement, et quand il avait avancé d'un pas, il reculait de deux. Horeau qui avait réussi en proposant de faire coucher le neveu à la belle étoile, se promettait bien de suivre son thème, et ne disait mot.

M. Botte, ennuyé d'attendre, répéta d'une voix terrible : « Qu'il paraisse, qu'il paraisse donc, ou, corbleu, je l'irai chercher, en dépit de mon entorse. » Il fallut s'exécuter; Charles parut, très-embarrassé de sa personne. « Ah, vous venez de vous promener, Monsieur! — Oui, mon

cher oncle. — Et en vous promenant, avez-vous récapitulé vos hauts faits de la journée? — Qu'ai-je donc fait, mon oncle? — Ce qu'il a fait! le malheureux! vous vous êtes levé avant le jour, et à trois heures après midi, voici ce qui était arrivé : tous mes chevaux estropiés, mon jardinier et sa famille chassés, mes porcelaines brisées, une femme assommée, mon pied presque démis, et un dîner mangé froid; voilà ce que vous avez fait ou causé, Monsieur. — J'en suis au désespoir, mon cher oncle...... — Hé, Monsieur, ce n'est pas là ce que je vous demande. — J'espère que votre accident n'aura pas de suite. — Je ne vous ai pas mandé, Monsieur, pour vous parler de moi; c'est de vous dont il s'agit. Où avez-vous passé le reste de la journée? — Près de quelqu'un que je considère beaucoup. — Ah, diable! et quel est ce

quelqu'un? — C'est......... mon cher oncle, rassurez-moi, je vous prie. Votre accident... — Paix. Quel est ce quelqu'un que vous considérez assez pour m'abandonner au milieu de mes embarras?... —Mais, mon oncle, votre pied?...... — Paix, paix : quel est ce quelqu'un? un homme de poids? — Non, mon oncle. — Ah, c'est une femme, peut-être? — Mon oncle..... — Oui, c'est une femme que Monsieur considère. Quelque amourette, sans doute? — Ah, mon oncle, de quel mot vous vous servez! — Comment, Monsieur, de quel mot je me sers? Vous aviseriez-vous d'aimer sérieusement? Avez-vous étudié les femmes? Vous flattez-vous de connaître le cœur féminin, que personne ne connaît encore? Avez-vous la présomption de croire que vous ne serez pas dupe de votre profonde considération? — Hélas! mon cher oncle, je ne me suis

pas fait toutes ces questions. — Et vous avez eu tort, Monsieur ; c'est par là que doit commencer tout homme prudent, qui rencontre femme un peu trop jolie. Au reste, celle-ci est honnête, ou elle ne l'est pas. Si elle est sage, il serait affreux de chercher à la séduire ; si elle ne l'est pas, vous vous avilissez en la fréquentant, et, dans tous les cas, Monsieur, je vous défends de penser à l'amour, et surtout au mariage, jusqu'à ce que j'aie prononcé, et je ne prononcerai que quand je rencontrerai les avantages auxquels vous devez prétendre.

» Ah, ça, dites-moi donc à quel jeu vous avez joué avec cette femme que vous considérez tant ? — Moi, mon oncle ? — Vous, Monsieur. Vos cheveux en désordre, votre front couvert de sueur, vos habits chargés de poussière...... Elle a de singuliers goûts, cette femme-là. — Mais, mon

cher oncle, votre pied? — Mon pied va bien, bourreau. A quel jeu as-tu joué? réponds. — Hé, mon ami, il n'a pas joué. — Qui vous l'a dit, monsieur Horeau? — Regardez ce poil collé à l'intérieur de ces bottines; monsieur descend de cheval, et vous lui aviez défendu d'y monter. — Je lui ai interdit mes chevaux et la chasse. — Et il a éludé votre défense... — Que vous importe, à vous? — Pour courir, Dieu sait après qui. — M. Horeau, mon neveu se respecte, et je ne conçois rien à l'acharnement avec lequel vous le poursuivez aujourd'hui. — Je ne conçois pas davantage votre extrême indulgence. — M. Horeau, il est allé dîner chez une femme qu'il considère, et je n'interdirai pas, pour flatter votre caprice inconcevable, la société du sexe à mon neveu. Ne sont-ce pas les femmes estimables qui forment la

jeunesse, ne l'avez-vous pas répété jusqu'à satiété? — A la bonne heure, reprit Horeau, qui voyait Charles se remettre, et, par conséquent, en état de mentir; mais, mon ami, vous ne connaissez seulement pas cette femme estimable. — Ai-je besoin de la connaître? Est-ce moi qui vais dîner chez elle? Au reste, Charles, et pour en finir, son nom? — Mon cher oncle, c'est madame Duport. — T'y voilà pris, mon pauvre Horeau. Une femme de cinquante ans, qui a été belle comme le jour, à qui jamais on n'a connu d'amants, et qui jamais n'a perdu un ami. Charles, madame Duport mérite en effet toute ta considération; va dîner tous les jours chez elle; mais couche-toi à l'instant, tu as besoin de repos. — Hé, où voulez-vous qu'il couche? vous avez mis cette famille dans son appartement. — Je n'en ai pas dix en-

core où il n'y a personne, n'est-ce pas? — Et qui n'ont pas été ouvertes depuis trois mois. A la vérité, un air renfermé, un peu d'humidité, la privation de ses commodités habituelles, ne sont rien pour un homme de vingt ans. — Et pourquoi un homme de vingt ans ne prendrait-il pas ses aises, qnand il peut se les procurer? Qu'on donne demain de l'air à tous mes appartements, et que ce soir l'on rétablisse mon neveu dans son lit. — Et la famille du jardinier? — La femme n'a qu'une légère contusion, on les reconduira chez eux. — Et, comme une légère contusion n'empêche point de marcher, demain, au point du jour, ils s'éloigneront d'ici. — Demain... demain... Mais qu'a-t-il donc ce chien d'homme-là? Mon jardinier a commis une faute; je l'ai puni. — Et vous avez raison. — J'ai failli casser la tête de

sa femme..... — Oui, vous avez failli. — J'ai dû la solliciter. — Hé bien, vous l'avez fait. — Son mari n'a pas manqué depuis. — Je le crois bien; il n'en a pas eu le temps. — Le punirai-je deux fois pour une seule faute? le chasserai-je deux fois en vingt-quatre heures? — Je vous vois venir, vous allez le garder. — Et vous-même, vous m'en pressiez tantôt! — La compassion m'avait saisi. — Elle me saisit à mon tour, qu'avez-vous à dire? — Bien des choses. — Horeau, je ne suis pas content de vous. Je suis brusque, je suis dur; j'ai besoin de quelqu'un qui me calme, vous l'avez fait jusqu'à ce moment, et ce soir vous cherchez à m'animer contre tout ce qui m'entoure. »

M. Botte, un peu confus de revenir ainsi, donne, en hésitant, ses ordres à sa femme de charge : il les colore des prétextes les moins gauches qu'il

peut trouver, et nous savons qu'il n'est pas heureux en prétextes. La femme de charge, à qui Horeau a fait signe, sort sans louer son bon maître, selon sa coutume. Le bon maître la rapelle : « Que demain toutes les clefs soient changées, et que personne n'insulte ce drôle-là ; il a été assez humilié. Bonsoir, M. Horeau ; vous venez de jouer un fort sot personnage. »

Horeau et Charles se retirèrent très-satisfaits d'un double dénouement dont ils n'eussent osé se flatter. Horeau fit à Charles quelques représentations amicales sur l'inconvenance du moment qu'il avait choisi pour courir la poste, et il fut dormir paisiblement. Charles, moulu d'avoir couru à toutes selles, se coucha de son côté, en se promettant bien de revoir au plutôt madame Duport. M. Botte s'endormit en réfléchissant à ce qui s'était passé pendant la soirée. Tout

ce qu'avait dit Horeau lui était revenu à l'esprit, et le lendemain matin il l'envoya chercher.

« Monsieur, vous m'avez joué hier au soir. — Moi, mon ami? — Vous, Monsieur : vous êtes évidemment sorti de votre caractère, et vous avez affecté de toujours dire non, pour m'amener à toujours dire oui. Cela ne vous réussira plus, je vous en avertis; d'abord, parce que je suis sur mes gardes, et ensuite, parce que je vous prie très-expressément de ne jamais user de ces petits moyens, qui détruisent la confiance, déshonorent l'amitié, et me donnent à moi l'air d'un sot. — Ah, mon ami! — Oui, Monsieur, l'air d'un sot. Que voulez-vous qu'on pense d'un homme qui veut, et ne veut plus, qui punit et qui récompense? Souffrez que je sois moi, promettez-moi d'être toujours vous, toujours calme, toujours bon, ou

rompons dès ce moment. — Rompre, mon cher Botte, rompre une amitié de trente ans! — Je sais ce qu'il m'en coûterait, ainsi pas d'observations. — Vous ne le pourriez pas plus que moi, mon ami. — Hé, non, je ne le pourrais pas; mais cela vous autorise-t-il à me traiter comme un Géronte de comédie? — J'en suis fâché, bien fâché, mon ami, et cela ne m'arrivera plus. — Tu me le promets? — D'honneur. — N'y pensons plus, et déjeunons. »

Pendant quinze jours ou trois semaines, il ne se passa rien que de très-ordinaire au château. M. Botte, en faisant par-ci, par-là, quelque bien, criait à son ordinaire. Horeau, fidèle à sa promesse, ne cherchait à l'apaiser qu'en combattant ses idées, ce qui le faisait crier plus haut; et je crois qu'il serait mort d'ennui si on eût cessé de le contredire.

Charles, lui, n'avait plus qu'une occupation; d'écrire à mademoiselle d'Arancey, ou de l'aller voir. Toujours plus chéri, parce qu'on le connaissait mieux, il s'attachait aussi tous les jours davantage. Il ne voyait, ne pensait, ne rêvait que Sophie. Il relisait, il commentait ses lettres, il les trouvait toutes charmantes, et elles l'étaient en effet, parce qu'elles étaient l'ouvrage du cœur, et que l'esprit n'y entrait pour rien. Une seule phrase lui faisait mal, et il s'y arrêtait malgré lui, bien qu'elle se répétât tous les jours. « Ah! mon cher ami, que d'obstacles je prévois, que de peines nous nous préparons! »

Cependant le temps passe, à travers ces alternatives de plaisir, de craintes, d'espérances. On était arrivé, sans trop savoir comment, à l'époque des mille écus empruntés à dix personnes, et à la grande colère de

l'oncle, ainsi que je vous l'ai appris dans mon premier chapitre.

Ah! mon cher ami, que d'obstacles je prévois, que de peines nous nous préparons, écrivait encore ce jour-là mademoiselle d'Arancey, et Charles jugea, en soupirant, que l'accomplissement de la prophétie pourrait commencer le lendemain. Que dirait, que penserait M. Botte, qui s'entêtait à aller dîner chez le bon fermier, qu'il voulait connaître; que dirait il, en trouvant là une belle demoiselle, que son neveu connaissait sans doute, et dont il ne lui avait pas parlé? A la première surprise, succéderaient les questions sur le nom, la fortune, les qualités de l'esprit et du cœur; ce n'était pas le dernier article qui embarrassait Charles; mais les deux premiers! et ces paroles si redoutables qui revenaient à sa mémoire: « Je vous défends de penser à

l'amour, et surtout au mariage, jusqu'à ce que j'aie prononcé, et je ne prononcerai que quand je rencontrerai les avantages auxquels vous devez prétendre. » Ces mots étaient désespérants.

Le pauvre jeune homme passa une partie de la nuit à réfléchir, à imaginer et à se plaindre; enfin il écrivit à mademoiselle d'Arancey. Il lui annonçait l'étonnante visite qu'elle allait recevoir; il ne lui donnait aucun conseil; il laissait tout à sa prudence; et quelque chose qui arrivât, il jurait amour éternel.

Il réveilla Guillaume, avec beaucoup de précautions cette fois; il lui dit de sortir doucement, de prendre un bidet de poste, d'aller à toutes jambes, et de remettre directement sa lettre à mademoiselle d'Arancey, Georges fût-il encore à la ferme; car enfin, comme l'observait Charles, il

fallait bien que tôt ou tard M. Georges s'accoutumât à voir mademoiselle d'Arancey être aimée et aimer à son tour.

—

CHAPITRE V.

LA CURIOSITÉ, LA PIÈCE CURIEUSE.

Le lendemain, M. Botte, toujours impatient, s'est levé de grand matin, c'est-à-dire, à sept ou huit heures. Comme il n'est pas prudent de se mettre en route avec un estomac vide, il avait ordonné la veille un succulent déjeuner. Sa calèche, attelée de quatre chevaux, était prête dans sa cour, et bien qu'il dînât à merveille avec des œufs, de la franchise et de la gaîté, ainsi qu'il l'avait dit à son neveu au commencement de cette histoire, il avait fait remplir le coffre et la cave de la calèche de viandes froides et d'excellent vin.

Charles, très en peine de ce qui se

passerait à la ferme, avait prolongé le déjeuner; ce qui n'était pas difficile, en osant contredire M. Botte une fois ou deux, et Charles l'osa. Mais comme on ne peut pousser loin la contradiction avec son oncle, et que l'oncle le plus gourmand, ou le plus gourmet, finit par quitter la table, M. Botte se leva; il fallut que Charles le suivît, et Horeau ferma la marche avec l'insouciance d'un homme à qui il est égal de filer sa vie à droite ou à gauche, qui ne se trouve jamais parfaitement bien, mais qui ne se déplait nulle part.

Comme on ouvrait la portière, M. Botte vit sortir de chez le concierge un homme chargé d'une grande caisse. Il demanda ce que c'était : on lui répondit que c'était un pauvre diable qui vivait en montrant ce qu'il appelait la *Pièce curieuse*; qu'il l'avait fait voir à tous les gens de la maison, et que

sa *curiosité*, qui ne ressemblait à aucune de celles qu'on voit sur les quais de Paris, lui avait valu le souper et un coin sur la soupente du concierge.

« Hé voilà, se mit aussitôt l'homme à crier en faux-bourbon, voilà la curiosité, la pièce curieuse! Voyez, mes bons messieurs; voyez, vous y reconnaîtrez plus d'un original. — Vraiment, nous y reconnaîtrons plus d'un original? reprit M. Botte. — J'en ai bien reconnu, moi, Monsieur, poursuivit le cuisinier. Ah, voyons cela, dit Charles, qui espérait que la curiosité ferait manquer le dîner; voyons cela, dit Horeau, qui sentait le besoin d'être réveillé par quelque chose de piquant; hé bien, voyons cela, dit M. Botte. Nous arriverons une heure plus tard, voilà tout. »

Charles tire sa montre. Il est onze heures. La pièce curieuse peut durer jusqu'à midi; on a sept lieues à faire :

on n'arrivera guère qu'à quatre heures. On aura dîné chez le père Edmond; mademoiselle d'Arancey, qui aura eu tout le temps de se consulter, sera dans le village, ou au moins dans sa chambre. Rien ne l'obligera à paraître, et peut-être n'en parlera-t-on pas.

On rentre au château; l'homme à la curiosité monte pesamment l'escalier, et gagne l'appartement, dont le parquet résonne sous ses souliers ferrés. Il ouvre son pied pliant, établit dessus la précieuse caisse, démasque ses verres d'optique; enferme nos trois messieurs, assis derrière son rideau tournant, et se dispose à commencer.

« Hé, regardez bien, Messieurs, la curiosité, la pièce curieuse. Voilà d'abord le soleil et la terre.... — Que le diable t'emporte, dit M. Botte, cela commence comme la lanterne magique.

« Voilà le soleil et la terre, non pas tels qu'on les as toujours vus, mais tels qu'ils doivent être désormais. Voilà le soleil plat comme un fromage de Brie, et brun foncé, parce qu'il n'est pas lumineux. Le voilà sur son char, tiré par douze chevaux, au lieu de quatre, en raison de l'augmentation d'espace qu'il est condamné à parcourir dorénavant. Voilà la petite terre, pour qui seule tout a été fait, qui ne ressemble pas mal à un fromage de Neufchâtel, et voilà le grand homme qui a rêvé tout cela. Le voilà arrivé au bord de son plateau; et ne pouvant plus faire un pas sans rouler dans le vide, il attache une échelle de cordes, afin de descendre en sûreté chez les Antipodes.

Passons à des sujets moins relevés.

« Regardez, Messieurs, le bas du tableau. Voilà un grand homme sec, fardeau inutile de notre globule; il

ne possède au monde qu'un habit râpé, mais assez propre. Il dîne où on veut le recevoir, et il se plaint quand on ne lui fait pas grande chère. Il emprunte à tout le monde, n'a jamais rendu, et se fâche quand on ne lui prête pas.

» Près de lui sont des voleurs qui cherchent à s'introduire chez un riche marchand. Plus habile qu'eux, il a volé ses créanciers. Il est parti pour Londres avec sa caisse, et n'a pas même daigné déposer son bilan.

» Cet autre, qui crève d'embonpoint, s'est prodigieusement enrichi au moyen de trois banqueroutes. La quatrième fut si scandaleuse, que la justice a été forcée de s'en mêler.

» Regardez cette belle dame qui se baigne dans de l'eau de rose. Elle va courir Paris à demi-nue; elle entendra sur la modestie un sermon qui ne lui fera pas mettre un fichu; elle

gagnera un rhume qui ne lui fera pas mettre un jupon ; elle jugera l'opéra nouveau, quoiqu'elle ne se mêlât ni de musique, ni de vers à la place Maubert, et ce soir elle couchera avec son cocher, parce que son mari fait le bel esprit, et qu'elle ne sait que répondre quand on ne lui parle pas en jurant.

» Faites attention à cette autre femme qui se désespère ; elle a dix-huit ans, et elle est jolie comme les amours. Son mari s'est noyé, après avoir perdu au jeu sa dot, ses diamants et même ses dentelles. On croit qu'elle mourra de chagrin, non d'être ruinée, mais d'avoir perdu ce mari dissipateur. Qu'elle est bonne! n'est-ce pas, mesdames?

» Que dites-vous de cette jeune personne pleine de candeur? Elle introduit son amant chez elle, et sa conscience est tranquille, parce que

dit-elle naïvement, il lui a fait une promesse de mariage. Tant pis pour lui s'il la trompe.

» Voyez ce pauvre homme qui est tombé en apoplexie, et qu'une saignée guérirait. Il n'a jamais voulu se marier; il n'a auprès de lui que des domestiques qui le laissent mourir, qui emportent tout ce qu'il a de précieux, et qui ameuteront ensuite les voisins à force de sanglots.

» Diable! diable, dit M. Botte, en se frottant l'oreille. — Donnez de votre vivant, lui dit tout bas Hereau. — Je n'ai pas besoin de vos conseils, Monsieur. Poursuis, l'homme à la pièce curieuse.

» Changement de tableau; suite des bigarrures de l'esprit humain. Remarquez cette vieille qui rentre chez elle, un gros sac d'écus sous le bras. Elle marie des jeunes gens ruinés à des riches veuves imbéciles, et elle fait

tomber tous les bureaux qui annoncent, au coin des rues, les femmes lasses du célibat, que les buralistes n'ont jamais vues; mais c'est ainsi qu'en parlant de ses bonnes fortunes, aussi brillantes qu'imaginaires, on tente une beauté facile de se faire inscrire sur la liste, et c'est ainsi qu'à force de vanter son baume, on tente les passants de s'empoisonner. C'est ainsi, enfin, qu'en placardant l'immoralité, on espère gagner de l'argent, en effaçant ce qui reste de morale.

» Voyez-vous ces braves *remplaçants* qui emmènent une femme aux crins noirs, à l'œil hagard, à la bouche écumante? c'est une tireuse de cartes qui faisait effrontément distribuer son adresse sur le Pont-Neuf; qui levait des impôts assez forts sur les cuisinières, qui les reprenaient au marché; sur les femmes galantes, qui savaient bien où les reprendre; sur les

dévotes, à qui leur religion défend d'interroger les sorciers; sur les imbéciles de toutes les classes, qui sont nés pour être dupes, mais qu'il n'est pas permis de voler.

» Observez cet homme qui paraît si content de lui. Il a une femme aimable, des enfants intéressants : il les laisse mourir de faim, pour entretenir une fille qui le trompe et se moque de lui, selon l'usage.

» Regardez cette autre fille qui trompe tout différemment. Elle vante à toutes les jeunes personnes la pureté et les avantages du célibat, et depuis quarante ans elle pleure en secret sur sa virginité, qu'elle a encore, parce que personne ne lui a proposé de s'en défaire.

» Que pensez-vous de cette femme, qui a essayé de tout, et qui aime tant son chien, qu'elle ne conçoit pas qu'on puisse aimer les hommes?

» Et celle-ci qui n'ose pas dire qu'elle préfère son chat à son mari et à ses enfants, mais qui caresse le chat et qui rudoie les autres?

» Ah! ah! ah! regardez bien ce tableau-ci.

» Aux pieds de ce prêtre, que vous voyez là-bas dans le coin, est un homme qui ne croit pas en Dieu, et qui va publiquement à confesse par esprit de parti.

» Dans cette chambre meublée avec une simplicité recherchée, est un vieux docteur en Sorbonne, qui ne peut reconnaître du gouvernement que celui qui se soumettra à la tiare. Il a rayé de l'Évangile : *Rendez à César ce qui appartient à César*, et il a substitué à ces mots : *Rendez à l'église ce qui appartenait à l'église*. Il est rentré clandestinement, il ne veut pas jurer; il espère obtenir la palme du martyre, et il est malade de peur d'être arrêté.

» Voyez ce troupeau de brebis saintes, ces béates qui s'empressent autour de son lit, qui remplissent son buffet de provisions et sa bourse d'argent.

» Voyez celles qui font *queue* à la porte, et qui ne peuvent pénétrer dans la chambre du saint homme qu'elles révèrent, parce qu'il n'y a que ses messes de bonnes, s'il y en a.

» Voyez le cher homme qui s'endort, et qui rêve voluptueusement qu'il est grand inquisiteur en France, et qu'il fait brûler à petit feu, non les ennemis de la religion, mais ceux des prérogatives du clergé.

» Cette jeune dame qui repose mollement sur l'édredon, n'est pas dévote du tout. Elle est attaquée d'une insomnie, et par une profanation condamnable, elle a pris une des homélies du révérend père***, et elle a ronflé

au commencement de la troisième page.

» Près d'elle, au bout de ma baguette, est le révérend père en personne; athée ou peu s'en faut avant la révolution; bonnet rouge pendant la terreur; enfin, royaliste et capucin, le voilà traduisant le Psautier de David, pour la commodité de ceux qui ne savent pas le latin. C'est dommage, il avait du génie.

» Celui que vous voyez en chaire est un fameux prédicateur. Il n'annonçait que le dieu des vengeances, quand le clergé était riche et puissant; il ne prêche que le dieu des miséricordes, depuis qu'il a besoin de tout le monde : il est toujours bon d'avoir deux poids et deux mesures.

» Celui que vous voyez sous la chaire, en habit brodé d'argent, est un homme sans vices et sans vertus. Affable et doux envers tout le monde,

il est parvenu à la tête d'une administration, sans presque s'en mêler. Il ne méconnaît encore aucun de ses anciens amis ; mais il ne fait rien pour eux, parce qu'il craint d'user son crédit, et il en a besoin pour se maintenir.

» Cet autre, qui est à côté de lui, va au sermon comme au spectacle ; on le trouve partout. Il a la réputation de connaître particulièrement tous les gens en place. Il suit, dans les bureaux, toutes les affaires bonnes ou mauvaises de ceux qui ont de l'argent à perdre. Il tient aussi une maison et une bonne table, où il admet quelquefois des clients qui ont manqué de l'avancement, mais à qui il fera indubitablement obtenir une gratification.

» A un autre, Messieurs, à un autre, hé, hé, hé!

» Voilà d'abord un plaideur qui,

pour un capital de trois cents livres, compte six cents francs à l'huissier, au greffier, à son avoué, et rien aux juges, parce que la justice est gratuite.

» Regardez ce gros papa. Il a volé quatre millions à la république, et il pense sérieusement à se réconcilier avec le ciel, qui devient à la mode comme les chapeaux à trois cornes. Il va doter deux pauvres filles, à chacune d'elles il a fait un enfant.

» Un coup d'œil à cet imprimeur. Il s'enferme dans un cabinet dont il laisse la croisée ouverte. Vis-à-vis demeure un officier de paix, et l'imprimeur affecte de travailler avec précaution. Il est ruiné, et il imprime un libelle contre le gouvernement, pour en obtenir du pain à la Guyane ou ailleurs.

» Dans ce corps-de-garde on retient un homme qui allait chercher l'accou-

cheur pour sa femme en travail d'enfant, et qui a oublié sa *carte*. L'officier bas-breton, entêté, prononce que la femme n'accouchera que lorsque le mari aura été réclamé.

» Dans cette prison se repose un homme qui a divorcé trois fois, et qu'on a convaincu d'avoir épousé une cinquième femme sans avoir légalement chassé la quatrième. Son voisin a très-légalement divorcé ; mais il est redevenu amoureux de sa femme. Or, comme il s'était marié à l'église, et que, selon cette sainte mère, le mariage est indissoluble, il a prétendu être toujours le mari de sa femme, et agir en conséquence. La pauvre femme s'était remariée, et pour tout concilier, elle consentait à vivre avec ses deux maris. Mais l'époux de par Dieu était jaloux de l'époux de par la loi, et lui dit un jour grossièrement, qu'il n'était qu'un adultère. Celui-ci répon-

dit par un coup de poing ; le jaloux riposta par un coup de chenet qui le délivra de son adversaire, mais qui le logea ici.

» A la porte de la prison, est un honnête homme qui prête sur de bons gages, à deux et demi pour cent par mois. Je l'ai placé là d'avance, parce que la force de l'habitude lui fera continuer son trafic, quand nous aurons des lois contre l'usure.

» Celle qui le tient par la basque de l'habit, est une femme célèbre, qui a fait mourir de plaisir ou de remords cinq à six sots qu'elle a préalablement ruinés. Elle court de porte en porte avec cinq ou six bâtards, au nom desquels elle s'empare des successions.

» A côté d'elle est une autre femme qui a entrepris le même genre de commerce, et qui se hâte, parce qu'elle craint le nouveau Code civil.

» De l'autre côté du tableau, est un *ex-conventionnel*, qui taitfurieux jadis quand on ne l'appelait pas citoyen, et qui se mord les lèvres aujourd'hui quand on ne l'appelle pas Monsieur : il avait sa fortune à faire.

» La belle dame, qui le regarde d'un air de connaissance, se désolait quand une duchesse, à qui elle allait essayer une robe, lui disait : On ne fait pas ttendre une femme de ma qualité. Elle dit aujourd'hui à sa couturière : mon Dieu ! ma mie, que vous êtes gauche ! — Oui, Madame, je suis toujours pauvre. — Vous ne saurez jamais habiller une femme comme il faut. — Vous ne savez pas, Madame, comment je les habille.

» Cet homme, que vous voyez si honteux, vient d'être rencontré par un tribun dans un carrosse de place. Il se rengorgeait, il y a douze ans, quand le savetier de son coin le voyait.

dans une vinaigrette, et le savetier se donne encore des airs avec son chien.

» Celui-là a déclamé douze ans contre la révolution, parce qu'il croyait aux revenants. Il croit se mettre en faveur en publiant un ouvrage où il prouvera que Hugues Capet étant un usurpateur, aucun de ceux qui lui ont succédé n'a été roi légitime.

» Changement, Messieurs, changement de décoration.

» Traversons les boulevarts ou les Champs-Élysées. C'est là qu'il faut se gorger de poussière, ou étouffer en levant les glaces de sa voiture, quand on en a une. C'est là qu'on rencontre des mendiants à infirmités révoltantes, et dont la place est marquée aux incurables. C'est là, comme partout, que des échoppes occupent les deux tiers de la voie publique; c'est là que les marchands barreraient même le

pavé, s'ils ne craignaient plus les chevaux que les hommes. Mais il faut se montrer sur le boulevart avant dîner, c'est le genre.

» Avez-vous vu sur ces boulevarts les polichinelles, les arlequins et les poissardes du Carnaval dernier? Les avez-vous entendus vomir à tue-tête des obscénités que les filles publiques se permettent à peine dans leurs plus sales orgies? Avez-vous vu ces mères qui croyaient procurer à de jeunes filles un passe-temps innocent, et qui ont été obligées de s'enfuir avec elles? Pourquoi les agents de la police ne peuvent-ils être partout?

» C'est sur les boulevarts, ou aux Champs-Élysées, qu'on se rassemble pour aller étaler un luxe ruineux à Long-Champs, où on n'allait dans l'origine que pour entendre les lamentations de Jérémie, lamentations bien lamentables.

» Le boulevart nous mène droit aux spectacles. Passons les *Bouffes*, qui croient se soutenir, quoiqu'on n'entende que peu ou point leur langue, quoique leurs poëmes soient détestables, quoique ces musiques ravissantes aient toutes un air de famille, quoiqu'enfin on n'aille là que par ton.

» Arrêtons-nous dans la rue Feydeau. Deux théâtres, qui faisaient d'assez mauvaises affaires, mais qui faisaient deux recettes, se sont réunis pour en partager une : c'est spéculer en artistes. Voyez sous le péristyle ce groupe d'auteurs, le cure-dent à la main. Ils veulent persuader aux passants qu'ils dînent tous les jours, lorsqu'ils sont joués moitié moins qu'ils ne l'étaient avant la réunion ; mais

Des hommes tels que nous tombent dans la misère
Et ne démentent point leur noble caractère.

» Allez entendre là les ouvrages de Grétry, que petit à petit on remet au répertoire, tant il est vrai que, malgré la mode, le bon est toujours bon.

» Un tour au foyer Montansier, la réunion la plus bizarre, la plus ridicule et la plus scandaleusement gaie qu'on connaisse.

» Nous voilà au spectacle par excellence. C'est ici que nos anciens chefs-d'œuvre sont joués par les premiers talents; c'est ici qu'on fait des recettes avec Molière et Racine : ce qui prouve que nous ne sommes pas encore si bêtes que le prétendent certains hommes d'un caractère bilieux. On pourrait jouer un peu plus souvent à ce théâtre les auteurs vivants. Mais pourquoi payer des vivants médiocres, quand on ne doit rien à des morts qui valent mieux? Que répon-

dre à cela ? Allons, sous le péristyle, le cure-dent à la main.

» Voulez-vous vous arrêter au Vaudeville ? Ne vous trompez pas sur le mot ; ce n'est plus le vaudeville des Chaulieu, des Panard, des Latteignant : ce sont communément sept vers qui ne servent qu'à amener la pointe du huitième ; ce sont des épigrammes chantées sur des airs rebattus. C'est ainsi maintenant que nous faisons le vaudeville : on fait ce qu'on peut.

» Avez-vous l'humeur atrabilaire ? retournez au boulevart. Voyez sur ces théâtres, cachés entre des guinguettes et des pâtissiers, toutes les horreurs qu'a imaginées Anne Radcliff, traduites par des gens de lettres qui tiennent à la littérature comme un tambour-major tient à l'état-major de son bataillon.

» Un mot sur ces messieurs et dames que vous voyez là-bas. Le premier est

un auteur qui loue sans cesse l'élégante simplicité de Racine, et qui fait des tragédies avec des métaphores et des maximes. Il se dit esclave de la rime, et il a raison : il n'y a que cela qui distingue ses ouvrages de la prose.

» Celui-ci, parle à tout le monde de son étonnante fécondité : elle n'est connu que de lui, de son libraire et de l'épicier.

» Cette actrice aujourd'hui si maigre, était, il y a un mois, du plus appétissant embonpoint ; mais une jeune personne a débuté dans son emploi et a réussi, quoi que son ancienne ait acheté cent billets pour la faire tomber.

» Cet acteur est persuadé qu'il est le premier homme du monde, et cependant il est modeste quelquefois : c'est quand on le siffle.

» Il serre la main à un dramaturge que le public traite plus inhumaine-

ment encore, et toujours, dit l'auteur, par les efforts d'une cabale acharnée : ils se consolent ensemble.

» Celui qui les regarde d'un air d'ironie, est un travailleur infatigable. Il joue presque tous les jours, et ne se fait jamais doubler : c'est que ses doubles valent mieux que lui.

» Son camarade s'est érigé en juge suprême de la littérature. Il fait hardiment de mauvais vers ; il taille, il coupe les ouvrages nouveaux ; il garantit un plein succès à l'auteur docile, et la pièce ne finit pas.

» Ce petit homme que vous voyez là-bas, est un petit directeur qui, les bons jours, ne joue que ses œuvres, parce qu'il est persuadé qu'il se soutiendra toujours seul. Il travaille à une petite pièce en cinq actes, où il se fait encore un petit bourgeois tracassier, parce qu'il ne sait jouer que cela.

» Voilà, Messieurs, voilà mon sixième tableau.

» Passons un moment aux hôpitaux ; on y arrive quelquefois par la comédie qu'on fait, et par la comédie qu'on joue. Vous y verrez des tableaux cruels, du bien et du mal, car il y en a partout. Vous y verrez, et ceci ne vous plaira pas, des gens qui pourraient se traiter chez eux, et qui sont mieux à l'hôpital que les véritables indigents, parce qu'ils sont recommandés par les médecins.

» Vous y verrez des amphithéâtres où on expose des femmes nues aux regards de deux cents jeunes gens, qui causent, qui rient, que l'habitude a rendus insensibles. Un seul de ces jeunes gens suit l'opérateur, et sera utile à son tour. C'est quelque chose : mais la malade a bien payé son traitement.

» Voulez vous voir dans le même

lieu le dernier degré de perfection où l'humanité puisse atteindre? Regardez ces filles qui pourraient vivre honnêtement de leur travail et jouir des douceurs de la maternité ; elles se vouent au célibat pour soigner le jour et la nuit des malades dégoûtants, attaqués quelquefois de maux pestilentiels : voilà de la vraie vertu, ou il n'y en a point.

» La rue des Prêtres n'est pas loin d'ici, et nous pourrions condamner cette vieille et laide église qui dépare la colonnade du Louvre, et qui mérite bien autant la démolition que le Châtelet. Mais ne passons pas là.

» Pourquoi cela ? dit M. Botte.

» Je pourrais être reconnu par cet abbé caustique qui, avec de l'esprit, de l'érudition et un style pur, n'est célèbre que par des méchancetés. Or, comme la méchanceté n'a guère qu'un langage, et que l'uniformité fatigue,

pour conserver ses abonnés, il dit quelquefois un peu de bien de ceux dont on en pense beaucoup. Il a même fait, il y a quelques mois, une espèce d'amende honorable à Voltaire, dont il outrageait la mémoire régulièrement tous les jours ; mais le lendemain il s'est livré de nouveau à son ridicule et puérile acharnement.

» Tantôt il reproche au grand homme de faire parler Nérestan en fanatique. Hé, qu'était-ce qu'un croisé ?

» Tantôt il s'étend avec complaisance sur quelques invraisemblances dramatiques, et il sait bien, le taquin, qu'il y en a partout. Quel bruit il eût fait, si Voltaire eût employé le moyen trivial et choquant dont se sert le roi de Pont pour tirer les vers du nez de Monime ? Mais Racine a fait Esther et Athalie. Oh, le bon temps que celui où les prêtres égorgaient les chefs dont ils n'étaient pas contents !

» Qu'a fait, à la vérité, ce pauvre Voltaire pour mériter leur indulgence? Mahomet, l'Épître à Uranie, le Dictionnaire et des mélanges philosophiques, etc.

» L'irascible abbé se plaint de ce que Voltaire ne put pas supporter la critique des feuillistes du temps. Hé, parbleu, il est bien permis à un homme qu'une fourmi pique au talon, de se retourner et d'écraser l'insecte.

» Le malin abbé nous conte, dans je ne sais quel feuilleton, que Collin est un homme très-pieux pour avoir fait les mœurs du temps, et que Molière, au contraire, s'est toujours montré très mauvais chrétien. Ah!........ Molière a fait le *Tartuffe*.

» Nous trouvons, dans un autre numéro, que les *Précepteurs* sont une plate bêtise. Ah! menteur, il y a dans cette pièce dix scènes que vous vou-

driez bien avoir faites ; et que trouve-t-on dans vos feuilles, qui justifie votre ton tranchant? perfidie et lâcheté. Perfidie, parce que vous dites ce que vous ne pensez pas ; lâcheté, parce que vous attaquez des gens qui ne peuvent plus se défendre.

» Le drôle de corps d'abbé va quelquefois bien plus loin que tous les feuillistes, qui ne déchirent ordinairement que les ouvrages qu'ils ne peuvent pas faire, puisqu'ils ne font que des journaux. Il s'avise de diffamer des individus. Nous n'avons pas oublié ce qu'il a dit d'un des auteurs du Lovelace : on a été traduit pour moins à la police correctionnelle. »

« Oh! s'écria M. Botte, il ne finira pas sur le chapitre de l'abbé. »

»Allons, allons, mes bons Messieurs, passons de la rue des Prêtres aux Petites-Maisons : il n'y a pas si loin qu'on pense.

» Le premier est devenu fou, parce que, comptant sur une guerre éternelle, il s'était approvisionné en conséquence des marchandises coloniales, sur lesquelles il a perdu trente pour cent.

» Son voisin avait une femme beaucoup plus jeune que lui, et extrêmement ingénue. Pour s'étayer d'une ancienne réputation au défaut d'autre chose, il faisait à sa moitié l'énumération des maris qu'il avait...... Vous êtes bien heureux d'en avoir tant fait, lui répondit naïvement sa femme; jusqu'à présent je n'en ai pu faire qu'un. Il est le seul ici qui ait perdu la tête pour semblable vétille.

» Celui qui vient ensuite a été de toutes les assemblées populaires, de tous les clubs, de tous les comités, et le regret de n'avoir pu attraper seulement une petite mission, lui a brouillé la cervelle. Comme il tenait

infiniment à l'égalité, il s'est imaginé être roi de France ; il s'est fait une couronne de papier, il est sans bas et sans souliers, et il se promène majestueusement dans sa loge, en s'écriant lui-même : *Vive le roi.*

» Ce vieux général a eu la fantaisie de se marier il y a six mois. Il a demandé à son apothicaire un breuvage irritant, et la future s'était fait préparer des herbes astringentes. La liqueur prolifique n'a pas fait assez d'effet, les astringents en ont fait trop, et le désespoir de son impuissance a conduit ici le nouveau marié.

» L'autre qui suit est un marchand qui a perdu la tête en étudiant les nouveaux poids et mesures. Dame, c'est que cela n'est pas aisé.

» Près de lui est l'auteur de l'art de procréer les sexes à volonté.

» Cette femme est une vieille mar-

quise, que son porteur d'eau s'est avisé d'appeler citoyenne.

» Sa voisine, après avoir régenté les enfants d'un prince, a voulu régenter ses compatriotes. On vient quelquefois l'entendre prêcher ici, et elle assure très-sérieusement que les femmes doivent être pieuses, même par coquetterie, parce que les libertins aiment beaucoup les dévotes qui cèdent et qui pleurent après.

» Celle-ci est une mère qui n'a pu supporter qu'un joli homme de vingt ans lui préférât sa fille, qui n'en a que seize.

» En voilà dix, vingt, trente, qui sont devenues folles, l'une, parce que son mari, qu'elle a ruiné, lui a refusé une loge à l'Opéra, où elle allait lorgner un jeune danseur, en attendant mieux; l'autre, parce qu'une voisine, qu'elle aimait à la fureur, lui a enlevé un amant dont elle ne se souciait

plus ; celle-ci, parce qu'elle ne trouvait plus à emprunter pour jouer, sur aucun effet, pas même sur sa personne; celle-là, parce que son mari a eu la grossièreté de se plaindre d'une galanterie qu'elle lui a donnée : ce qui a été cause qu'elle n'a pu la faire circuler davantage, etc., etc., etc.

» Hé! hé! hé! voici le laboratoire d'un chimiste. Examinons la contenu de quelques-uns de ses bocaux.

Le désintéressement d'un homme d'affaires.

La fidélité entre époux.

La docilité des enfants.

La chasteté d'une prude.

La froideur d'une fille de quinze ans.

L'amitié entre acteurs.

La bienfaisance en action.

Les vœux satisfaits d'un avare.

L'impartialité d'une mère pour les défauts de ses enfants.

L'éloignement des grandes places.

Le désir de les mériter.
La modestie après son élévation.
L'affabilité d'un protecteur.
La reconnaissance d'un grand.
La modération des souverains.
Les lumières d'un cagot.
La tolérance d'un prêtre.
La clarté d'une thèse théologique.
Une véritable relique.
Un miracle constaté.

Et nombre de jolies petites choses qu'on ne trouve plus dans le monde, depuis que le chimiste les a mises en bouteille.

» Voyez, Messieurs, voyez, pour dernière pièce, la fin du monde ou le cahos. Voyez l'Eternel qui a fait l'hommeà son image, ou que l'homme a fait à la sienne; voyez-le brisant d'un tour de main son ouvrage, comme un enfant fait d'un joujou, et détruisant sans retour la haine, la fureur, l'envie, l'ambition, la perfidie, l'hypocrisie,

l'intempérance, la luxure, tous les vices contre lesquels s'est vainement élevé Moïse dans ses livres, qu'il n'a point écrits, tous ces vices que n'a pu déraciner le sang de notre divin maître, qui n'a pourtant été répandu que pour cela. Voyez rentrer pêle-mêle dans le néant le potentat et le charbonnier, la princesse et la blanchisseuse, la jolie femme et la guenon, le vieillard et l'enfant nonveau-né. Voyez la poussière de tous les hommes voler, confondue dans l'espace, et vous présenter l'image de l'égalité absolue, la seule peut-être qui ne soit pas absolument impossible, et que je ne souhaite à personne.

FIN DU TOME PREMIER.

CABINET LITTÉRAIRE.

COLLECTION UNIVERSELLE DES MEILLEURS ROMANS MODERNES.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

PIGAULT-LEBRUN.

TOME XXV.

MONSIEUR BOTTE.

II.

A. HENRY, IMPRIMEUR,
rue Gît-le-cœur, 8.

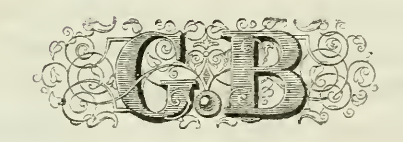
MONSIEUR BOTTE,

PAR

PIGAULT-LEBRUN.

On ne crée pas de caractères ; il faut les prendre dans la nature, parce que hors la nature il n'y a rien.

TOME DEUXIÈME.



PARIS,

GUSTAVE BARBA,

ÉDITEUR DU CABINET LITTÉRAIRE,

COLLECTION UNIVERSELLE DES MEILLEURS ROMANS MODERNES,

RUE MAZARINE, N° 31.

1838.

CHAPITRE PREMIER.

DÉPART POUR LA FERME; CE QUI S'Y PASSE.

« PITOYABLE! pitoyable! dit Charles, pour engager une discussion qui lui fît gagner encore une heure. — Pitoyable n'est pas le mot, Monsieur, reprit l'oncle, incomplète, à la bonne heure. Dis donc, l'homme, qui t'a fourni toutes ces caricatures? — Mon bon Monsieur, c'est un marchand bijoutier qui demeure rue Quincampoix, n° 73. — Bah! un marchand bijoutier qui veut faire de l'esprit! qu'il fasse de l'or avec de la rosette. — Il ferait beaucoup mieux, mon cher oncle, car ce qu'il y a de bien là-dedans est pris du Diable Boiteux. — Cela n'est pas vrai, Mon-

sieur. Les originaux que j'ai reconnus appartiennent au bijoutier, comme certains tableaux de Lesage n'appartiennent pas à l'auteur espagnol qu'il a imité. D'ailleurs, Monsieur le critique, tout est imitation dans les arts. Il n'y a point d'idées neuves, parce qu'il n'y a rien de nouveau dans la nature, et que hors la nature il n'y a rien. Le mérite des artistes en tout genre se borne donc nécessairement à donner un air de nouveauté à des choses rebattues. — Mais, mon oncle...... — Un moment, Monsieur, je finis, et par une comparaison. Un peintre imagine-t-il le chène qu'il peint, après que mille autres ont peint des chènes? Il a donné son coloris au sien, et les peintres futurs peindront encore des chènes qu'ils coloreront à leur manière. » Charles soutenait assez vigoureusement son opinion ; M. Botte soutenait la sienne

en homme qui définitivement veut qu'on lui donne raison, et l'ami Horeau disait, quand il trouvait le moment de dire quelque chose : C'est assez drôle, cette *pièce curieuse;* allons, c'est assez drôle.

L'heure s'écoula en effet, comme Charles l'avait prévu. Quand l'homme à la pièce curieuse fut payé et parti, le jeune homme tira sa montre : « Midi et demi, mon cher oncle, et sept lieues à faire. — Qu'importe, Monsieur. — A quelle heure dînerez-vous? — Quand je serai arrivé. — Il sera l'heure de souper. — Je souperai. — Et quand reviendrez-vous? — Quand je pourrai. Finissez vos interpellations, Monsieur. Si je laissais faire ce drôle-là, il me mettrait en curatelle. — Ah, mon oncle!...... — Paix, et qu'on monte en voiture. »

Guillaume était de retour depuis

deux ou trois heures. Il avait trouvé mademoiselle d'Arancey seule avec Marguerite ; il avait glissé adroitement sa lettre, et il s'était amusé ensuite à faire à la grosse fille quelques contes, qu'elle avait écoutés avec avidité ; car les filles qui ont passé trente ans ont l'oreille très-active ; et pendant que Marguerite souriait bêtement aux platitudes impertinentes de Monsieur le piqueur, mademoiselle d'Arancey était allée lire la lettre de Charles et y répondre.

Elle écrivait en quatre lignes, qu'elle redoutait l'aspect de M. Botte, qu'elle irait dîner chez un fermier du village, et qu'elle ne rentrerait qu'après le départ de l'équipage. Elle finissait par sa malheureuse phrase : « Ah, mon cher ami, que d'obstacles je prévois, que de peines nous nous préparons ! » Charles avait reçu le billet, et le li-

sait, pendant que l'ami Horeau soulevait monsieur Botte sous les bras, et le mettait dans sa calèche.

On part au grand trot de quatre vigoureux chevaux, et on s'enfile dans des chemins de traverse, toujours détestables, parce qu'un paysan ne veut pas combler pour les autres une ornière qui l'arrêterait au plus dix minutes. On est égoïste à la ville, on l'est à la campagne, à la cour, et le *primò mihi* est le grand régulateur des actions de tous les hommes.

Nos voyageurs sont cahotés pendant une lieue ou deux; leurs épaules, leurs genoux, leurs fronts se heurtent, et Charles s'écrie à chaque secousse : « Mon cher oncle, vous souffrez; retournons chez vous. — Je suis assez de cet avis, dit enfin Horeau, en passant la main sur deux bosses que l'os frontal de monsieur Botte lui avait faites au-dessus de l'oreille droite. —

Allons donc, reprit l'homme opiniâtre, vous êtes des femmelettes : fouette, cocher. »

Le cocher fouette, une roue s'engage dans une ornière plus profonde que les autres. Un ressort mal trempé s'allonge, la calèche penche ; il faut s'arrêter, remonter la soupente : encore une demi-heure de perdue.

On se remet en marche ; les roues de devant enfoncent jusqu'aux moyeux ; deux des chevaux tombent sur les genoux, et se couronnent ; il faut que le postillon gagne, à travers les champs, un village qu'on aperçoit à mi-côte. Il en rapporte de l'eau-de-vie et de la grosse toile ; il bande les genoux de ses chevaux : encore une heure de perdue.

On repart, mais au petit pas. M. Botte pense bien qu'il ne couchera pas dans son lit, et que la franchise et la gaîté du bon homme Ed-

mond ne le dédommageront pas des aisances qui, dans son château, se multiplient a chaque pas, mais il a reproché à ses compagnons de voyage d'être des femmelettes, et il s'est imposé l'obligation de montrer du caractère. Il chante pour la première fois de sa vie, afin de prouver qu'il est au-dessus des accidents multipliés qui ralentissent sa marche ; il jurerait, s'il l'osait, à faire abimer la voiture.

Horeau ne s'occupait plus de rien, parce qu'il avait pris le parti de s'endormir; et comme son sang-froid lui permettait de penser à tout, il avait préalablement mis son mouchoir en quatre doubles entre son chapeau et son oreille, pour que le crâne de M. Botte ne le réveillât pas en sautant.

Charles ne pensait pas à dormir : il n'avait d'abord cherché à filer le temps que pour faire manquer net la partie, et il s'affligeait en silence, en

réfléchissant qu'on arriverait à une heure où Mademoiselle d'Arancey ne pouvait plus attendre personne; et où elle serait rentrée à la ferme. Ses pressentiments n'étaient que trop fondés.

On arriva enfin, et il était huit heures du soir. La tendre Sophie avait passé la journée dans une maison d'où elle pouvait voir ce qui arrivait à la ferme, et ce qui en partait. Elle était rentrée à la nuit tombante, et elle prenait le frais dans le jardin, en pensant à Charles, à son amour, aux obstacles, aux chagrins prévus, et surtout à ces moments si doux où elle oubliait tout auprès du cher ami. Elle ne doutait plus que son adresse n'eût détourné le bizarre projet de l'oncle; elle s'en applaudissait; ses petites craintes étaient dissipées, quand la calèche arrêta à la porte de la cour.

Charles toussait, crachait, criait après le postillon, après le cocher,

pour avertir à l'intérieur de l'approche de l'ennemi. La pauvre Sophie regagna précipitamment la ferme, avec un battement de cœur extraordinaire; elle dit en passant, à l'ami Georges, qu'elle ne se trouvait pas bien, ce qui était vrai; qu'elle ne souperait pas, et elle n'en avait pas besoin. Pendant que ce bon Georges, alarmé, attentif, lui fait dix questions de suite, auxquelles il ne lui donne pas le temps de répondre, elle le pousse doucement de la main, et s'enferme chez elle. Elle se déshabille, elle se couche, en répétant : Ah! cher, trop cher ami, que de peines nous nous préparons!

Charles présente la main à son oncle; il lui aide à descendre de voiture; il le conduit à la maison, et à chaque pas il tremble de rencontrer Mademoiselle d'Arancey.

M. Botte salue Edmond, comme s'il le connaissait depuis vingt ans, et s'assied sans plus de cérémonie.

Ses gens vident la voiture, et chargent, des provisions choisies qu'on y a mises, la table de noyer que vous connaissez. Horeau, qui a dormi assez, et qui n'a rien à dire, arrange le couvert; Charles sort, rentre, sort encore, promène partout un œil inquiet, ne voit pas la charmante fille, et ne désespère point de se tirer de ce mauvais pas. Edmond et Georges, étonnés de ce qui se passe chez eux, fixent M. Botte, et attendent l'explication d'une installation aussi extraordinaire.

Le cher oncle prend enfin la parole : « Vous paraissez surpris, brave homme, de la manière dont je me présente chez vous. — J'en conviens, Monsieur. — C'est ainsi que j'en use avec le petit nombre de ceux que j'estime. Touchez-là ; des gens comme nous sont amis avant de se connaître, et s'aiment davantage quand ils se sont parlé. — Monsieur, vous me faites trop d'honneur. —

Vous ne savez ce que vous dites. Je ne puis vous honorer ; mais je m'honore, moi, en vous rendant justice. — Par où, Monsieur, avons-nous mérité... — Ce jeune homme, mon neveu, m'a raconté ce que vous avez fait pour votre ancien seigneur. — Et c'est là, Monsieur, ce qui m'attire ces marques d'estime? Vous n'en eussiez donc pas fait autant à ma place? — Si parbleu, je l'aurais fait. — Ma conduite n'a donc rien qui doive vous étonner. — Vous avez raison, brave homme ; mais les beaux traits sont si rares! — Moi, Monsieur, je les crois communs. — Parce que vous jugez les autres d'après vous. — D'après qui les jugez-vous donc, Monsieur? — D'après l'expérience. — Je vous plains d'en avoir tant. — Je vous félicite de n'en point avoir. »

Ces réponses du père Edmond avaient fait à M. Botte un plaisir singulier. Il serrait en silence les mains du vieil-

lard ; il le regardait avec attendrissement. « Parbleu, s'écria-t-il tout d'un coup, si j'en avais cru ces Messieurs, je serais retourné chez moi, et je m'applaudis d'avoir opiniâtrement voulu vous connaître ; mais vous avez des chemins de tous les diables, et entre amis on doit partager les corvées ; il faut me promettre, M. Edmond, que vous viendrez me voir à votre tour. — Moi, Monsieur, avec cet habit grossier... — Que m'importent les habits, c'est l'homme qu'il me faut. — Mais, Monsieur.... — Mais, Monsieur, vous dînerez, avec votre habit de gros drap, dans mes appartements dorés, et vous coucherez sous mes rideaux de damas. — Et les gens du bel air que vous recevez chez vous ? — Je vous marquerai des égards, et les hommes sont toujours de l'avis de celui dont ils mangent la soupe. — Je sais mener une ferme, Monsieur ; vous êtes fait pour conduire un château : restons chacun

à la place où la Providence nous a mis. — Oh, le drôle de corps ! C'est votre dernier mot ? — Absolument. — Hé bien, n'en parlons plus. Horeau, le bon homme pourrait bien avoir raison, et il est plus philosophe qu'il ne se l'imagine : on ne descend jamais que pour avoir voulu monter trop haut. »

Il fallait que M. Botte fût de bien bonne humeur pour se rendre aussi facilement ; mais, dans quelque moment qu'on le prît, il n'était pas homme à rien céder, sans obtenir d'amples dédommagements ; il proposa ses conditions, qui, après quelques observations, furent acceptées par le papa Edmond.

1°. D'abord que lui, M. Botte, viendrait, quand bon lui semblerait, respirer à la ferme un air patriarchal : ce sont ses expressions. Cet article passa sans difficulté.

2°. Qu'il lui serait permis d'apporter son dîner. Accordé, à condition

que le dîner du vieillard sera joint au sien.

5°. Que les bouteilles de vieux Beaune et Bordeaux qui demeureront intactes, resteront à la ferme, attendu que le vin vieux est le lait de la vieillesse. Le présent article refusé net.

Et par amendement : Comme le père Edmond n'est pas fait pour recevoir de cadeaux, il lui sera loisible de donner aux gens de M. Botte autant de pintes de son cru, qu'il en recevra de Saint-Emilion, ou de la Côte-Rôtie. Accepté par le bon homme, mais avec une répugnance marquée.

Enfin, pour prévenir tous retards et accidents, des journaliers rempliront une trentaine de trous qui rendent la route impraticable, et ce, aux frais de M. Botte.

A cette dernière proposition, le vieillard serra à son tour la main du cher oncle, parce que, disait-il, le

bien qui en résulterait serait commun à tous les habitants du canton.

Ce petit traité arrêté, et juré, monsieur Botte cria d'une voix de Stentor : A table, à table. Il plaça Edmond à sa droite, et il fit asseoir à sa gauche M. Georges, dont il loua la figure, le maintien décent, et qu'il engagea à suivre la profession de son père, et à l'honorer comme lui. S'il eût connu Georges, il ne lui eût rien recommandé.

Horeau, pour qui une conversation sentimentale n'avait rien de restaurant, et qui mourait de faim, brisa, avec le manche de son couteau, la croûte d'un excellent pâté : M. Botte s'était mis en devoir de découper une daube à la gelée transparente, quand il s'aperçut enfin que son neveu n'était pas là. A peine en a t-il fait l'observation, que Georges est levé, et qu'il se met à parcourir tous les recoins. Il trouve notre pauvre Charles, l'oreille

fixée au trou de la serrure de la porte de mademoiselle d'Arancey, qui l'entendait agiter la clé, qui ne savait pas que ce fût lui, et qui retenait son haleine. Georges le prend très-poliment par la main, et, le tirant après lui, il le fait entrer dans la salle, et le jette sur sa chaise en lui faisant une profonde révérence.

On avait avalé les premiers morceaux; on avait bu quelques coups. Le bon cœur de M. Botte se dilatait; il disait des duretés à tout le monde, mais il les disait avec une gaîté originale, ce qui ne lui arrivait pas tous les jours. Le bon homme Edmond se faisait à son ton, qu'il commençait à trouver drôle, et de tems en temps il riait de tout son cœur..... Tout à coup il joint ses mains avec force, et se levant: « Ah! mon Dieu, Georges, qu'avons-nous fait! — Qu'est-ce donc, mon père? — Nous voilà à table, mon garçon, et notre demoiselle, qu'on

n'a pas avertie !... — Je ne l'avais pas oubliée, mon père ; mais elle n'a pas voulu souper, et elle s'est couchée. — Qu'est-ce que c'est que cette demoiselle ? demanda M. Botte à Charles, et il avait un air sévère !!! » Charles rougit, pâlit, baissa les yeux, et ne répondit rien.

M. Botte se tourna du côté d'Edmond, et répéta son interrogation. Le bon homme raconta simplement et avec un air modeste, ce qu'il avait fait pour mademoiselle d'Arancey. M. Botte lui jeta les bras au cou, et le tint longtemps embrassé. Il regarda ensuite son neveu, mais d'un œil..... Ah! quel œil! Charles tremblait, et Horeau disait, à part lui, en mâchant sa croûte de pâté : Il y a quelque chose, il y a quelque chose.

M. Botte n'articula plus un son jusqu'à la fin du souper. Ses regards tombaient continuellement sur Charles, il

fronçait ses sourcils gris-noirs ; ses joues étaient enluminées et son front menaçant : le malheureux jeune homme se sentait prêt à défaillir. « On ne m'attendrit pas par des grimaces, Monsieur, dit le cher oncle en se levant de table. Pourquoi ne m'avez-vous rien dit de mademoiselle d'Arançey, que vous connaissez depuis un an ? — Mon oncle... c'est que... — Pas de réponse évasive, s'il vous plaît : parlez, répondez net ; vous voyez bien que je ne suis pas en colère. Pourquoi, Monsieur, ne m'avez-vous rien dit de mademoiselle d'Arancey ? — Je sais, mon oncle, que vous n'aimez pas le père, et j'ai craint de vous déplaire en vous parlant de sa fille. — Vous deviez bien plus craindre, Monsieur, de me déplaire en la voyant. — Je crois, Monsieur, reprit Georges, qu'il n'est personne qui ne doive se féliciter de la connaître- — Ceci, mon-

sieur Georges, est entre mon neveu et moi, et ne regarde que nous; souvenez-vous en, s'il vous plaît. Charles, ordonnez qu'on mette les chevaux.

» Hé, Monsieur, dit le père Edmond, où voulez-vous aller à cette heure? — Chez moi. — Vous verserez dix fois en route. — C'est le pis aller. — J'ai fait préparer pour vous et pour monsieur votre ami, mon lit et celui de Georges. — Raison de plus pour que je parte. — Mais, Monsieur... — Mais, Monsieur, je ne suis pas ici prisonnier, je l'espère. — Voilà donc comment vous traitez ceux que vous estimez, que vous aimiez avant de les connaître, que vous deviez aimer davantage après les avoir connus? » Et une larme tomba des yeux du père Edmond. M. Botte la vit cette larme.... « Je reste, digne vieillard, je reste; mais vous garderez votre lit, je le veux, je l'ordonne. Je m'arrangerai avec Horeau de celui de

votre fils. — Vous serez mal, Monsieur. — Hé, vous m'excédez, à la fin. Je serais bien plus mal encore, si vous n'étiez pas bien. »

Il prend un flambeau, il sort sans ajouter un mot; il marche, guidé par la grosse Marguerite, et Horeau le suit en bâillant. Georges reprend la main de Charles, il le conduit à la grange, où il s'enferme avec lui; il met la clé dans sa poche; il se jette sur un tas de gerbes, et il laisse notre jeune homme s'arranger comme il pourra.

Quelle nuit il passa le malheureux! Si du moins il avait eu son Guillaume près de lui! mais c'est Georges qui ronfle à ses côtés : il faut souffrir et se taire.

Messieurs Botte et Horeau avaient l'esprit fort tranquille et le corps très-agité. « Quel lit! disait Horeau. — Plaignez-vous, je vous le conseille, quand le fils unique est couché sur la

paille. — On jurerait que ses matelas sont faits avec des noyaux de pêches. — Que vouliez-vous qu'on fît que vous donner ce qu'on a de mieux ? — Hé, que pouvait-on nous donner de pis ? je ne fermerai pas l'œil. — C'est bien dommage ! — Vous ne dormirez pas plus que moi. — J'ai pris mon parti, tâchez de prendre le vôtre. Bonsoir, M. Horeau. — Bonsoir donc. »

Le lit était dur, très-dur, et il était étroit ; et il donnait au-dessus des bergeries ; et le plancher était à claires-voies ; et les agneaux bêlaient en tétant leurs mères, qu'ils n'avaient pas vues de la journée ; et des insectes très-actifs sautaient de la bergerie aux solives, et des solives au lit : Horeau restait immobile et droit comme une planche, de peur de gêner M. Botte ; M. Botte fretillait comme une anguille, et disait, en grommelant : « Le bon homme avait bien affaire de pleurer ; je

serais maintenant dans ma calèche, où je dormirais d'un bon somme : dors-tu, Horeau ? -- Hé, qui diable dormirait ici ? — Puisque vous ne dormez pas, il faut que je vous communique une idée qui me passe par la tête. — Qu'est-ce que c'est, voyons ? — Est-il bien sûr que madame Duport soit vraiment celle chez qui Charles va dîner si souvent ? — Ma foi, je n'en sais rien. — Cette demoiselle d'Arancey, qu'il connaît depuis un an, et dont il ne m'a rien dit, ne serait-elle pas cette dame que le drôle considère tant ? — Cela peut être..... aïe, aïe, aïe ! — Qu'avez-vous donc ? — Cinq cents épingles m'entrent à la fois dans le corps. Quels sont donc ces animaux voraces que j'enlève à la douzaine de dessus ma poitrine ? — Les mêmes sans doute que j'écrase à coups de poing sur mon estomac, sur mes bras, sur mes cuisses. — Et pas de

lumière ! — Tant mieux ; c'est bien assez de sentir. — Je vais me jeter tout nu dans cette source qui est là bas en entrant. — Certes, je ne le souffrirai point. -- Bah ! — Je vous laisserai courir après une pleurésie, une paralysie, n'est-ce pas ? et puis il n'est pas défendu de penser un peu à soi ; la totalité de ces cruelles bêtes s'acharnera sur moi seul quand vous n'y serez plus. Je gagne moitié à vous avoir à mes côtés, et corbleu, vous y resterez. — Mon ami, ayez pitié de moi, je souffre le martyre. — Paix donc, Monsieur, vous n'avez pas de caractère. — Hé bien, je l'avoue ; mais laissez-moi sortir. — Que diriez-vous si vous étiez dans la position d'un saint Laurent, d'un Guatimozin ? — J'y resterais, par ce que je ne pourrais faire autrement ; mais rien ne m'oblige à rester ici, et je m'en vais. »

En effet, Horeau roule son ami

dans la couverture et dans les draps ; et lui jette sur le corps les oreillers, le traversin et leurs habits communs ; il ouvre la porte, et il trouve l'escalier. M. Botte se dépètre le plus promptement possible de ses entraves, et il suit Horeau en lui disant à demi-voix, par égard pour le sommeil d'Edmond : « Le froid va te saisir, tu en mourras, malheureux. »

Horeau n'entend rien ; il veut noyer tous ses ennemis à la fois. Il marche toujours, et il entend M. Botte sur ses talons. Il se hâte, il arrive dans la cour au petit trot, et il s'oriente vers la source par la ligne droite, qui est la plus courte en mathématiques, comme d'après la raison. Il disparaît tout à coup, et M. Botte, qui s'est mis aussi au petit trot, disparaît presqu'en même temps. Ils sont tombés tous les deux, d'un petit mur au niveau du sol, dans la mare, dont l'eau verdâtre ne réflé-

chit aucune lumière, et les voilà dan la fange jusqu'aux hanches.

« Ah! mon Dieu! dit Horeau, nous voilà noyés! — Hé, non, poltron, puisque tu parles. — Si cela n'est pas fait, cela ne tardera point. — J'ai bien autre chose qui m'inquiète. — Moi, je ne vois rien de plus inquiétant. — Si mon coquin de neveu nous trouvait là l'un et l'autre? — Hé bien, il nous en tirerait. — Et les ris, et les réflexions malignes, et ma dignité compromise; car enfin, je n'ai pas l'air d'un oncle dans l'état où me voilà... Vous aviez bien affaire, Monsieur, de vouloir vous lever. — Et vous, Monsieur, de vouloir me suivre. — Allons, pas de jérémiades; tâchons de nous tirer de là. — Hé bien, aidez-moi un peu. — Hé, je suis pris comme dans de la poix. — C'est sûrement de la terre glaise, mon ami. — C'est le diable, si tu veux, mais il faut en sortir. »

Ils firent de longs efforts, qui n'aboutirent qu'à enfoncer davantage deux corps des plus solides. M. Botte, qui n'avait jamais connu d'obtacles, entra vraiment en fureur ; Horeau, à qui la frayeur faisait perdre la tête, criait aussi haut que son ami. Charles qui ne dormait pas reconnut l'organe rauque de son oncle. Il poussa rudement Georges, et lui demanda la clé de la grange ; Georges, qui croyait avoir de bonnes raisons pour la garder, la refuse net. Charles s'échauffe, Georges se possède, mais il persiste dans son refus. Querelle dans la grange, querelle dans la mare.

Marguerite battait le beurre pour le marché du lendemain. Elle prête l'oreille, elle sort, portant en avant sa lampe, et faisant *reverbère* d'une main. Le bruit confus des voix la conduit vers la mare ; elle s'approche, elle regarde..... Elle pose sa lampe à terre,

et se serrant les côtes de ses deux bras, elle éclate de rire au nez de l'irascible M. Botte.

M. Botte tourne alors toute sa colère sur Marguerite. Il la querelle plus vivement que jamais, et Marguerite, en riant toujours, disait à mots entrecoupés : « Je vous demande pardon... Monsieur ; mais c'est que vous êtes si drôle !!! »

Mademoiselle d'Arancey avait aussi ses raisons pour ne pas dormir. Ne sachant que penser de certains gros jurons qu'interrompaient des ris immodérés, elle saute de son lit, passe une robe ; et va réveiller le père Edmond. Le père Edmond passe sa culotte, descend, voit de quoi il est question, fait la morale à Marguerite, et la lui fait longuement, bien que M. Botte l'interrompit à chaque mot pour lui dire : « M. Edmond, tirez-nous d'abord d'ici. »

Lorsque M. Edmond eut méthodiquement prouvé à sa servante qu'elle avait manqué aux lois de l'hospitalité, en lui répétant ce qu'il avait retenu d'un sermon de son curé, dont les auditeurs n'étaient pas dans une mare, il fut frapper à la porte de la grange, et il parla en père qui veut être obéi. Georges ouvrit, sans répliquer ; Charles sortit avec lui. Ils sautèrent tous les deux dans l'eau, et commencèrent par mettre les deux infortunés à califourchon sur deux futailles vides. Ils les poussaient vers le talus pavé par où descendait le bétail pour s'abreuver, et ils riaient l'un et l'autre, bien que fortement préoccupés ; mais il était difficile de ne pas rire.

Ces deux Messieurs, en sortant de la mare, ressemblaient au fleuve Scamandre. Nus comme lui, crottés comme lui, grognant comme lui, il ne leur manquait, pour que la res-

semblance fût parfaite, que l'élégance vigoureuse des formes et la couronne de roseaux.

« Riez, Monsieur, riez, disait monsieur Botte à son neveu, en traversant la cour. Il est plaisant, sans doute, de me voir dans cet état grotesque; mais apprenez que je ne me suis *englaisé* ainsi que pour avoir voulu empêcher un fou de prendre un bain glacial à minuit. — Le motif est très-louable, mon oncle. — Il l'est, sans doute, et de quelque manière que je me présente devant vous, apprenez, Monsieur, que j'ai toujours droit à vos respects. »

Charles suivit dans un profond silence son oncle et son ami, qu'on éclairait de manière à ce qu'ils pussent ramasser un petit écu. Le père Edmond les consolait très-sérieusement d'une disgrâce comique, et parlait toujours, quoique M. Botte lui

répétât : « C'est bon, c'est bon, en voilà assez : de l'eau chaude et une chemise. »

Mademoiselle d'Arancey les croyait tout partis. Elle restait tranquillement à sa fenêtre, parce qu'elle croyait voir deux hommes en pantalons jaunes, et qu'elle était bien aise de savoir ce que tout cela signifiait. Le lampe de Marguerite et les réparties de l'oncle l'instruisirent, la troublèrent, et la modestie lui donna cette fois un prétexte tout naturel pour se renfermer. Elle rentra chez elle en se demandant pourquoi ces messieurs étaient au milieu de la mare, au lieu de dormir dans leur lit ; et ne pouvant résoudre une question qui, au fond, l'intéressait peu, elle se recoucha en pensant à Charles, toujours à Charles, rien qu'à Charles, et elle répétait de temps en temps : « Ah ! mon ami, que de peines nous nous préparons ! »

Edmond avait conduit les deux amis dans sa salle, où il avait allumé du feu ; Marguerite apporte un grand chaudron, dans lequel chauffait l'eau destinée à laver les ustensiles de la laiterie ; Georges arrive avec l'éponge de ses chevaux ; il aide à M. Botte, à enjamber les bords du chaudron ; il commenceà éponger vigoureusement, et son vieux père de retourner toute son armoire de noyer pour trouver ses deux chemises fines, celles où il y a des manchettes festonnées, celles enfin qu'il mettait pour tourner le dimanche les feuillets du missel, lorsqu'il était marguillier et qu'il chantait au lutrin.

M. Botte souffrait impatiemment une opération nécessaire. Il regardait son neveu en grondant, en hochant la tête, et le jeune homme, qui depuis un quart d'heure n'osait plus ni rire, ni parler, ne put s'empêcher de lui

dire : « Au moins, mon cher oncle, vous avouerez qu'ici il n'y a pas de ma faute. — Pardonnez-moi, Monsieur, c'est encore vous qui êtes cause de tout ceci. — Ah ! par exemple, mon cher oncle..... — Si vous ne m'aviez pas fait un éloge emphatique de ce vieillard, je n'aurais pas été tenté de le connaître, et je ne serais pas debout dans le chaudron de Marguerite, obligé de me laisser éponger le derrière par Georges, qui ne devait jamait le voir. »

Pendant que ces Messieurs, décrottés et passés dans des chemises blanches, attendent leurs habits, pendant que Marguerite les cherche, Edmond entreprend de leur persuader que cette foule d'insectes n'est rien du tout, qu'il ne leur manque qu'un peu d'habitude; il ajoute qu'il est indispensable que le plancher soit à claires-voies, pour que son fils entende ce qui se passe dans

la bergerie et dans l'écurie, qui est contiguë. Il finit par offrir encore son propre lit, et M. Botte de s'écrier : « Plus de lit, morbleu, je n'en veux plus : ce sont mes culottes que je demande. »

Marguerite rentre, chargée des vêtements de ces messieurs. Elle n'en avait trouvé qu'une partie dans la chambre; le reste avait coulé à travers les ouvertures du plancher, était tombé dans la bergerie, avait été foulé aux pieds des brebis, et était arrangé comme vous l'imaginez sans peine. M. Botte retomba encore sur le pauvre Horeau. Il lui reprocha dix fois de suite, et sans reprendre haleine, sa manie des bains froids à minuit, et enfin il observa, avec beaucoup de sagacité, que ces habits étant hors d'état de servir, il fallait en envoyer chercher d'autres à son château.

Cette observation guérit radicale-

ment Charles de ses envies de rire. Il jugeait, d'après le temps nécessaire pour aller et revenir, qu'on dînerait au moins le lendemain à la ferme, et que sa tendre Sophie, qu'il plaignaît avec raison, n'était pas encore sortie de sa pénible situation. Il fallut pourtant obéir au cher oncle; aller dénicher, dans un grenier à foin, le postillon, que les insectes laissaient fort tranquille, et qui dormait très-profondément; le faire monter à cheval, lui enjoindre d'aller ventre à-terre, au risque de se rompre le cou, et de ramener un valet de chambre et une malle garnie.

Le papa Edmond, dans son imperturbable patience, retournait encore son armoire de noyer. Il en tire, et il présente à M. Botte l'habit de drap d'Elbeuf marron, la veste de basin brodé, et la culotte de velours d'Utrecht noir : c'est ce qu'il a de plus

beau. Il offre à M. Horeau le gilet et les guêtres de coutil, la blaude bleue au tour de-col brodé de rouge : c'est ce qu'il a de plus propre.

Il n'y avait qu'à choisir, de passer le reste de la nuit en chemise, ou de se servir de ce qui se trouvait. Ces messieurs firent ce que nous aurions tous fait à leur place, et ils ne se seraient pas mieux déguisés pour aller au bal de l'Opéra : ils étaient à faire mourir de rire. Georges n'y tint pas, et ce fut à lui cette fois que s'en prit M. Botte : « Hé, morbleu, Monsieur, au lieu de rire comme un nigaud, comblez-moi ce trou qui ne sert à rien, et apprenez que quand on a une excellente source dans un coin de sa cour, on ne creuse pas une mare dégoûtante au milieu. » Il prend Horeau par un bras, il pousse son neveu par les épaules, et marche droit à la grange. Georges va repren-

dre son lit, Charles se remet dans son coin; l'oncle et son ami s'arrangent sur la paille fraîche, et M. Botte disait à Horeau, en bâillant de toute la latitude de sa mâchoire : « Je suis fort aise que la demoiselle ne nous ait pas vus. La considération dépend du premier coup d'œil ; nous voilà fagotés de manière à n'être pas très-considérés, et je prévois que demain j'aurai un grand rôle à jouer ici. — Mais demain, mon ami, nous ne resterons pas dans la paille jusqu'à midi , peut-être que le postillon reviendra. — Avec quel sang-froid il me dit cela ! — Que gagnez-vous à vous fâcher? nous n'en sommes pas moins aussi ridicules l'un que l'autre. — Hé, vous devriez l'être seul, Monsieur, vous qui avez commis la faute, et qui n'avez pas à faire l'oncle. » Ici les bâillements redoublent , les paupières s'apesantissent , se ferment, et le silence règne dans

la grange comme dans le reste de la maison.

Il était grand jour lorsque ces messieurs se réveillèrent. Charles était sorti dès l'aurore; il avait cherché, trouvé et saisi l'occasion de glisser quelques mots à mademoiselle d'Arancey. « Ils sont encore ici, ma Sophie. — Hé, je le sais bien, mon ami. — Ils y passeront une partie de la journée. — Ah, mon Dieu! — Qu'allez-vous faire? — Je m'enfuis.» Georges parut, et on n'osa pas en dire davantage. Sophie sortit en disant au jeune paysan qu'elle passerait encore cette journée chez Claudine, qui l'aimait tant, et dont l'enfant était si mal. Georges approuva beaucoup sa demoiselle; il était fort aise de la voir sortir, par la raison que Charles était là.

Le déjeûner était servi, M. Botte avait faim. Il fallut qu'il se décidât à

paraître en marguillier devant mademoiselle d'Arancey, au hasard de compromettre ses droits à la considération. Il arrangea de son mieux ses basques et ses grands parements; il inclina son bonnet de coton sur une oreille; il mit une main dans la poche de la veste, dont il ne put trouver le fond; il caressa de l'autre le jabot festonné, et il entra d'un air assez libre dans la salle, où il fut fort aise de ne pas trouver la jeune demoiselle. Il en demanda des nouvelles assez poliment pour lui : on lui répondit qu'elle ne rentrerait pas de la journée.

Il sourit d'un rire plein d'amertume; il boit, il mange, il se lève, et dit à Edmond qu'il sera bien aise de voir les portraits de la famille d'Arancey. Edmond ne le fait pas répéter; il prend son bâton, Horeau le suit; M. Botte ordonne à son neveu de l'accompagner, et on s'achemine vers le château.

Notre oncle avait toujours présent à l'esprit la description que son neveu lui avait faite du délabrement du manoir du marquis d'Arancey, et il trouve tout réparé, tout en état, tout en ordre, tout de la plus grande propreté Il oublie les portraits de famille, et, revenant à ses premières idées, il demande sèchement à Edmond qui a fourni aux dépenses des réparations. « Monsieur, c'est votre neveu. — Où avez vous pris cet argent-là, monsieur? — Mon oncle... je... j'ai... — Ces réparations étaient-elles faites quand vous avez emprunté certains mille écus?..... — Non, mon oncle. — Vous avez donc emprunté de nouveau? — Non, mon oncle. — Où diable avez-vous donc pris cet argent? — Mon oncle..... j'avais... j'ai tiré parti... — Et de quoi, ventrebleu? parlez donc. — Des bijoux, mon cher oncle.... — Que je vous avais donnés? — Oui, mon on-

cle. — Ah ! vous vendez les bijoux que je vous donne, vous les vendez quand j'ai tout fait pour exciter votre confiance ; et pourquoi les vendez-vous? pour faire restaurer un château qui ne sert à personne. — Mais, Monsieur, votre neveu espère bien que mademoiselle d'Arancey l'habitera un jour. — Il a dit cela, père Edmond? — Il a dit cela, Monsieur. — Venez, brave homme, faisons un tour de jardin ensemble. Votre générosité est furieusement suspecte, Monsieur mon neveu. Restez là, Monsieur, restez avec Horeau. — Permettez, mon oncle, que je vous accompagne. — Je vous le défends. Restez là, vous dis-je, et que je vous y retrouve à mon retour.»

Charles se doute bien qu'Edmond va subir un interrogatoire dans les formes. Edmond est incapable d'un mensonge, et, ne soupçonnant pas l'intimité de Charles et de Sophie, il don-

nera sans doute dans tous les piéges qu'on va lui tendre. Ces réflexions désespérantes avaient troublé notre jeune homme à un point..... Il était dans un désordre tel, qu'il ne pouvait échapper à Horeau, qui ne se mêlait pas de deviner. Il s'approcha de Charles, le questionna d'un ton si caressant, il le pressa avec tant d'amitié, il lui marqua tant d'intérêt, que le malheureux jeune homme hasarda de lui confier ce que, sans doute, il eût appris de son oncle une heure plus tard, et comme il n'est pas défendu d'user d'un peu d'adresse, il se fit un mérite d'une confidence qui devait lui assurer un protecteur. Laissons Charles soupirer, raconter, supplier, et suivons Edmond et M. Botte.

M. Botte s'était persuadé, que pour avoir l'air d'un homme de poids, en dépit de son accoutrement, il fallait qu'il se possédât et qu'il prît ce ton

de dignité froide qui fait distinguer l'homme de ses habits. Ah, pourquoi, dira le lecteur, M. Botte ne s'habille-t-il pas toujours en marguillier? Hé, qu'y gagnerions-nous? un homme du caractère de notre oncle ne peut se contraindre qu'un moment, comme certain abbé qui fait la grimace quand il est obligé de dire du bien, et surtout de Voltaire.

Les voilà dans le jardin; M. Botte tousse, crache, en regardant Edmond; une âme pure brille dans les yeux sereins du vieillard, et notre oncle ne doute pas que la vérité jaillisse de sa bouche.

« M. Edmond, mon neveu vient-il souvent ici? — Mais, Monsieur, deux ou trois fois la semaine à peu près. — Mademoiselle d'Arancey est madame Duport, que le drôle considère tant; je m'en étais douté. — Madame Duport, Monsieur? — Est-ce bien vous

que mon neveu vient voir? — Il le dit, Monsieur. — Et vous le croyez? — Mais oui, Monsieur. — Vous n'y êtes pas, brave homme, vous n'y êtes pas. Qui est-ce qui reçoit ses visites? — C'est moi, quand je suis au logis. — Et le plus souvent vous êtes aux champs avec votre fils? — Oui, monsieur. — Et alors c'est mademoiselle d'Arancey qui fait les honneurs de chez vous? — Oui, Monsieur. — Diable, diable! Et pourquoi souffrez-vous, Monsieur, qu'un homme de vingt et un ans vienne chez vous trois fois la semaine? — Il m'a rendu de grands services, Monsieur, et je le reçois comme un bienfaiteur. — Ces bienfaiteurs-là sont dangereux, M. Edmond.

» Dites-moi un peu, bon vieillard… — Monsieur? — Mademoiselle d'Arancey a-t-elle l'habitude d'aller passer les journées chez cette dame Claudine? — C'est la première fois que cela ar-

rive, Monsieur. — Ah, elle ne s'absentait jamais avant que j'arrivasse chez vous! — Jamais, Monsieur. — Il y a connivence : diable, diable!

» Quel âge a mademoiselle d'Arancey? — Bientôt dix-sept ans. — Elle est jolie? — Oh, Monsieur, il n'est pas possible de l'être davantage. — Tant pis. Est elle sage? — Je ne lui connais que des vertus. — Tant pis. A-t-elle de l'esprit? — Je ne m'y connais pas trop. — Hé, Monsieur, vous vous y connaissez comme un autre. Tous les hommes sont à peu près susceptibles des mêmes idées; leur différence essentielle est dans la manière de les rendre, et si vous êtes incapable de bien dire, vous ne l'êtes pas de bien entendre. Trouvez-vous du plaisir dans la conversation de mademoiselle d'Arancey? — Oh, beaucoup, Monsieur, —Tant pis. Est-elle aimée dans le village? — Aimée, considérée, respec-

tée. — Tant pis, morbleu, tant pis. — Hé ! Monsieur, nous serions tous bien fâchés qu'elle fût autrement ; pourquoi vos *tant pis*, s'il vous plaît ? — Cela me regarde, père Edmond. » Et M. Botte se gratte l'oreille, et il frotte ses joues rubicondes et dodues.

» Vous parle-t-elle quelquefois de Charles ? — Jamais, Monsieur. — Tant pis. Ecoute-t-elle quand vous en parlez ? Oh, très-attentivement. — Tant pis, ventrebleu, tant pis. — En vérité, monsieur, je ne vous conçois pas. — Connivence, connivence : parlons d'autre chose.

» Combien vous ont coûté la ferme et le château ? — Soixante et dix mille francs. — Combien croyez-vous avoir réellement payé ? — Quinze mille livres environ. — Combien un fermier peut-il payer de redevance ici en faisant ses petites affaires ? — Mais, Monsieur, de quatre à cinq mille francs.

— Vous avez fait là un bon marché, père Edmond; mais vous vous êtes gêné. — Beaucoup, Monsieur, et sans votre neveu.... — Ce n'est pas de mon neveu que je vous parle.

» Vous êtes, dit-on, dans l'intention de rendre ce bien au marquis d'Arancey? — Oui, si Dieu nous l'a conservé. — Il était dur, votre seigneur. — Un peu, Monsieur. — Beaucoup. Orgueilleux. — On le dit. — Je le sais. Empruntant de toutes mains... — Oh, Monsieur, toutes ses dettes ont été payées sur le produit de la vente de ses biens. — Tant mieux; s'il revient, il n'aura à rougir que de sa pauvreté; et il en rougira; ces petits grands seigneurs sont si sots! En avez-vous des nouvelles? — Non, Monsieur.

» — M. Edmond, je n'aime pas les d'Arancey; mais votre excellent cœur mérite un bon conseil, et je vais vous

le donner : vous faites votre opération tout de travers. — Comment cela, Monsieur? — Le marquis est mort civilement. Vous ne pouvez rien lui donner, ni lui par conséquent à sa fille. — Mais nous donnerons à notre demoiselle. — Quand? — Quand elle se mariera, Monsieur. — Et si vous mourez avant? — Mon fils pense comme moi. — Et s'il meurt aussi? — Ah, mon Dieu, Monsieur, quelle idée vous vient là? — Avez-vous un notaire dans le village? — Oui, monsieur. — Qu'il dresse sans délai un acte par lequel vous ferez une donation absolue à mademoiselle d'Arancey, sous la condition que vous jouirez gratuitement de la ferme pendant six ans, pour vous remplir des quinze mille francs et des intérêts que la demoiselle reconnaîtra vous devoir, et dont elle sera quitte, si votre fils et vous mourez dans l'intervalle. Au

moins vos héritiers ne la forceront point à revendre son bien ; et d'après ce que vous m'avez dit d'elle, elle les paiera peu à peu, et elle aura du pain à donner à son père, s'il en a encore besoin. — Ah ! Monsieur, que je vous ai d'obligation ! jamais ces bonnes pensées ne me seraient venues : que je vous ai d'obligation ! — Je demande une récompense, M. Edmond. — Hé, Monsieur, que puis-je pour vous? — Défendre l'entrée de votre maison à mon neveu. — Ah ! Monsieur, cela serait d'un dur !..... — Vous le devez à la réputation de mademoiselle d'Arancey. — Quoi ! vous croyez ?.... — Oui, Monsieur, oui, je crois qu'une fille de dix-sept ans ne doit pas recevoir un jeune homme, lorsque ceux qui veillent sur elle sont aux champs. Rentrons, brave homme. »

Ils rentrèrent. Charles tremblant, n'osait fixer son oncle, Horeau cher-

chait sur le front de son ami ce qui se passait dans ce cœur si irascible et si bon. M. Botte ne les regarda ni l'un ni l'autre, ne leur dit pas un mot, traversa les appartements, sortit du château, marcha aussi vîte que le permettait son gros ventre, et laissa bien loin derrière lui le père Edmond, qui faisait tous ses efforts pour le suivre.

Le cher oncle n'était pas d'un caractère à s'occuper d'autre chose que de l'idée du moment. Animé par ce qu'il a dit, plein de ce qu'il veut dire encore, il oublie ses grands parements et sa longue veste, et son bonnet de coton; il s'approche du premier enfant qui se trouve sur son passage, et il demande la demeure de dame Claudine. La maison bien désignée, bien reconnue, M. Botte poursuit son chemin; il n'est plus qu'à trente pas de la chaumière.

Mademoiselle d'Arancey s'y croyait bien en sûreté : elle eût fui au bout du village, au village voisin, je ne sais où elle n'eût pas été, plutôt que de paraître devant cet oncle si terrible. Loin de soupçonner que M. Botte pût faire un pas pour la trouver, elle attendait avec impatience le moment où il remonterait en voiture. Elle regardait à chaque instant si la porte charretière de la ferme s'ouvrirait à la fin. Elle reconnut l'habit des dimanches d'Edmond. Il l'avait sans doute mis pour faire honneur à ses hôtes; la pauvre enfant le croyait ainsi, et sans y faire plus d'attention, elle retourna près de Claudine. Oh, si elle n'eût pas été trompée par le déguisement, s'il eût été possible de le prévoir, le toit, la cave, le puits;..... qui sait jusqu'à quel point la frayeur domine la raison, et quel bonheur, dans cette circonstance critique, que

M. Horeau ait voulu se baigner à minuit!

M. Botte avait jugé, d'après ce que lui avait dit Edmond, que la jeune personne l'évitait, et il fondit comme un hussard dans la maison. Mademoiselle d'Arancey croyait voir paraître le bon fermier, et elle ne sut que penser de l'habit de drap d'Elbeuf sur le corps d'un inconnu. Elle regarde M. Botte, M. Botte la regarde à son tour, l'examine de la tête aux pieds, et j'ai su de Claudine qu'un sourire involontaire agita ses lèvres qu'il mordit aussitôt.

« Vous ne me connaissez pas, Mademoiselle? — Non, Monsieur. — Je m'appelle Botte, je suis l'oncle.... Hé, mon dieu, qu avez-vous donc?..Vite, la bonne, secourez-la..... coupez ces cordons.... du vinaigre aux tempes... allons donc, vous n'agissez pas. » Mademoiselle d'Arancey était tombée

sans connaissance dans les bras de Claudine.

M. Botte, toujours bouillant, administre lui-même les secours, et quand le fichu ou le corset trahissait les secrets de l'innocence, il disait à Claudine : « L'empressement d'un homme de mon âge ne peut paraître suspect. Coupons ce cordon-ci, encore celui-là... c'est du satin que cette peau !.. Voyons donc, le vinaigre. »

Sophie, en revenant à elle, vit M. Botte à genoux, suant à grosses gouttes, et versant du vinaigre à flots : elle crut démêler un air d'intérêt dans les yeux qu'elle redoutait tant ; elle se remit, et honteuse d'une faiblesse qui ne pouvait la mener à rien, elle résolut d'opposer une fermeté modeste à un orage inévitable.

« Elle revient, Claudine, elle revient. Ses yeux se rouvrent, ses joues se colorent, ses lèvres s'agitent, elle va

nous parler. Vous me craignez donc beaucoup, Mademoiselle ? — Oh, beaucoup, Monsieur. — Et pourquoi me craignez-vous, si vous ne vous reprochez rien ? — Je ne crois pas, Monsieur, avoir de reproches à me faire. — Je suis donc un homme grossier, brutal, extravagant ? — Je ne dis pas cela, Monsieur. — Vous le pensez. — Non, Monsieur. — Qui vous a donné de moi cette opinion ? — Personne, Monsieur. — Pourquoi donc l'avez-vous ? — Mais je ne l'ai pas, Monsieur. — Pourquoi donc tremblez-vous en me parlant ? — Ce ton, auquel je ne suis pas faite... — Ne vous met pas à votre aise, n'est-il pas vrai ? Hé bien, Mademoiselle, expliquons-nous franchement, vous pensez bien d'ailleurs que je suis venu ici pour quelque chose : mon neveu vous aime. — Je n'ai pu l'en empêcher, Monsieur. — Vous l'aimez ? — Mon-

sieur..... — Vous l'aimez? — Je ne puis pardonner qu'à son oncle cette manière de m'interroger. — C'est répondre, cela, Mademoiselle. Vous vous aimez, j'en suis fâché; mais ce n'est pas une raison pour abandonner vos foyers, pour vous évanouir à mon aspect, pour ne me parler qu'avec défiance; prenez mon bras, Mademoiselle, et venez dîner chez vous ».

Il ne lui donna pas le temps de le prendre ce bras; ce fut lui qui prit le bras de la timide Sophie; il la tira de la chaumière, et fit tomber la conversation sur des choses indifférentes. Dès qu'il ne fut plus question d'amour, Sophie retrouva sa présence d'esprit; elle répondit avec justesse, avec grâce, et M. Botte ne marchait plus qu'au très-petit pas. Il s'arrêtait de temps en temps, il écoutait, et de temps en temps il avait l'adresse de tourner l'entretien sur un sujet nou-

veau. Mademoiselle d'Arancey se flattait qu'il prenait quelque plaisir à l'entendre; cette persuasion faisait naître sa confiance, et la pureté des expressions, et les tours heureux, et la finesse des idées, tout était employé, bien innocemment, sans doute; M. Botte souriait quelquefois : c'était beaucoup.

Ils arrivèrent à la porte de la ferme. M. Botte s'arrèta, et fixant la jeune personne d'un air sévère : « Mademoiselle, qu'est-ce que la vertu? — Je ne vois pas, Monsieur, à propos de quoi... — Je n'ai pas besoin d'à-propos, Mademoiselle. Qu'est-ce que la vertu? — C'est, je crois, monsieur, la pratique exacte de ce qu'on doit aux autres et à soi. — N'oubliez donc jamais, Mademoiselle ce que vous devez à vous, à Edmond, à moi, et rappelez-vous sans cesse que dans votre position il n'est pas d'amour innocent. »

Charles parlait avec feu à Horeau

dans un coin de la salle. On ouvre la porte : c'est son oncle et mademoiselle d'Arancey. Charles est frappé de cette apparition ; mais sa tendre amie paraît calme, et il ose espérer. Il prend les mains de ce cher oncle, et il tombe à ses genoux. Que dira-t-il qui rende ce qu'il éprouve? Ses regards suppliants disent tout.

« Je n'aime pas les scènes dramatiques, Monsieur, levez-vous. — Je vous prie de croire, Monsieur, dit Sophie, que je n'approuve point cette démarche de votre neveu. — Si je vous en croyais capable, Mademoiselle, je vous mépriserais, et je ne vous répondrais pas. »

Le dîner ne fut pas gai. Tout le monde, excepté Edmond, était dans un état de contrainte qu'on ne savait pas également dissimuler. M. Botte avait juré d'être impénétrable ; il le fut pour la première fois, et peut-être par ostentation. Mais Horeau était ému

autant qu'il pouvait l'être; mais Charles ne tenait pas sur sa chaise; mais Sophie ne levait pas les yeux, de peur de rencontrer ceux du bon ami, et de le regarder..... comme on regarde ce qu'on aime. M. Botte observait tout et glaçait toutes les langues. Il y avait là un autre observateur qui n'était pas moins à craindre : c'était Georges, qui, ne sachant que penser de l'entretien particulier du cher oncle et de son père, de la visite rendue à mademoiselle d'Arancey, de la manière presqu'amicale dont on avait fait le trajet de la chaumière à la ferme, cherchait la vérité sur tous les visages. Il la trouvait sur celui de Charles, et ce visage ne lui disait rien qu'il ne sût déjà. Mais celui de M. Botte ne disait rien du tout, et c'était lui surtout que Georges eût voulu pénétrer. Il sentit qu'il ne lui convenait pas de prendre la parole où étaient son père et M. Botte; mais en cédant au respect

dans lequel on l'avait élevé pour la vieillesse, il ne put empêcher des soupirs, qu'il s'efforçait d'étouffer, de s'échapper avec violence.

Le retour du postillon termina le dîner le plus ennuyeux, et mit fin à l'embarras général. Ces messieurs sortirent pour prendre des habits à eux, et Charles, qui comptait bien profiter de leur absence, ne put trouver mademoiselle d'Arancey seule une minute, une seconde. Toujours Georges, l'opiniâtre Georges. Il la suivait partout; il désolait nos pauvres jeunes gens : il avaient tant de choses à se dire !

Ils se plaignaient intérieurement de l'importunité de Georges, et ils vont se trouver bien plus malheureux encore : il fallait que la prophétie de mademoiselle d'Arancey s'accomplît dans toute son étendue. M. Botte, en prenant congé d'Edmond, lui recom-

manda de ne pas oublier le notaire, et le pria de notifier de suite ses intentions à son neveu. Le bon vieillard ne savait comment s'y prendre pour dire quelque chose de désagréable; cela ne lui était peut-être arrivé de sa vie. Cependant il s'agissait de la réputation de sa demoiselle, et cette considération l'emporta sur sa répugnance. Il tira Charles à l'écart, et lui déclara, avec tous les ménagements qu'il put imaginer, que l'entrée de la ferme lui était désormais interdite.

Charles ne se posséda plus. Il cria à l'injustice, à la tyrannie, il articula même le mot ingratitude. Georges instruit par ces exclamations, respira avec plus de liberté. M. Botte, pour prévenir les scènes tragiques, qu'il n'aimait pas, ordonna à son neveu de le suivre; il glissa en passant un louis dans la

main de la grosse Marguerite, il monta en voiture, et partit.

Que devint la tendre Sophie à cette défense, aussi extraordinaire qu'inattendue? Comment expliquer la conduite d'Edmond? Elle ne se permit pas un murmure. Mais ne plus voir l'homme qu'elle chérissait uniquement, qu'elle aimerait toute sa vie; cacher sa douleur, à Georges surtout, qui n'eût pas manqué de vouloir prouver combien cette interdiction était sage et nécessaire....... Quelle situation! elle avait prévu des obstacles, des peines: elle n'en était pas moins inconsolable.

Charles, de son côté, était au supplice. Il n'osait faire éclater son dépit dans la voiture, et les efforts qu'il faisait pour se contraindre, altéraient visiblement tous ses traits. « Vous ne voyez donc pas, mon ami, dans quel

état est votre neveu? — Pardonnez-moi, Monsieur. — Ce jeune homme m'afflige. —Et moi aussi. — Et c'est là tout ce que vous voulez faire pour lui? — M. Horeau, vous allez me conseiller de l'éloigner à jamais de mademoiselle d'Arancey, afin que je les rapproche. —Vous m'aviez promis, mon ami, d'oublier ma petite ruse en faveur de votre jardinière. — Ne m'en faites donc pas souvenir. —Je ne vous conseille pas. — Et vous avez raison. — Mais vous me permettrez de vous observer....... — Je ne permets rien. — Que vous devez au moins des consolations........ — A un homme de vingt et un ans. S'il a du caractère, qu'il s'en serve; s'il n'en a pas, qu'il s'en fasse un. Brisons là s'il vous plaît. »

Horeau leva les épaules, appuya sa tête dans l'encoignure de la calèche, s'endormit, et à force de détours

dans les terres, le cocher évita les ornières, et on arriva au château sans accident.

CHAPITRE II.

FUITE, VOYAGE.

Monsieur Horeau trouva en rentrant, une lettre de sa femme. Elle se plaignait de ses longues absences, et elle remarquait que, si on doit beaucoup à son ami, on doit plus encore à son épouse et à ses enfants. Horeau les aimait tendrement; il n'était pas fâché de garder une exacte neutralité entre l'oncle et le neveu, et il annonça son départ pour le lendemain matin.

Charles employa sa nuit à remplir sept à huit feuilles de papier, qui furent remises à Guillaume, et comme il lui restait milles choses à dire, il passa à écrire encore toutes les heures de la

journée où il n'était pas obligé de paraître devant son oncle. Il ne lui restait que cette consolation, et plus il en usait, plus il sentait qu'elle ne suffisait pas à un cœur dévoré d'amour et de chagrin.

M. Botte croyait avoir tout prévu; mais les amants ont aussi leur providence. Le cher oncle n'imaginait pas qu'un vieil orme fût l'entrepôt de la ci-devant si douce, et maintenant si triste correspondance : il l'eût fait abattre indubitablement. Guillaume revint avec la lettre, la très-longue lettre que Sophie avait écrite de son côté. Jamais son style n'avait eu ce feu brûlant, cet abandon. Tel est l'effet des obstacles inattendus; ils électrisent, ils irritent; la raison se tait, la passion parle seule.

« Ah, disait Charles à Guillaume, faut-il ne plus revoir celle qui écrit ainsi!—Pourquoi, Monsieur, ne la

verriez-vous plus? — Je suis banni de la ferme.—Edmond, son fils et leurs gens dorment la nuit.—Et les chiens veillent.—On les empoisonne.—Mais, mademoiselle d'Arancey....... — Elle résistera d'abord, c'est dans l'ordre; elle cédera ensuite, c'est dans la nature. — Je n'oserai jamais lui proposer.........—Je le proposerai, moi.—Et comment?— J'écrirai, je vous ferai malade, et j'assurerai qu'une entrevue vous rendra la santé. — Mentir à mademoiselle d'Arancey! — C'est moi qui mentirai pour vous. — Mais ce serait moi qui t'autoriserais. Non, Guillaume, non, je ne descendrai pas au mensonge, on ne trompe pas une femme qu'on respecte. J'ai promis d'ailleurs de ne plus suivre tes conseils.

Guillaume n'entendait rien à cette délicatesse, par la raison très-simple qu'il en était incapable. Il ne la croyait

pas même sincère, et il imagina que le service le plus signalé qu'il pût rendre à son maître était de le servir malgré lui, en lui laissant la ressource de le désavouer, si les circonstances l'exigeaient. Or, comme un homme, malade d'amour, ne cesse d'écrire que lorsqu'il n'a plus la force de tenir sa plume, Guillaume ne trouva pas d'inconvénient à remettre à l'ordinaire les lettres de Charles, et il en composa une tout-à-fait propre à ajouter, à ce que souffrait déjà la malheureuse Sophie, le tourment de l'inquiétude. Beaucoup de tendresse, l'humeur des contrariétés, et avec cela des alarmes nouvelles, il n'en fallait pas tant, selon Guillaume, pour déterminer la jeune personne à recevoir son amant en secret.

Il part avec son double paquet; et il arrive au pied de l'orme, enchanté de rendre la tranquillité à un maître,

tel qu'il n'en trouverait pas un second. Depuis qu'on ne chassait plus, il n'avait absolument rien à faire que ses courses à la ferme, et il serait dispensé de courir, du moment où Charles prendrait la peine de courir lui-même.

Il avait déposé ses dépêches dans le creux de l'arbre, avec les précautions accoutumées; il n'y avait rien trouvé, ce qui lui paraissait extraordinaire, et il regagnait le chemin, lorsqu'il vit arriver du côté de la ferme, une voiture qu'il crut reconnaître. Il s'arrête, il regarde.......... il ne peut en croire ses yeux..... c'est M. Botte, seul dans un cabriolet. Qu'a-t-il été faire là, si mystérieusement? Serait-il aussi frappé du mérite de mademoiselle d'Arancey, et penserait il à jouer le tour le plus cruel à son collatéral? Au reste, la jeune personne est sa maîtresse; elle ne consentira

pas à déshériter son amant. Il est probable que M. Botte n'a pas vu cacher les lettres, et si on consent aux visites nocturnes, il est à présumer que le cher oncle se trouvera bientôt dans l'impossibilité d'épouser.

Ainsi raisonnait Guillaume, et Guillaume se trompait à bien des égards: D'abord, M. Botte avait reconnu le piqueur d'assez loin, et il avait rangé son cabriolet derrière une haie, pour le laisser passer sans en être aperçu, et pour observer ensuite sa manœuvre. Il l'avait vu quitter la route battue, s'approcher de l'orme, descendre de cheval, tirer quelque chose de sa poche, se remettre en selle, regagner le chemin, et tourner vers son château. M. Botte ne soupçonnait pas les détails; mais il jugeait en gros que cette conduite équivoque annonçait quelque nouvelle ruse d'amour, et sans s'embarrasser davantage d'être

vu ou non de Guillaume, il résolut d'éclaircir encore cette affaire. Il s'arrêta en face de l'orme, et fit signe au coureur, qui ne le perdait pas de vue, de venir à lui.

Guillaume s'approcha aussi tranquillement que s'il n'eût pas eu de reproches à se faire : ces demi-coquins sont toujours d'une sécurité inaltérable. « Que fais-tu si loin du château? — Monsieur, votre neveu ne chasse plus, les jambes de vos chevaux s'engorgent, et je les promène. — Ah! tu leur fais faire des promenades de quatorze lieues! Aide-moi à descendre, maraud. »

M. Guillaume saute à terre d'un air tout-à-fait gracieux; il présente le poignet, et M. Botte lui ordonne de passer son bras dans les rênes de son cheval. « C'est cela, astucieux valet; garde maintenant mon cabriolet jusqu'à mon retour. » Guillaume reste

bravement, en sifflottant un petit air, et M. Botte marche droit à l'orme. Guillaume ne siffle plus, et M. Botte tourne autour de l'arbre, regarde en bas, en haut, et Guillaume se remet à sifflotter. M. Botte voit le creux que vous connaissez bien, et il s'avise d'y allonger un bras tout entier; Guillaume éprouve quelque inquiétude. M. Botte en tire un paquet, et Guillaume fait une grimace..... ah!

Le cher oncle revint d'un air triomphant, en tournant et retournant le paquet. Point d'adresse; mais pas de doute sur sa destination. L'ouvrira-t-il? Non, les secrets de son neveu lui appartiennent, et il ne doit juger que ses actions. Cependant les gouvernements se permettent souvent ces sortes de licences, et M. Botte gouverne sa maison. « Non, dit-il, non, n'imitons jamais les autres dans ce qu'ils font de blâmable; restons purs,

si nous exigeons que nos subordonnés le soient. » Il remonte dans son cabriolet, et, sans daigner adresser un mot au piqueur, il reprend le chemin de la ferme.

Guillaume le regardait aller, et ne sifflottait plus : ce n'est pas qu'il fût embarrassé de se justifier d'avoir obéi à Charles, dont il dépendait plus directement, et qui seul était comptable de ce qu'il écrivait. Mais son billet, à lui Guillaume, l'intriguait singulièrement ; il n'était pas facile d'y donner une tournure innocente. Aussi incapable de s'affliger sérieusement que de se repentir, il se remit à siffler, et se proposa, en cas d'événement, de se retirer chez certaine veuve du village, très-éveillée et très-confiante, à laquelle ce qui pouvait arriver de pis était d'être ruinée un peu plus tôt, si la bouillotte et la fortune continuaient de lui être cruelles.

Il rentra au château, et rendit à Charles un compte exact de ce qu'il avait vu et entendu. Pas de lettres de Sophie, premier sujet de réflexion ; une visite clandestine de l'oncle, sujet de méditation plus grave encore. Ce fut sur ces deux points que roula une conférence très-longue et très-inutile, puisqu'on ne savait pas ce qui s'était passé à la ferme. Guillaume prétendait que la présence de M. Botte avait empêché mademoiselle d'Arancey d'approcher de l'orme maudit : Charles soutenait que pendant que son oncle causait avec Edmond ou son fils, elle avait dû trouver plus d'un moment favorable ; et comme les amants ne connaissent que les extrêmes, qu'ils se désespèrent sans raison, comme ils se flattent sans motifs, Charles prononça net que Sophie n'aimait que faiblement, et qu'elle cédait aux obstacles qui se multipliaient à chaque instant.

Ils défendaient tous deux leur opinion avec chaleur, lorsqu'une voiture arrêta à la porte cochère, et que cinq à six claquements de fouet se firent entendre. Charles voulait se cacher dans les entrailles de la terre; Guillaume lui démontra que la chose était impossible, puisque le président de l'académie de Berlin n'y avait pas réussi, et il ajouta que, lorsqu'une scène est inévitable, il est plus sage d'aller au-devant, et d'en finir, que de s'enterrer vif. « Je reste, moi, Monsieur, pour recevoir mon congé à l'instant, si on doit me le donner, et n'y plus penser dans une heure. »

M. Botte entra dans l'appartement de son neveu, avec un air de dignité qui ne lui allait pas des mieux, mais qui ne laissait pas d'être imposant. Il avait jugé que dans les grandes occasions il faut, pour se rendre respectable, se respecter soi-même. « J'ai re-

mis, Monsieur, à mademoiselle d'Arancey, deux lettres que j'ai trouvées dans un trou d'arbre, et qu'elle n'a pas fait difficulté de décacheter et de lire devant moi. — Deux lettres, mon oncle! — Il m'est dur, Monsieur, d'ajouter des reproches à ceux que vous vous faites peut-être vous-même; mais je condamne ouvertement... — Deux lettres, dites-vous, mon oncle! — Je condamne votre persévérance à égarer cette jeune personne, à l'avoir amenée à entretenir une correspondance que l'honneur n'approuve pas. Sa réputation est le seul bien qui lui reste au monde, et vous faites tout pour le lui ravir. — Moi, mon cher oncle! — Vous, Monsieur. Que serait-il arrivé, si quelque autre que moi eût trouvé ces lettres, sans suscription à la vérité, mais dont les expressions sont tellement claires, qu'il serait impossible, à quiconque connaît mademoiselle

d'Arancey, de n'être pas convaincu de son intelligence avec vous. — Par grâce, mon cher oncle, permettez-moi de dire un mot. — Voyons ce mot, Monsieur. — Je n'ai écrit qu'une lettre. — Je le sais, Monsieur; mais avez-vous connaissance de la seconde? — Mon cher oncle, je vous jure que non. — Mademoiselle d'Arancey me l'avait juré pour vous. Voici sa réponse, Monsieur. — Comment, mon oncle, vous avez daigné… — Oui, Monsieur, j'ai mieux aimé être votre commissionnaire, que de vous voir compromis avec ce faquin, qui pâlit en affectant une contenance ferme. Monsieur, qui confie ses secrets à un valet, est un sot; qui lui livre l'honneur de sa maîtresse est criminel. J'ai fini, Monsieur; que je ne vous gêne pas, voyez ce qu'on vous écrit. »

« Votre piqueur, Monsieur… Monsieur! répète Charles en soupirant.

Lisez, lisez donc. — Votre piqueur, Monsieur, a la hardiesse de m'écrire. Monsieur votre oncle me rassure sur votre santé, et on s'appuie cependant d'une maladie imaginaire pour me faire des propositions indignes de moi.... Ah! Guillaume, ah! malheureux! s'écrie Charles. — Poursuivez, Monsieur, poursuivez. — Vous les ignorez, sans doute, ces propositions; car, si je vous ai montré de la faiblesse, je n'ai pas du moins mérité votre mépris. Ce billet est le dernier que vous recevrez de moi. Monsieur votre oncle le veut ainsi, et je me soumets.

» Je vous salue.

» Sophie d'Arancey. »

« Mon oncle, je ne peux m'y méprendre; c'est vous qui lui avez dicté ce billet. — Non, Monsieur; mais je

l'ai décidée à l'écrire. — Et vous n'avez pas craint de me désespérer! — Je ne crains jamais rien, quand je fais mon devoir. — Votre devoir, cruel...... votre devoir! — N'oubliez pas les vôtres, Monsieur. Le premier est la soumission, et mademoiselle d'Arancey vous en donne l'exemple. Insensé, vous parlez de mariage! Comment exigerez-vous de vos enfants ce respect que vous êtes prêt à me refuser? Vous parlez de mariage! et vous ne savez pas encore qu'il faut honorer avant, celle qu'on veut estimer après. — Mon oncle, mon cher oncle, je suis sans excuse, je le sens; mais ayez pitié de votre infortuné neveu; ne m'accablez pas de toutes les manières à la fois. Laissez-moi du moins la satisfaction de lui écrire, de savoir qu'elle ne m'oublie pas. Vous n'avez jamais aimé, mon oncle..... — Non,

jamais. — Et vous ne soupçonnez pas quel trait empoisonné vous enfoncez... — Finissons, finissons, s'il vous plaît. Est-ce un roman que nous faisons ici? » Et M. Botte sonne.

Tous ses domestiques entrent à la fois. « Je vous ai fait dire de vous tenir prêts au premier signal, et je vais vous notifier mes intentions : elles sont invariables. Je défends, à qui que ce soit, de monter à cheval, pour quelque cause que ce puisse être, sans mon ordre positif. Je défends qu'on se charge d'aucun message, écrit ou verbal, qui ne sera point émané de moi. Je défends qu'on laisse entrer qui que ce soit au château, sans m'en prévenir à la minute, et qu'on y reçoive personne en mon absence, Horeau excepté. Je veux bien vous déclarer qu'il s'agit ici d'autre chose que d'une cruche de vin volé, et si

quelqu'un transgresse mes ordres, il encourra, sans espoir de retour, toute mon indignation.

» Guillaume, je vous chasse, et j'interdis, à vos anciens camarades, toute communication avec vous. L'affaire que vous savez n'est connue que de moi, de mon neveu, de certaine dame et de vous : s'il en transpire quelque chose, c'est que vous aurez parlé, et alors malheur à vous. »

Ses domestiques retirés, il dit à son neveu : « Il m'en aurait trop coûté de vous humilier devant mes gens. Je vous ai ménagé, autant que je l'ai pu ; mais j'en ai dit assez pour que personne ne vous obéisse. Je vous laisse votre liberté, parce que je vous ai mis dans l'impossibilité d'en abuser : mademoiselle d'Arancey ne vous recevra plus.

» Allons, allons, se disait M. Botte, en rentrant dans son appartement, il

faut que j'avoue qu'il m'en a coûté pour jouer le père noble pendant un quart-d'heure ; mais j'aime à me rendre justice : je n'ai parbleu pas mal rempli mon rôle. »

Il est inutile de peindre ce que souffrait Charles, privé de toute espèce de communication avec son amie. Ceux qui aiment se feront un tableau fidèle de son état : les gens indifférents ne comprendraient pas l'espèce de frénésie qui l'égarait. Il accusait, et son oncle, et Sophie, et le ciel ; et ne sachant plus à qui s'en prendre, il s'accusait lui-même. Il semblait se complaire à chercher tous les raisonnements qui pouvaient éteindre jusqu'au dernier reste d'espérance. C'est ce qu'on appelle, je crois, en tragédie, en drame et en roman, nourrir sa douleur. Il la nourrissait en pure perte ; l'oncle barbare n'était pas témoin de ses transports ; il n'y avait

pas seulement d'écho dans sa chambre.

Le matin, il était défait, pâle, abattu comme une fleur frappée d'un coup de soleil, et il s'en applaudit : c'est ainsi qu'il faut être pour intéresser. Il descendit, persuadé que son oncle, qui ne veut pas l'entendre, le regardera du moins. Il apprend qu'il vient de partir encore dans son cabriolet. Ce nouveau coup remonte sa tête affaiblie. « C'en est fait, dit-il, elle me sacrifie à la fortune ; elle est indigne de m'occuper davantage : qu'elle s'efface de ma mémoire et de mon cœur. »

Ces choses-là sont très-faciles à dire. Je ne connais pas d'homme qui n'en ait dit autant au moins une fois en sa vie; mais l'exécution?.... Charles, en parlant ainsi, courait de chambre en chambre, et il ne s'apercevait pas que deux ruisseaux de larmes venaient de

s'ouvrir, et qu'il se donnait en spectacle aux gens de la maison qui se trouvaient sur son passage. Ils l'aimaient, parce qu'il était bon, et à cent questions différentes, dictées toutes par un intérêt vrai, il répondait : Qu'elle s'efface de ma mémoire et de mon cœur. »

Cette manière de répondre n'était pas propre à dissiper les inquiétudes. On le crut fou, et on commença hautement à déplorer son sort. On se confirma dans cette opinion, lorsque Charles, qui entendait à merveille, confus du ridicule qu'il se donnait, s'enfuit à toutes jambes, et fut se renfermer chez lui. Quand le maître est absent, et le neveu en démence, la femme de charge est vice-reine, et comme l'autorité est le hochet des gens de toute espèce, la femme de charge donna emphatiquement ses ordres. On ne grille pas des croisées

en une heure ; mais il ne faut pas tant de temps pour les boucher avec des matelas, et pour ôter à un malade tous les meubles et les instruments qui peuvent lui être nuisibles ; voilà ce que prescrivit la dame, et sept à huit domestiques menaçaient déjà Charles d'une obscurité absolue : « Vous vous trompez, mes amis, leur dit-il avec un sourire plein de douceur, ma raison n'est pas aliénée; je serais trop heureux de l'avoir perdue. » Comme tout le monde sait qu'un homme qui sourit avec douceur n'est pas maniaque, la femme de charge, qui se piquait d'avoir du caractère, osa s'approcher de Charles. Elle lui parla; il répondit juste. Elle s'assit près de lui, le consola, l'encouragea, sans savoir de quoi il était question. Mais il y a un protocole qui s'applique à toutes les maladies de l'âme : c'est ainsi que ceux qui visi-

tent, par politesse, ou par intérêt un moribond, à qui ils ne savent que dire, lui répètent le mot *patience* jusqu'à satiété. C'est avec ce mot qu'on calme quelquefois le prisonnier qui soupire après sa liberté, le plaideur qui attend un jugement, le mari qui a une femme acariâtre, le papa devenu grand-père avant le mariage de sa fille, etc., etc.

Quels que violents que soient nos chagrins, nous aimons à être plaints; nous savons gré à ceux qui nous entourent d'entrer dans notre situation; le cœur s'ouvre alors à un sentiment doux qui le soulage. Charles, qui dans toute autre position aurait ri des contes de la femme de charge, lui prêtait une oreille attentive; il lui contait ses peines sans s'en apercevoir: il semble qu'on en diminue le poids; en croyant les verser dans le sein d'un autre; et le malheureux,

qui n'avait plus son Guillaume, avait besoin de quelqu'un qui l'écoutât. La femme de charge savait tout, excepté le nom de la demoiselle et les vues que Charles soupçonnait à son oncle.

Les femmes sont compatissantes. On les en loue, comme on applaudit à leur beauté, sans réfléchir que ce sont deux dons de la nature, où leur volonté n'est entrée pour rien. Elles sont compatissantes, surtout pour les peines d'amour, parce que ce sont celles qu'elles éprouvent le plus fréquemment, et par l'impossibilité de prévenir l'aveu d'un amant, et par les combats que l'amour livre à la vertu, lorsqu'elles se sont déclarées, et par l'inconstance des hommes, qui ne leur laisse souvent que le regret de s'être rendues. La confiance de Charles lui valut des soins plus affectueux, plus suivis. Les conseils vinrent ensuite; car nous avons tous

l'amour-propre de vouloir conseiller : il semble que celui qui se rend à notre avis, reconnaisse en nous une sorte de supériorité.

De mille et un conseils que reçut Charles, et auxquels on joignait tantôt un consommé, tantôt la gelée de pommes, un seul lui parut bon à suivre : c'était d'écrire à son oncle, puisqu'il ne voulait pas l'entendre. Il était à présumer qu'à travers ses fréquentes exclamations, il lirait une lettre du commencement à la fin, et Charles se mit à son secrétaire.

C'est une grande affaire que d'écrire à ceux qu'on craint : il faut ménager leurs opinions, leurs faiblesses, et quelquefois leur bêtise. Il faut leur dire qu'ils ont tort, sans les heurter, sans les offenser, et il faut plus que de l'esprit pour cela. Aussi Charles déchirait, recommençait et déchirait encore : ce n'est pas qu'il manquât

d'esprit; mais il était très-amoureux, et nous savons ce qu'est un amoureux aux yeux de tout le monde, sa maîtresse exceptée. La journée se passa à causer, à prendre des restaurants et à écrire. Cette lettre, si difficile à faire, se fit enfin, et la dernière ne valait pas mieux que les autres. Mais Charles ressemblait alors à ces auteurs qui sont persuadés d'avoir fait un excellent ouvrage, quand ils ont tourmenté bien longtemps une imagination bien ingrate.

La femme de charge, qui met de l'importance à tout, vient lui dire à l'oreille que M. Botte est rentré; il se lève pour aller remettre sa lettre, et il donne en passant un coup d'œil à la glace, bien involontairement sans doute, car un amant malheureux ne doit pas s'occuper de sa figure. Il se trouve au moins aussi laid que le matin; plus, ses cheveux en désordre; le

col de la chemise ouvert ; il est presque tenté d'être content de lui.

Il se présente à l'appartement de son oncle ; le valet de chambre lui dit que Monsieur s'est trouvé incommodé, qu'il s'est couché, et qu'il repose. Charles s'en retourne tristement ; la femme de charge lui fait bassiner son lit, l'engage à se reposer, et Charles se laisse déshabiller, bien décidé à ne pas dormir, pour être plus mal encore, s'il est possible, le lendemain. Mais la nature, qui ne se prête pas à nos petits arrangements, agit d'après ses lois ordinaires : Charles dormit, et profondément. Il était très-beau en se réveillant, et il n'en fut pas plus gai.

Il se présente de nouveau à l'appartement de M. Botte. « Il est parti, Monsieur. — Quand? — Au point du jour. — Comment? — Dans son ca-

briolet. — Pour aller où ? — Il ne me l'a pas dit, Monsieur. »

Charles, excédé de tous ces contretemps, et ne sachant à quoi s'arrêter, fut consulter la femme de charge, qui, prenant goût à un rôle qui lui donnait une certaine consistance, lui conseilla, après avoir réfléchi longtemps, de placer sa lettre sur le bureau de son oncle, qui ne manquerait pas de la trouver le soir. C'est que les bons conseillers ne sont pas faciles à trouver ; et voilà pourquoi nos rois ne consultaient leur conseil que pour la forme.

Le valet de chambre n'avait pas de raison pour empêcher Charles de déposer une lettre sur le bureau de son oncle. Le pauvre jeune homme cherche l'endroit où sa supplique sera mieux en vue, et son nom le frappe sur un papier qu'il rangeait pour mettre le sien en évidence. Il était clair

que cet écrit avait rapport à lui, et, s'il y avait de l'indiscrétion à le lire, il était constant que personne n'en saurait rien. Nous connaissons bien des gens que la certitude de l'impunité a conduits bien plus loin. Charles lit :

« Envoyez-moi de suite, M. Horeau, mon tapissier et mon peintre. Que le premier apporte deux ameublements de la première élégance, et l'autre des couleurs de toutes les façons : le prix n'y fait rien.

» Charles, à ce que m'a dit mon valet de chambre, fait des extravagances, qui me déplaisent autant qu'elles me donnent d'inquiétude. Décidément il a besoin d'une femme, et je veux le marier, pour en finir. Demain, je le présente à sa future, qu'il ne connaît pas encore.... »

« C'en est trop, c'en est trop, s'écrie le jeune homme : je n'obéirai

pas. » Il déchire sa lettre, et écrit au bas de celle de son oncle :

« Vous n'avez pas le droit de disposer de moi. Gardez vos bienfaits ; ils sont trop chers à ce prix. Soyez heureux, si vous pouvez l'être après avoir causé ma mort. »

Il sort ; il rencontre le valet de chambre, et lui applique un vigoureux soufflet, pour le guérir de la manie des rapports ; il se fait ouvrir la porte ; il traverse une partie du village : Guillaume était devant la maison de sa petite veuve, sur le compte de laquelle on jasait.... ah ! « Hé, où allez-vous, Monsieur, dans ce désordre effrayant ? — Je vais me noyer. — Comment, vous noyer ! — Mon oncle veut me marier.... — Je ne vois là rien de désespérant. — A une femme que je ne connais pas. — On fait connaissance. — Et que je déteste déjà. — Il n'est pas nécessaire d'aimer sa

femme ; et puis, n'avez-vous pas la ressource du huitième sacrement? — Lequel donc? — Le divorce est le sacrement de l'adultère. — Pas de mots : tu dois aussi être las de la vie. — Moi, Monsieur, pas du tout. — Viens te noyer avec moi. — Écoutez donc, Monsieur, il est toujours temps d'en venir là. Réfléchissons un peu, s'il vous plaît. — Mes réflexions sont faites. Veux-tu te noyer? — Non, Monsieur. — Adieu donc, Guillaume. » Et Charles s'en allait droit à la rivière.

Le piqueur l'arrête par le bras : « Un moment donc, Monsieur. Vous avez réfléchi, c'est à merveille ; mais je suis bien aise aussi de vous communiquer mes idées. Il ne faut pas vous marier, puisque vous avez tant d'aversion pour la future ; et il faut bien moins vous noyer, parce qu'il n'y a pas de remède à cette sottise-là. — Il n'y a pourtant qu'un de ces

deux partis à prendre. — Bah ! Vous sentez-vous la force de résister à votre oncle en face ? — Non. — Hé bien, partons. — Pour aller où ? — Je n'en sais rien. — De quoi vivrons-nous ? — Deux jeunes gens aimables sont-ils jamais embarrassés ? — Mais tu as une maîtresse. — Nous commençons à être las l'un de l'autre. Et puis, elle n'a presque plus rien ; je veux être généreux, et lui laisser quelque chose. Avez-vous de l'argent ? — Trente louis, environ. — Avec cela et mon activité, nous ferons le tour du monde. »

On n'est pas très-fâché, quand on veut se noyer, de rencontrer quelqu'un qui en empèche. Par désespoir et par ostentation, Charles se fût jeté à l'eau. Gagné par des raisons qui n'étaient pas fort bonnes, mais qu'un reste d'amour pour la vie lui faisait trouver excellentes, il se laissa conduire. Guillaume le fit entrer chez sa

veuve, lui fit prendre un verre de vin, mit deux ou trois chemises dans ses poches, sortit sans prendre congé de la délaissée, mena son désespéré à la poste, le monta à bidet, et fouette, postillon.

M. Botte rentra à son heure ordinaire, très-satisfait des opérations de sa journée. Qu'avait-il fait? Vous le saurez plus tard. Il ordonne qu'on lui envoie son neveu. « Il est sorti, Monsieur. — Quand? — Ce matin. — Comment? — A pied. — Pour aller où? — Il ne me l'a pas dit, Monsieur. »

Le cher oncle, sans s'inquiéter davantage, passe dans sa chambre pour finir son épitre à Horeau, et l'expédier par un de ses gens. Il lit les deux ou trois lignes de son neveu, et il demeure anéanti. Revenant bientôt à sa vivacité naturelle, il se lève, en s'écriant avec violence : « Oh le malheureux! il me fera mourir. » Il court

le château à son tour, en répétant : « Le malheureux ! le malheureux ! » Il s'en va dans le village, et laisse ses gens persuadés qu'une maladie particulière est attachée à cette famille-là.

Il entre dans toute les maisons, il s'informe : les uns ont seulement vu passer Charles ; les autres ne l'ont pas vu du tout ; et à chaque démarche infructueuse, il s'écriait : « Le malheureux me fera mourir ! »

Il interrogea enfin la petite veuve, dont il ignorait les petites intrigues, et là il commença à respirer. Il apprit que Charles avait voulu se noyer : que Guillaume l'en avait empêché, et qu'ils étaient allés prendre des chevaux à la poste.

« Je n'aurais pas cru, dit M. Botte en allant à la poste, que ce coquin de Guillaume pût faire une bonne action. Ces gredins-là ressemblent apparemment à ceux qui ont la fièvre

intermittente : ils ont leurs bons et leurs mauvais jours. »

Il fait appeler le postillon qui a conduit son neveu. « Quelle route a pris mon drôle ? — Celle de Mantes, Monsieur. — Vite des chevaux à ma chaise, et un courrier en avant. »

Il se donne à peine le temps de prendre du linge, son couteau de chasse, une volaille froide et un flacon de son meilleur vin. La femme de charge, son valet de chambre lui font mille observations sur les inconvénients de ce départ précipité, sur la fatigue qu'il doit causer, sur les accidents qui peuvent en résulter ; une transpiration arrêtée..... « Je m'en moque. —Une attaque de goutte dans un cabaret de village. — Je m'en moque. — Une sciatique, une paralysie, une apoplexie. — Un diable qui vous emporte. — Si M. Horeau était ici.... — Il n'y est pas.. — Vous pourriez faire

partir quelqu'un de sûr.... — Hé, le fugitif se moquerait de tout le monde; il n'y a que moi qui puisse le ramener, et il faut que je le trouve. Si ce malheureux peut vivre sans moi, je sens que je ne peux vivre sans lui. » Il ordonne au postillon qui court en avant, de s'informer, à chaque poste, de la route que suit son neveu, et le voilà lui-même roulant sur le chemin de Mantes, au grand galop de deux forts chevaux.

Charles et Guillaume allaient de leur côté comme des gens qui craignent d'être suivis, et ils étaient toujours parfaitement montés, parce qu'ils payaient partout en grands seigneurs. Leur manière de voyager avait bien ses désagréments : des bottes à la hussarde, des pantalons de velours, et à toutes selles; mais des déserteurs n'y regardent pas de si près. Le grand air, le mouvement

du cheval, la variété des objets, tout contribuait à rafraîchir le sang salpêtré de Charles; il ne disait rien à Guillaume; mais en dépit de douleurs causées par une excoriation naissante au coxis, il se félicitait intérieurement de ne s'être pas noyé.

En arrivant à Mantes, le piqueur, qui s'était érigé en *factotum*, demanda la poularde fine et Charles en mangea sa moitié, sans trop se faire prier. Quelques verres de Bourgogne, que son compagnon versait à courts intervalles, dissipèrent en partie les nuages qui embrunissaient son imagination, et en arrivant à Vernon, c'était presque un homme comme un autre.

M. Botte payait comme eux, allait aussi vite qu'eux, et ne s'arrêtait nulle part; mais ils avaient sept à huit heures d'avance, et probablement il ne les eût joints que sur les bords de l'Océan, ou en Angleterre, ou aux grandes In-

des, sans un accident qui peut arriver à tout le monde, mais qui dérangea singulièrement les projets des uns, en servant ceux de l'autre.

Charles avait donné quelques louis à Guillaume pour payer leur dépense commune, et le reste de son or était dans une poche de son gilet. Les soubresauts continuels du précieux et lourd métal avaient enfin percé la poche; Charles, en descendant de cheval, à Vernon, reconnut qu'il était ruiné.

Dans toutes les contrariétés qu'il éprouvait, son premier mouvement était de s'affliger, et celui de Guillaume de chercher un remède au mal. Il vide ses poches, rassemble sa grosse et sa menue monnaie, et se trouve encore possesseur de dix-huit francs. Charles se désole en contemplant ces tristes restes, et Guillaume se met à rire. « Écoutez donc, Monsieur, il

fallait en venir là un mois plus tard ; supposons que nous avons vécu un mois de plus. Et puis misère est mère d'industrie : tant que j'ai de l'argent, je suis paresseux comme un maître. — Si du moins je savais un métier. — Fi donc, Monsieur, c'est la ressource de ceux qui n'en ont point. Je joue très-bien au billard, pas mal du violon, parfaitement le piquet, et nous avons deux figures avec lesquelles on se présente partout. D'abord, Monsieur, nous allons renoncer aux chevaux de poste, par la raison très-simple que nous n'avons plus de quoi les payer, et que nos postérieurs se refusent à cette manière de voyager. Nous monterons sur la galiote de Rolleboise, qui est bien la plus jolie petite voiture..... Vous ne la connaissez pas, Monsieur ? — Non, Guillaume. — Vous en serez enchanté. Une diversité, une odeur, des ai-

sances!....... et, ce qui est à considérer, dix à douze sous par personne, pas davantage, pour faire dix à douze lieues. — C'est quelque chose que ce dernier article. — Et comme les situations les plus désastreuses en apparence ont toujours un beau côté, si Monsieur votre oncle fait courir après nous, ce qui est possible et même probable, ses limiers se trouveront en défaut à Vernon, parce que nous allons nous embarquer incognito.

Charles n'avait pas d'idée de cette galiote de Rolleboise, et en y entrant, il se crut dans l'arche sainte, où s'entassèrent tous les animaux que le père éternel voulut conserver, et d'où fut exclu le serpent maudit, pour avoir tenté Ève; ce qui fait que je suis très-embarrassé pour savoir d'où viennent ces beaux serpents à sonnettes qui font tant de peur aux voyageurs, et

ces Nègres, et ces Albinos, et ces Caffres, qui ne sont ni de la structure, ni de la couleur de Noé. Supposons, pour tont concilier, que madame son épouse et mesdames ces brus enfantèrent des monstres pour multiplier les espèces ; admettons que les controversistes et les inquisiteurs sont aussi descendants de Noé, et Dieu nous garde de toutes les espèces de monstres qu'il a mises au monde pour ses menus plaisirs.

Revenons à la galiote, aussi mal bâtie et aussi dégoûtante que l'arche. Vingt à trente nourrices, chantant chacune leur air pour apaiser le nourrisson qui crie, le torchant en lui présentant un bouton couleur de suie de cheminée, et serrant précieusement sous le siége et la couche et le contenu ; des soldats fumant, buvant, jurant ; des marchands de bœufs jouant à la *quarante de rois*, avec des cartes

grasses, et tout le monde parlant à la fois ; un air épais, dont les poumons repoussent en vain les impuretés ; et enfin la courbe du bâtiment, qui contraint ceux qui sont assis le long du bordage à passer vingt-quatre heures les reins ployés en deux : voilà la galiote de Rolleboise. On y trouvait autrefois des capucins, dont le fumet s'alliait à merveille aux autres diverses odeurs.

« Allons, Monsieur, dit Guillaume, un peu de courage. Vous n'avez jamais fait de réflexions sur les avantages d'un air doux et pur. Vous verrez demain avec quel plaisir vous respirerez celui de la campagne : il n'est pas de petite observation pour le sage. » Après cette courte exhortation, Guillaume s'approcha des marchands de bœufs. Il raisonna sur les coups, pour entamer la conversation ; il parla du marché de Poissy ; il se récria sur l'é-

normité des droits qu'on y perçoit, et il prouva avec sagacité que les droits excessifs sont la ruine d'un Gouvernement, parce qu'ils produisent la fraude. Il ajouta que les droits modérés ne laissant pas au fraudeur un bénéfice proportionné aux risques, le trésor public y gagne, et par des rentrées plus considérables, et par des gages de moins à payer aux employés. Les marchands de bœufs, charmés de sa logique, posèrent leurs cartes, et, pour preuve de leur bienveillance, le régalèrent d'un petit verre de détestable eau-de-vie, que, dans la galiote comme dans les maisons d'arrêt, on vend très-cher aux prisonniers.

A la faveur de ses gentillesses, Guillaume parvint à faire son cent de piquet, et c'est là qu'il en voulait venir. Je ne sais si la fortune lui fut favorable, ou s'il en savait plus que le jeu, mais en deux ou trois heures il gagna

de quoi payer la barque, et vivre grandement le lendemain ; séance remarquable pour des gens à qui il ne restait presque rien.

Comme on n'allume qu'une chandelle dans la galiote, qu'on ne la mouche jamais, qu'on ne peut pas jouer sans y voir, avec des cartes dont les signes sont couverts d'un glacis de crasse, Guillaume renonça à pousser sa chance ; il se coucha sous son banc, parce qu'il ne pouvait plus tenir dessus ; il appuya douillettement sa tête sur un paquet de couches qui se trouva à sa portée, et il s'endormit en répétant : « C'en est, décidément c'en est. »

Depuis longtemps Charles, à qui l'intérieur était insupportable, s'était établi sur le pont. Étendu sur des cordages, il regardait les étoiles en pensant à mademoiselle d'Arancey. Une nuit se passe de cette manière

comme au bal. Qu'importe, quand le jour paraît, qu'on se soit amusé ou non la veille? Le passé n'est plus, le présent nous flatte peu, et notre imagination nous pousse dans l'avenir.

C'est en se jetant dans cet avenir, que M. Botte supportait la continuité d'un voyage dont le succès était fort incertain. Lorsqu'il arriva à Vernon, il avait gagné une heure ou deux sur les fuyards, et il espérait les joindre le lendemain soir; c'est beaucoup que d'espérer. Mais que le prophète-roi a eu raison de dire que les projets des hommes ne sont que vanité! M. Botte se désespère, en apprenant que son neveu a quitté la poste à Vernon, et qu'on ne sait de quel côté il a tourné. Il met en l'air tous les domestiques de l'auberge; il caresse, il gronde, il promet; il va lui-même de cabaret en cabaret; il dépeint son déserteur et son compagnon; ses émissaires cou-

rent à l'entrée des différentes routes : on se réunit sans avoir le moindre renseignement, et M. Botte finit par se dépiter, s'emporter, tempêter et se mettre à table.

En faisant honneur à un copieux repas, il pensait au parti qu'il avait à prendre. Le plus court était de retourner à son château ; et en effet, que pouvait-il gagner à imiter ces héros de roman, qui vont sans savoir où, et qui cherchent sur la route de Calais leur dame, qui a pris le chemin de Bordeaux. Il interrompait ses réflexions par des imprécations énergiques contre son neveu, contre ceux qu'il venait de payer largement, et qui n'avaient rien découvert, et il se félicitait intérieurement qu'au moins Guillaume fût avec Charles pour l'empêcher de se noyer.

Il avait passé le reste de la journée à penser, à manger, à crier, comme

Charles passait la nuit à compter les étoiles, et il se disposait à se coucher, lorsqu'un domestique avisé lui dit tout à coup, en bassinant son lit : « Monsieur, il me vient une idée lumineuse. — Voyons-la, maladroit. — Personne n'a pensé à la galiote. — Courons à la galiote, et un louis pour toi, si tu me fais découvrir quelque chose. » Il sort en manteau de lit, sans penser à reprendre sa perruque ; le valet court après lui un fallot à la main : ils entrent au bureau. Les signalements donnés avec la plus scrupuleuse exactitude, le buraliste répond avec humeur qu'il est là pour faire sa recette, et non pour guetter au passage les enfants de famille qui font des frasques à leurs parents. M. Botte envoie le receveur au diable ; le receveur réplique sur le même ton. M. Botte lui jure qu'il le fera casser ; le receveur lui rit au nez. M. Botte

veut lui couper les oreilles : il a laissé son couteau de chasse à l'auberge.

Le valet, qui veut gagner son louis, ne se rebute pas, et conduit le cher oncle chez un de ces êtres qui ne font rien de toute la journée, à l'exception de deux heures où ils attendent les voitures de terre et d'eau pour s'emparer des paquets des voyageurs, et les faire contribuer. Celui-ci se rappela très-bien d'avoir vu monter sur la galiote les deux hommes qu'on lui désignait. « Prends bien garde de te tromper. — Oui, Monsieur. — Habit vert, parements, collet et poches galonnés. — Oui, Monsieur. — Chapeau bordé. — Oui, Monsieur. — Cinq pieds six pouces. — Oui, Monsieur. — Cheveux châtains. — Oui, Monsieur. — Figure heureuse. — Oui, Monsieur. — Puisque tu as si bien observé, tu me diras comment l'autre est fait. — Rien de remarquable, Monsieur..... — Com-

ment, maraud! — Qu'une très-belle tète. — A la bonne heure. — Un peu de votre air. — Peut-ètre bien. — La taille admirable. — C'est cela, mon ami, c'est cela. Le malheureux enfant est sur la galiote. »

La vérité est que le crocheteur n'avait rien observé du tout; mais on l'avait prévenu qu'il serait bien payé, et de l'argent qu'on escroque n'est pas de l'argent volé, selon le code de la canaille et de bien des gens dits comme il faut. Au reste, le crocheteur avait deviné juste, c'est tout ce qu'il fallait à M. Botte, qui paya, qui rentra, et qui se consulta ainsi qu'il suit.

D'abord, il était excédé d'avoir couru en chaise et à pied; ensuite, il y avait environ douze heures que la maudite galiote était partie; enfin, il était impossible de se trouver au débarquement. Ce qu'il y avait de mieux à faire était donc de se coucher, et

c'est ce que fit M. Botte. Il s'endormit en pensant que deux hommes, qui ne vont qu'à petites journées, sont bientôt pris, surtout quand on a des renseignements aussi positifs que ceux du crocheteur.

Le lendemain, Charles et Guillaume étaient entrés modestement, à pied, aux Andelys. ville assez ignorée du vulgaire, mais très-connue des antiquaires par un puits que Caligula, qui aimait l'extraordinaire, fit percer sur une pointe très-élevée, dont la Seine baigne la base. Or, comme la pointe est d'un accès assez difficile, les habitants puisent tout bonnement de l'eau à la rivière, et abandonnent le puits de Caligula, ou d'un autre, qui n'en est pas moins une extravagance remarquable.

« Personne, Monsieur, dit Guillaume, ne viendra nous chercher ici. — Je ne le crois pas. — Ce trou est

éloigné des grandes routes. — Je le sais. — Passons-y la journée. — Soit. — Vous vous reposerez. — J'en ai besoin. — Et moi, qui ai la tête et le cœur libres, je ferai la petite partie. — Tu perdras notre reste. — Si je ne le joue pas, nous le mangerons dans deux jours, et je ne trouve encore ici qu'une très-petite différence. — Tu as raison. — Et puis, Monsieur, des jeunes gens aimables comme nous se tirent toujours d'affaire. Les femmes des petites villes aiment beaucoup les étrangers, parce qu'ils emportent le secret avec eux. — Oh! ne me parle plus des femmes. — Je m'étais bien promis de ne plus manger de truffes, qui m'avaient donné une indigestion de tous les diables : deux jours après j'en étais plus fou que jamais. — Oh! j'ai du caractère. — Chanson. — Les femmes me sont odieuses. — Cela ne durera pas. — Toute ma vie. — Ta-

rare. » Et en causant ainsi, ils entrèrent à l'auberge de l'*Egalité*, où on est considéré et servi à l'égalité de ses moyens.

—

CHAPITRE III.

AVENTURES.

On ne s'annonce pas fastueusement quand on a vingt ou trente francs à deux, et on prend naturellement sa place au coin du feu de la cuisine. C'est là que Charles pensait, en déjeûnant, à sa splendeur éclipsée, aux désagréments qui l'attendaient, aux difficultés d'exister, et à l'humiliation de vivre en égal avec son valet, assez mauvais sujet. Mais lorsqu'il se rappelait les procédés affreux de mademoiselle d'Arancey, et surtout ce mariage arrêté, il sentait la nécessité de fuir, n'importe comment, et il se résignait.

Guillaume, toujours content de son

sort, caressait sa bouteille à l'autre coin de la cheminée, et suivait des yeux tous les mouvements du cabaretier, qui allait et venait, qui arrosait son rôt, sans faire beaucoup d'attention à lui. Il était pourtant nécessaire de connaître les ressources qu'offrait la ville à l'indigence adroite, et le gargottier s'obstinant au silence, Guillaume le rompit par une exclamation. « Parbleu! Monsieur, c'est une bien belle ville que les Andelys. — Superbe, Monsieur. — Deux mille âmes au moins. — Mais peu s'en faut. — De la société? — Brillante. Des cafés, des billards? — Et un spectacle!... Ah! c'est cela qu'il faut voir. — Un spectacle?..... Ah, j'entends, les marionnettes, les ombres chinoises. — Qu'est-ce que c'est, Monsieur, qu'est-ce que c'est? des marionnettes, des ombres chinoises! la tragédie, Monsieur, la comédie, jouées par des gens

du premier mérite ; la troupe de Mortagne, entendez-vous, Monsieur, la troupe de Mortagne ; la salle de plain-pied ; tapissée dans le pourtour d'un point d'Hongrie ; huit pieds d'élévation du théâtre à la charpente ; *Castigat ridendo mores* écrits en lettres noires sur un rideau gris, et douze sous aux premières places. Des magionnettes, des marionettes !

» Je n'ai pas eu l'intention de vous offenser, Monsieur. — Non, mais c'est que des marionnettes....... — Et les actrices sont-elles un peu jolies ? — Charmantes, Monsieur. Il faut voir madame Floridor avec sa robe de gaze chinée, son jupon de damas jaune, son chignon retroussé, son chapeau à la bibi, et sa grande mouche à côté de l'œil gauche ; ses bras nerveux, son regard téméraire : la voix un peu fatiguée ; mais des qualités ! Point de domestiques, point de femme de cham-

bre, faisant tout elle-même, et faisant tout bien; aimant son mari, ses camarades, son public : oh, madame Floridor est une femme accomplie. — Ce que vous m'en dites me donne la plus grande envie de la voir. Et où est ce spectacle enchanteur? — Dans mon grenier, Monsieur. » Guillaume, qui n'y tenait plus, s'en fut sur la porte, pour ne pas rire au nez de l'impertinent louangeur.

Non-seulement le gros Thomas tenait spectacle dans son grenier, mais il logeait et hébergeait la troupe; ce qui ne plaisait pas du tout à madame Thomas, parce que ces messieurs et ces dames mangeaient beaucoup, buvaient de même, ne payaient pas, et que madame Floridor pinçait quelquefois les joues de son mari. Elle ne laissait échapper aucune occasion de marquer son mécontentement, et, choquée des éloges que son époux pro-

diguait à l'actrice, elle accourut les poings sur les hanches : « Il te sied bien de te mêler de tout cela ! Fais la cuisine, animal. — Je la fais aussi, ma femme. — Oui, et tu donnes ton bien à manger à ces gens-là. — Ils me paieront. — Jamais. — Voilà comme vous êtes, madame Thomas. Et la pièce nouvelle qu'ils donnent ce soir, où il y a du chant, de la prose, des vers, trois combats et deux empoisonnements ; et madame Céphise qui débute dans cette pièce, et qui arrive de Gisors, précédée d'une étonnante réputation ; et le char du roi de Maroc qu'on promène en ce moment par les rues, hein ? D'ailleurs, ces messieurs m'abandonnent la recette, et je la ferai moi-même à la porte. »

La contestation n'eût pas fini de longtemps, si Charles, que ses réflexions ne rendaient pas sourd, ne l'eût interrompue en riant aux éclats ;

Guillaume rentra, et se mit tout-à-fait à son aise. Monsieur et madame Thomas, qui ne concevaient pas qu'on trouvât le mot pour rire dans ce qu'ils avaient dit, fronçaient déjà le sourcil : Guillaume, qui avait toujours un moyen prêt, demanda une seconde bouteille, et la sérénité se rétablit sur les deux grosses faces.

Guillaume, voyant Charles en belle humeur, saisit le moment en homme habile, et le tira à l'écart. « Monsieur, lui dit-il, vous vous plaiguez d'être sans asile, sans moyens, sans consistance. — Oui, cela m'affecte, Guillaume. — Ayons l'air de tenir à quelque chose. — C'est là la difficulté. — Rien de si aisé, faisons-nous comédiens. — Es-tu fou? — Pourquoi donc, Monsieur? les sots les recherchent, les gens d'esprit s'en amusent; et qu'a-t on à craindre, quand on a pour soi ces deux espèces-là? — Mais

des comédiens des Andelys? — N'en faites pas fi, Monsieur; nous ne serons peut-être pas les meilleurs de la troupe. — Ah, Guillaume? — Vous êtes piqué, j'en augure bien. — Allons, va finir ta bouteille, et fais-moi grâce de tes contes. — Je n'en démordrai pas, Monsieur. Nous serons comédiens pour avoir un état; et je jouerai au billard pour vivre; car je prévois que les bénéfices sont maigres dans le grenier de monsieur Thomas. Vous prendrez les amants passionnés, c'est votre genre, et toutes les femmes soutiendront à leurs benets de maris que vous êtes excellent. Moi qui ai l'esprit vif, une gaîté inaltérable, je jouerai les valets. Je serai de plus auteur : deux talents médiocres se soutiennent mutuellement. Je mettrai en vaudevilles la chronique scandaleuse de l'endroit. — On t'intentera des procès. — Je n'ai rien à

perdre. — On te mettra en prison. — On se lassera de m'y nourrir. Enfin, monsieur, nous n'avons rien, nous ne savons rien ; l'oisiveté ne vous vaut rien, et il faut jouer la comédie, ou vendre des chansons, ou nous faire prédicateurs. »

Et, sans attendre la réponse de Charles, Guillaume va chercher M. Thomas jusque dans son garde-manger. « Je suis touché, notre cher hôte, des scènes scandaleuses que vous fait votre femme. — Cela ne regarde personne. — Laide et vieille, elle doit être acariâtre. — Vous n'êtes pas obligé de coucher avec elle. — Mais je le suis, en conscience, de rétablir la paix dans le ménage. — Impossible, mon ami. — Pourquoi donc? Madame Thomas craint que vos acteurs ne la paient pas, et je prétends, moi, doubler, tripler, quintupler vos recettes. — Ah, parlons, Monsieur, parlons. — Il faut

que vous sachiez..... Ah, qu'est-ce que c'est que ce violon pendu entre ce gigot et ce jambon? — C'est celui du musicien unique que nous possédons aux Andelys. — Il s'est démis le poignet en tombant de dessus une escabelle, d'où il faisait danser la jeunesse du lieu. — C'est malheureux cela. — Et comme j'avais eu le malheur de lui fournir quelques pintes de cidre sur ses émoluments de la soirée, ma femme a mieux aimé les avoir données sur le violon que sur rien. — Permettez-vous, M. Thomas?... Diable! il n'est pas mauvais cet instrument-là. — Vous en jouez comme un ange. — N'est-ce pas? — Si je pouvais ajouter ce soir le mérite d'un orchestre aux charmes d'une pièce nouvelle. — Ah, j'entends, je ferais l'orchestre à moi tout seul. — Par conséquent pas de rivalité, pas de jalousie, pas de mauvais tours à crain-

dre de vos camarades. Les applaudissements pour vous, absolument pour vous. — Ce n'est rien, M. Thomas, que ces applaudissements-là, je prétends à d'autres succès. »

Ici Guillaume prend cet air prépondérant au moyen duquel la nullité en impose aux imbéciles. « Tel que vous me voyez, M. Thomas, je jouais avant-hier l'*Impromptu de Campagne*, à Rouen. — En vérité? — Je me suis sauvé en habit de costume, parce que le commissaire de police, dont la femme avait des bontés pour moi, voulait me faire arrêter à la sortie du spectacle, par mesure de sûreté générale. Vous sentez combien il est avantageux de se sauver en habit de costume : on est toujours prêt à entrer en scène. Mon camarade n'est pas de ma force, mais il promet; et puis la figure la plus heureuse, un air si décent.... Oh! nous tournerons à nous

deux toutes les têtes des Andelys. M. Thomas, il faut à l'instant même nous présenter à la troupe. »

Madame Thomas, qui ne se souciait pas du tout que la troupe se recrutât, vint dire à Guillaume, en le regardant sous le nez : « Que mon mari vous présente ou non, je vous déclare que je n'ai plus de place chez moi, et surtout à table. — Paix donc, ma femme, paix donc! Un acteur de Rouen..... — Fût-il de Paris; ils ne paient pas plus leurs dettes les uns que les autres. — Madame Thomas, voilà six francs; prenez vos deux bouteilles et vos côtelettes de mouton. » Et Guillaume, en proférant ces mots en vrai héros de théâtre, jette majestueusement, et d'un bras arrondi, son écu sur la table.

Rien ne touche les humains de toutes les classes comme l'argent comptant. Pendant que madame Thomas

rendait, Guillaume faisait sonner les deux ou trois écus qui restaient dans sa poche, et la cabaretière lui rendit sa monnaie avec assez de politesse. Guillaume osa l'embrasser d'un air moitié tendre, moitié badin, et madame Thomas ne tint pas à ce dernier trait. Elle sourit aussi agréablement que peut sourire une femme laide, et le cabaretier de s'écrier : « Hé bien, ma femme, je suis un imbécile, je suis une dupe, je dois me borner à faire la cuisine, je ne me connais pas en hommes..... Non-seulement celui-ci est grand acteur, mais il joue du violon!... Un petit air à ma femme, s'il vous plaît, Monsieur. — Je n'ai rien à refuser à madame. » Et Guillaume reprit le violon. Madame Thomas l'écoutait avec un plaisir, un ravissement, une extase..... elle lui jeta tout à coup les bras au cou, puis, tournant sur un pied comme sur un

pivot, elle crie à tue-tête : Baptiste, Baptiste : ce Baptiste était le garçon d'écurie.

« Baptiste, cours chez le tambour de ville, qu'il fasse un bruit d'enfer à tous les coins de rues, et qu'il annonce pour ce soir un violon...... D'où vous ferais-je venir? — Ma foi, madame, d'où vous voudrez. — De l'Opéra. — Ah, ce serait trop fort. — Mais la recette serait faite. — Mais on se moquera de moi. — Mais la recette, Monsieur, la recette. — Mais le ridicule, Madame, le ridicule. — Vous viendrez de l'Opéra, Monsieur, ou mon mari ne vous présentera point. — Allons, Baptiste, le sort en est jeté : je viens de l'Opéra. »

Ces derniers mots sont à peine prononcés, que M. Thomas quitte son tablier et son bonnet de coton. Il conduit Guillaume à son billard, où il était permis à ces Messieurs de

jouer pour rien jusqu'à l'heure où les paysans arrivaient. Madame Thomas suivait son mari et le protégé pour ajouter son mot en cas de nécessité.

Guillaume fait d'un coup d'œil la revue de la majorité de la troupe. Un grand drôle avait une redingotte de soie cramoisie, percée au coude; ses cheveux retroussés étaient encore chargés de la poudre rousse de la veille, et la moitié du visage était couverte d'une brûlure qui disparaissait le soir, sous le blanc d'Espagne et le vermillon. Un autre était en bottines jaunes, probablement parce qu'on raccommodait ses souliers. Le troisième avait un habit noir, un gilet blanc rayé de rouge, une culotte de lustrine, et un vieux bas de soie lui servait de cravate. La marque était tenue par une dame en petites mules vertes, en bas couleur de chair, en jupon court de piqué blanc, sale; une gorge délabrée

se laissait voir dans les intervalles d'un fichu de gaze éraillée ; et à l'énorme mouche qui lui couvrait la tempe gauche , Guillaume reconnut madame Floridor. Il la salua très-respectueusement, et il allait commencer une harangue propre à lui concilier les bonnes grâces de la princesse, lorsque le grand homme à la joue brûlée apostropha durement M. Thomas, et priva madame Floridor des jolies choses qu'on allait lui adresser. « Il est bien extraordinaire, M. Thomas, que vous soyez dans l'inaction à l'heure qu'il est. — Qu'y a-t-il donc, M. Floridor? — Le fourgon de Gisors va arriver, et la chambre de madame Céphise n'est pas prête. — On l'arrangera, M. Floridor. — Allons, allons, Monsieur, un peu de vivacité. Votre table de noyer, vos six chaises de serge jaune, votre fauteuil à grand dossier, et qu'on pende au plancher

votre lustre de fer-blanc, garni de ses quatre chandelles. Il est inoui, Monsieur, il est inoui qu'un homme comme moi soit obligé de tout dire à un homme comme vous. — Vous le prenez avec mon mari sur un ton bien haut, M. Floridor. — C'est celui qui me convient, Madame. — Apprenez qu'un homme comme M. Thomas vaut tous les comédiens du monde. — Présomptueuse cuisinière ! — Cette cuisinière-là ne doit rien à personne, entendez-vous, Monsieur, elle ne doit rien à personne. — Parce que les gens de cette ville préfèrent le cabaret à la bonne comédie. Mais on a des ressources, Madame ; des effets, une garde-robe, et une pièce nouvelle ce soir. — Un salon dont la pluie a lavé la couleur sur vos charrettes; un habit rose-pêche broché en vert, dont une fleur vous couvre les deux épaules, et dont la queue se perd dans

votre poche ; une robe de procureur ; un habit d'arlequin ; un.... — Du vin frelaté, des viandes passées, des sauces détestables, et de l'impudence, voilà vos ressources, madame Thomas. — Que vous épuiseriez bien vite, M. Floridor, si je vous laissais faire. Ne soyez pas si dédaigneux, Monsieur, ou je garde la robe de chambre d'indienne de mon mari, et ce soir vous jouerez votre empereur turc comme il vous plaira. — Ah, ma chère madame Thomas, si je n'ai pas la robe de chambre, je suis perdu d'honneur, de réputation. — Vous apprendrez, Monsieur, qu'il faut être civil quand on a besoin des gens, et qu'on leur doit. — Vous avez raison, ma chère madame Thomas ; mais je joue ce soir un tyran, et j'entrais dans l'esprit de mon rôle. — Hé, Monsieur, tyrannisez votre souffleur, vos accessoires, votre femme, et laissez-moi tran-

quille. — Je reconnais mes torts, je m'en repens ; que diable voulez-vous de plus? — Du vin frelaté, des sauces détestables ! — Mais entendez donc, barbare, que je vous fais mes excuses.

« — Allons, allons, ma femme, un peu de considération. Ce qui prouve que Monsieur ne pense pas ce qu'il dit, c'est qu'il fait tous les jours fête à notre vin et à nos sauces ; ainsi pas de rancune. Il aura la robe de chambre, et tu y faufileras la bordure de ta pelisse, n'est-ce pas, mon cœur? — Ah, M. Thomas, que de grâces! — Mais j'y mets une petite condition. — Je l'accepte, foi de premier rôle. — Je vous présente Monsieur, joli garçon, comme vous voyez, qui s'est sauvé de Rouen en habit de costume, pour être toujours prêt à entrer en scène, et je vous ferai voir son camarade, le plus intéressant

blondin... — Ah, mon cher Thomas, proposer deux sujets à une troupe déjà surchargée. Cinq hommes et deux femmes! — Vous m'avez promis de vous soumettre à la condition imposée. — Et puis cela ne dépend pas de moi, mon cher Thomas, je n'ai qu'une voix au comité. — Observez que Monsieur, qui avant-hier jouait l'*Impromptu de Campagne* à Rouen, manie le violon comme vous votre Corneille. — Ah, il joue du violon? — Ce joli cavalier joue du violon? dit en minaudant madame Floridor. — Monsieur joue du violon! répète la troupe en cœur. »

On se disposait à aller aux voix, et le comité, enchanté des politesses et des propos flatteurs de Guillaume, paraissait décidé en sa faveur, lorsqu'un petit homme à jambes torses entre dans le billard, frappant du pied, écumant de colère, et s'arra-

chant les cheveux : c'était le Crispin de la troupe. Ses camarades, terrifiés à son aspect, pressentirent quelque coup inattendu, et on oublia le récipiendaire, lorsqu'on entendit M. Poisson s'écrier d'une voix glapissante : « Tout est perdu, désespéré. Nous sommes ruinés, égorgés, anéantis. » On se presse autour de lui, on le conjure de s'expliquer, et on apprend qu'on vient de rapporter Grandval avec une entorse qui ne lui permet pas de se tenir debout.

« Ciel, juste ciel ! s'écrie à son tour Floridor, et il joue ce soir le coureur du roi de Maroc ! Il avait bien affaire d'aller au-devant de madame Céphise. Ce n'est rien, reprend Poisson, que l'accident de Grandval ; il aurait bien joué son coureur assis ; mais madame Céphise est enlevée. — Madame Céphise est enlevée ! — Dieu ! — Ciel ! — Et pour comble d'horreur,

elle était d'intelligence. Écoutez ce funeste récit. La perfide n'a feint de venir aux Andelys que pour se soustraire à un mari brutal. Un hussard superbe l'attendait sur la route, et l'a prise en croupe presqu'aux portes de cette ville. Grandval, toujours grand, toujours magnanime, saute du fourgon, et saisit Céphise par la jambe. Elle s'attache à son ravisseur, le hussard pique des deux, le coursier s'élance. La violence du mouvement enlève Grandval, et le jette à dix pas de là. Il tombe, le pied porte à faux, il enfle; Grandval veut se relever, il retombe aussitôt; on le remet dans le fourgon, et dans cet instant, on le descend à la porte de l'auberge. »

La troupe éplorée court à la porte pour s'assurer de l'état de l'infortuné Grandval. Il avait le pied gros comme la tête, les douleurs lui faisaient faire des grimaces épouvantables, et il lui

était aussi impossible de jouer assis que debout. Il y avait d'ailleurs un coup de théâtre auquel on ne pouvait pas renoncer : le coureur du roi de Maroc sautait par-dessus la tête du soudan d'Égypte. Quel effet perdu ! disaient les uns. Quel revers ! disaient les autres. Quelle fatalité ! disait madame Thomas. Manquer une recette aussi considérable, une recette que je croyais tenir. Vous la toucherez, Madame, dit Guillaume en se balançant le corps et en grossissant sa voix. Je jouerai le rôle du coureur, et mon camarade, plus petit que moi, jouera celui de la sultane. Bravo, s'écrièrent les comédiens, s'écria madame Thomas, s'écrièrent les passants.» La réception des deux candidats fut proclamée à l'unanimité des suffrages, et le tambour de la ville, qui passait en annonçant le violon de l'Opéra, reçut ordre d'annoncer en même temps

deux acteurs de Rouen, qui devaient remplir les principaux rôles.

Guillaume ne s'était pas informé si le sien était long ou court, difficile ou non : c'était un garçon qui ne doutait de rien. Il s'était beaucoup amusé jusque-là, et il comptait sur un *crescendo* de plaisir. Une seule chose le chiffonnait un peu : c'était de savoir comment il déterminerait Charles à jouer la sultane.

Il fut le trouver, en se grattant l'oreille : c'est la grande ressource des gens embarrassés. « Ma foi, Monsieur, je n'ai rien vu d'aussi original que cette troupe des Andelys, et je vous réponds que la comédie vous amusera. — Ah, tu reviens à tes folies. — Convenez, Monsieur, que nous n'avons guère à choisir que de la folie ou de la tristesse. Que gagnez vous à être mélancolique? — Oh, rien. Mais fais tes sottises tout seul. — Non,

Monsieur, vous serez de moitié. — Je te réponds que non. — Je vous réponds que si. D'abord, vous êtes enrôlé dans la troupe. — Oh, il est fort celui-là. — Et vous débutez ce soir. — De mieux en mieux. Et quel est le rôle que monsieur Guillaume me destine? — Vous jouez la sultane Aliza, favorite du roi de Maroc. — Quelle extravagance! — Soit, mais vous serez sultane. — Mais... — Pas de mais, Monsieur. — Quand je me prêterais à cela, est-il possible que d'ici à ce soir?... — Un commençant ne connaît pas de difficultés. Me voyez-vous inquiet de mon rôle — T'inquiètes-tu jamais de rien? — Vous aurez une brochure en poche, vous prendrez l'esprit de chaque scène dans les coulisses, et vous direz.... vous direz ce que vous voudrez. Vous aurez toujours plus d'esprit qu'un auteur qui me fait sauter par-dessus la tête du

soudan d'Égypte, lorsque rien ne m'empêche de passer à côté de sa majesté. — En voilà assez. Je suis ennuyé et de ton soudan, et de ta sultane favorite, et de tes sornettes. — Oh, vous y mettez bien de l'entêtement. Savez-vous ce qui en arrivera? — Et que peut-il en arriver? — Vous êtes annoncé au son du tambour. — Que m'importe? — Le public compte sur vous; il fera tapage; le commissaire s'en mêlera, il voudra vous forcer de jouer; vous ne voudrez pas céder à un commissaire, c'est tout simple; celui-ci vous emprisonnera; il faudra que vous décliniez votre nom, et on vous réintégrera dans le château de votre oncle, qui vous mariera dans les vingt-quatre heures. — Tu crois que les choses iraient jusque-là, Guillaume? — Hé, Monsieur, ces imbéciles de magistrats sont-ils jamais de l'avis des jeunes gens? — Hé, de quoi

diable aussi vous avisez-vous de me faire annoncer? — Ma foi, Monsieur, j'ai tout fait pour le mieux, comme lorsque j'ai écrit à mademoiselle d'Arancey. — Ne m'en parle plus, Guillaume, ne m'en parle jamais. — C'est bien dit, Monsieur, oublions-la; venez vous mettre à table avec vos nouveaux camarades, et faisons connaissance le verre à la main. »

Charles se laisse entraîner, et Guillaume l'introduit dans une espèce de halle, qu'on appelait la salle à manger, où dix tables étaient toujour prètes à recevoir le marchand, le roulier, l'officier, le pôstillon, et tous les animaux sujets aux droits de passe et d'auberge. Madame Floridor avait ses vues sur Guillaume, et elle était connaisseuse. Madame Grandval, qui n'avait pas encore paru, était une brunette de vingt-deux à vingt-cinq ans, dodue, potelée, vive comme la

poudre, et jolie comme un petit diable, en dépit de ses gazes et de ses linons reblanchis : elle jouait les soubrettes. Elle fixa Charles, et décida qu'il jouerait les amoureux comme un ange. M. Floridor, qui ne se passionnait pas pour les beaux garçons, examina Charles avec la sévérité d'un premier rôle : il lui trouva l'air novice, et lui fit faire avec le plus grand sérieux les évolutions théâtrales. « Présentez-vous à droite, à gauche.... tournez toujours sur la pointe du pied de derrière ; restez-là. Le profil beau, très-peu de barbe, la taille médiocre et svelte. Marchez, Monsieur ; doucement, plus doucement, à petits pas. Les mains croisées sur la poitrine, l'air modeste, embarrassé. Pas mal, pas mal. Voilà ce qu'il faut pour une sultane. Vous riez, Monsieur, vous riez. Si j'étais connu à Paris, j'y aurais mes quinze cents livres comme

un autre, et mes camarades feraient des élèves.

» A propos, Messieurs, savez-vous vos rôles? Non, Monsieur. — Vous vous en occuperez après dîner. D'ailleurs, pas d'inquiétude : ici comme partout, avec de l'effronterie on fait de son public ce qu'on veut.

» A table, à table, dit Poisson. » Madame Grandval jeta un coup d'œil en dessous à Charles, qui fut machinalement s'asseoir auprès d'elle, bien qu'il détestât les femmes. Madame Floridor s'empara ouvertement de Guillaume, qui se plaça, et répondit à de continuelles agaceries de toute la force de ses genoux et de ses pieds.

Madame Grandval disait ce qu'il fallait pour intéresser; elle irritait par des mines piquantes, elle se servait aussi du genou quand la conversation languissait; elle acheva d'animer son

voisin par des œillades qui n'étaient pas étudiées, parce que le voisin lui plaisait ; et le voisin, stimulé d'une manière tout-à-fait nouvelle pour lui, finit par attaquer à son tour, et de façon à attirer l'attention de Guillaume. « Je vous le disais bien, Monsieur, une indigestion de truffes n'empêche pas de les trouver bonnes. A propos de truffes, M. Thomas, est-ce là le dîner ordinaire? — Oui Monsieur, quand on ne demande pas d'*extrà*. — Hé bien, j'en demande, Monsieur. Donnez-nous ce dindon que vous arrosiez ce matin, et quelques bouteilles du meilleur. — Je vous observe, Monsieur, dit madame Thomas que les *extrà* se paient comptant. — Jamais de crédit avec nous, madame, et nous sommes trop heureux que la société nous permette de payer notre bien venue. »

Deux jeunes gens, beaux, bien faits

et qui paient! que de titres à la reconnaissance du sexe! Les avances de madame Floridor devenaient à chaque instant plus positives, et Guillaume y répondait de manière à lui donner des espérances : il était bien aise de s'établir tout-à-fait dans la troupe avant de se moquer d'elle. Charles se laissait aller aux charmes de sa voisine, et la comédie ne lui paraissait plus si ridicule. Le pauvre jeune homme était si neuf! Floridor ne voyait rien, c'est assez l'usage au théâtre; Grandval était au lit, et les absents ont toujours tort.

On se leva de table. Je ne sais trop ce que devinrent Charles et madame Grandval; je crois qu'elle avait comme lui un goût décidé pour les petits coins.... Guillaume fit servir le café au billard, où se rassemblaient déjà les agréables de la ville. Tout payé, il lui restait six francs, et il défia le

plus habile. Madame Floridor était là, madame Grandval y venait ordinairement, et comme les petits bourgeois sont enchantés de fixer, à leurs dépens, l'attention des actrices, le défi fut accepté par un *quidam* que Guillaume mène de petit écu en petit écu jusqu'au double louis, qui lui fut payé à regret, parce que madame Grandval n'avait pas vu qu'on pouvait sacrifier quarante-huit livres à l'occasion.

On peut, sans être trop modeste, s'occuper à deux heures d'un rôle qu'on doit jouer à six. La partie terminée, Guillaume s'empara des deux seules brochures que possédât la troupe, et chercha le camarade Charles. Le camarade ne se trouvant pas, il chercha la camarade Grandval, à-peu-près sûr que l'un lui ferait découvrir l'autre. Ne découvrant aucun des deux, il fallut bien appeler à haute

voix. Charles sortit enfin d'un certain réduit où on ne logeait ordinairement que le bois et la paille. Il avait les joues très-colorées, et madame Grandval, qui ne s'amusait pas seule, sortit aussi dans un certain désordre qui signifiait bien des choses, sur lesquelles Guillaume, enchanté que Monsieur s'amusât, eut la discrétion de se taire.

Charles se mit à l'étude d'assez bonne grâce, et Guillaume, en riant de tout son cœur, se servait de ses épaules pour répéter le saut qu'il devait faire par-dessus la tète du soudan d'Égypte. Rien ne lui paraissait si plaisant que cette équipée, que Charles eût difficilement partagée, si les agréments de la petite brune n'eussent appuyé, d'une manière victorieuse, les raisonnements du piqueur.

Lorsque ces Messieurs eurent saisi l'esprit de leurs rôles et les répliques

marquantes, ils jugèrent à propos de donner relâche à leur mémoire fatiguée, et comme il n'y avait pas de temps à perdre, M. Guillaume s'occupa des costumes. Il s'adressa à M. Floridor, qui joignait à l'emploi de premier rôle, celui très-désagréable de régisseur. M. Floridor observa qu'il jouait un souverain magnifique, vivant dans les délices, tenant la cour la plus brillante, et que, quelqu'envie qu'il eût de rendre à Guillaume les politesses qu'il en avait reçues à table, il ne pouvait se dessaisir de la robe de chambre de M. Thomas. « C'est trop juste, mon camarade ; mais voyons, que me donnerez-vous ? — Un coureur maroquin, comme un coureur français, ne saurait courir en habit long. — C'est démontré jusqu'à l'évidence. — Vous prendrez mon habit rose pèche. — Fort bien. — Et pour lui donner un

air étranger, vous mettrez le devant derrière. — A merveille. Et avec quoi cacherai-je cette file de boutons, qui ira du chignon à la chute des reins? — Avec le petit manteau d'abbé du *Mercure galant*. — Charmant, M. Floridor, délicieux. — Une serviette roulée en turban, les babouches fourrées de Thomas, et vous voilà en scène. — Impayable, impayable! Et notre jeune sultane, M. Floridor? Les cheveux tressés sur le haut de la tête, et la petite bande de gaze bleue et argent de madame Grandval, chiffonnée là-dessus; le jupon piqué de ma femme, faufilé par le milieu du haut en bas, et servant de grande culotte; le gilet de l'honnête criminel en tunique, et la robe de procureur en doliman; pour poignard, le couteau à gaîne de notre hôte, et au lieu de me l'enfoncer dans le flanc, comme l'ordonne l'auteur, votre camarade me le pas-

sera adroitement sous le bras gauche, et vous lui recommanderez de prendre garde de m'estropier : allez. »

Guillaume riait comme un fou, en rassemblant toutes ces guenilles des quatre coins de la maison. Charles rit aussi, en voyant les apprêts de cette espèce de mascarade; ils rirent à n'en pouvoir plus, en se regardant ainsi fagotés; ils rirent en repassant leurs rôles : une seule leçon de madame Grandval avait fait de Charles un homme tout nouveau.

Pour faire honneur à ces messieurs, on les avait mis dans une chambre qui servait de foyer, et où se rendaient régulièrement, dans les entr'actes, les partisans du vin chaud et de l'eau-de-vie brûlée. Le prévoyant Guillaume crut qu'il était sage de mettre en sûreté les habits qu'ils venaient de quitter. Il fut les serrer dans la commode de madame Floridor, qui l'assura,

avec un sourire enchanteur, qu'il avait pris, avec le petit manteau d'abbé, l'air piquant et coquet de cette classe d'hommes que les femmes ne sauraient trop regretter.

Le soleil avait parcouru la moitié de la course qui lui est assignée par l'astronome nouveau, ou selon le baron de Feneste, plus savant encore, le soleil, arrivé aux bornes de l'horizon, rétrogradait vers le lieu de son lever, et si on ne le voit pas revenir, c'est qu'il revient de nuit; ce qui prouve incontestablement que le soleil n'est pas lumineux : de quelque façon enfin que ce phénomène quotidien s'opère, il faisait nuit aux Andelys; les amateurs du vrai beau arrivaient à la porte de l'auberge; le bureau était ouvert, la salle éclairée, et Guillaume se disposait à prendre son violon, et à aller jouer un air d'opéra dans une coulisse, lorsqu'une

grosse voix qu'il entendit sur l'escalier fixa toute son attention. Le bruit approche ; Charles est frappé comme Guillaume. Ils se regardent, ils pâlissent ; ils ne peuvent plus douter.... c'est M. Botte qui va traverser le foyer. Guillaume ne balance point ; il prend Charles par le bras, l'entraîne de chambre en chambre à l'autre bout de la maison, et Charles disait, en respirant à peine : « Je suis perdu... je suis perdu. — J'avoue, Monsieur, que le moment est critique, mais je ne désespère pas encore. Il faut retenir votre oncle ici, et nous sauver sans perdre une minute. Attendez-moi là. »

Il court chez Floridor. « Ah, mon ami....... l'événement le plus incroyable..... le plus heureux..... Ah, mon Dieu !..... à peine puis-je le croire !... — Qu'est-ce donc ? — Avez-vous été quelquefois aux Français ? — Jamais ;

pourquoi? — Et vos camarades? — Hé, non, Monsieur. Donner de l'argent pour voir ce que nous jouons tous les jours, et fort bien, sans prétendre faire de comparaison.... — Ah! mon cher Floridor, quelle délicieuse surprise la fortune nous réservait! — Mais expliquez-vous donc. — Monsieur Molé vient de descendre dans cette auberge. — Monsieur Molé! — Monsieur Molé.

« — Quel événement! mon ami. — Il faut en tirer parti, M. Floridor. Ce rôle que je ne sais pas, où je resterai court vingt fois, je le lui ai vu remplir, à Paris, avec une finesse, une intelligence, une force! il l'a choisi, bien qu'il soit court, certain d'en tirer un parti prodigieux. Et le saut, le saut, M. Floridor, le saut, c'est à lui qu'il faut le voir faire. — A son âge! — Comme s'il n'avait que vingt ans. — Ah! s'il voulait..... s'il daignait... . —

Ce serait là le coup de maître. — On tiercerait dans la salle à l'instant même. — Sans doute; mais il est capricieux, original, bourru, et plutôt que de s'arrêter aux Andelys, il est homme à cacher son nom. — Peut-être, peut-être. L'honneur de relever une petite troupe, la générosité, la bienfaisance... — Il faudra arracher son consentement à force d'instances, d'opiniâtreté. — Oh, parbleu, je n'en démordrai pas. — C'est justement au premier rôle de la troupe à lui offrir les respects de ses camarades, et à se charger de la proposition. — Je vais rassembler ces messieurs et ces dames. »

Guillaume, enchanté d'avoir monté la tête de Floridor, le laisse, va reprendre Charles, sort avec lui par une porte de derrière, et enfile le premier chemin qui se présente. « Hé, où allons-nous, Guillaume? — Où M. Botte n'est pas. — Et mes habits, qui sont restés

là-bas? — J'ai cinquante-deux livres dans mon gousset. — Et comment nous habiller avec cette bagatelle? — Comme nous pourrons. — Et si on nous rencontre, faits comme nous voilà? — On rira, et nous laisserons rire. Allons, Monsieur, marchons; nous avons la nuit à nous : profitons-en, et demain on verra. »

Les cabaretiers des Andelys n'ont pas tous les jours des voyageurs qui arrivent en poste, et dont on peut porter le tintamare sur le mémoire. Thomas, ravi du ton tranchant de M. Botte, le conduisit au bel appartement, le bonnet dans une main, et une chandelle allumée dans l'autre : madame Thomas suivait avec la mouchette de cuivre, le pot à l'eau, la cuvette de faïence et la serviette blanche, et M. Botte répétait les questions qu'il avait faites dans toutes les auberges où il s'était arrêté. « N'est-il pas arrivé

deux jeunes gens ce matin? — Oui, monsieur, deux acteurs de Rouen. — Ce n'est pas de cela que je vous parle. — Ils vont jouer dans une pièce nouvelle. — Morbleu, laissez là vos comédiens. — Ils vous feront le plus grand plaisir. — Paix. — Et si vous voulez vous délasser..... — Te tairas-tu, bourreau! — Comme il vous plaira, Monsieur.

« — N'as-tu pas vu, bavard, un jeune homme en habit vert galonné?..... — Oui, Monsieur; c'est avec cet habit-là qu'il joue le valet de l'*Impromptu de Campagne*. — Réponds par oui, ou par non. N'est-il arrivé dans la journée que tes deux comédiens? — Pas davantage, Monsieur. — Envoie tes gens s'informer partout de deux jeunes gens qui doivent avoir passé par ton bourg, et, en attendant leur retour, prépare-moi un bon souper et un bon lit. — Oui, Monsieur. »

Floridor, ennuyé d'attendre ses ca-

marades, était allé leur apprendre lui-même la grande nouvelle. L'arrivée de M. Molé excita le ravissement, le délire. — Madame Floridor fit lever le rideau, et annonça au public l'acteur incomparable, et l'espoir qu'on avait de le voir jouer le soir même. Le public applaudit avec un enthousiasme qui allait jusqu'à la fureur, et toute la troupe, en habits de costume, s'achemina vers la chambre de monsieur Botte.

Floridor, décoré de sa robe de chambre d'indienne, marchait fièrement à la tête des siens. Poisson, taquin comme un comique, cherchait à se glisser en avant, et à ravir à son premier rôle une prérogative que chacun lui enviait. Floridor, vaniteux et jaloux, s'arrête, et toisant le petit homme d'un air dédaigneux : « Je n'imagine pas, monsieur Poisson, que vous prétendiez haranguer M. Molé.

— Je peux y prétendre comme un autre, Monsieur. — Et de quel droit, Monsieur? — Du droit qu'a l'orateur en titre..... — L'orateur en titre! oui, quand il s'agit d'annoncer une pièce changée, un rôle à jouer la brochure à la main; mais l'honneur de rendre hommage à un homme célèbre m'appartient, je m'en saisis, et j'imposerai silence aux raisonneurs. — Toujours orgueilleux, M. Floridor. — Peut-on l'être avec vous, M. Poisson? — Vous n'étiez pas si arrogant quand vous vendiez des pilules. — Ni vous, quand vous dansiez sur la corde. — On ne m'a jamais menacé de me faire danser dessous. — Insolent! Faquin! »

Thomas sortait de la chambre de M. Botte. « Mes amis, vous me faites trembler. Que le grand homme n'entende rien de vos démêlés, je vous en conjure. » Le grand homme, qui n'était ni sourd ni patient, ouvre sa

porte, et demande, avec son ton ordinaire, ce que lui veulent ces masques, et ce que signifie le carillon infernal dont on lui fatigue les oreilles.

M. Floridor range ses camarades en demi-cercle, et s'avançant de deux pas, et portant la main à son turban: « Ainsi que les habitants d'un climat nébuleux languissent dans la froidure et l'humidité, ainsi les premiers rayons d'un soleil brillant réchauffent et raniment..... — Que veut dire ce galimathias? croyez-vous avoir affaire à un bouffon? — Un bouffon, non, M. Molé; nous savons de reste que ce n'est pas votre genre. — Monsieur Molé! mon genre! — Refuserez-vous de faire les délices de cette ville, de rétablir nos affaires? — Mais je crois, le diable m'emporte, qu'ils me prennent pour un comédien. — Comédien sublime. — Etonnant. — Admirable, et nous vous admirons. — Finissons

cet impertinent badinage : je me nomme Botte. — Botte ! ah, ah, ah ! — Oui, corbleu, Botte, négociant connu et considéré dans les deux mondes. — On nous a prévenus, M. Molé, que vous cacheriez votre nom. Faites-nous seulement la grâce de jouer le coureur du roi de Maroc, dans lequel vous faites tant d'effet. — Allez au diable.

» — M. Molé, nous vous avons marqué tous les égards, tous les respects auxquels un demi-dieu peut prétendre; observez, s'il vous plaît, que nous avons épuisé les moyens doux. — Auriez-vous l'intention d'en employer d'autres? — Vous jouerez la comédie, malgré vous, s'il le faut. — Mais c'est un coupe-gorge que cette maison. — Je vais déclarer au sous-préfet que nous partons sans payer nos dettes, s'il ne détermine Monsieur à se prêter à la circonstance. — Et moi, dit madame Thomas, je vais briser une roue

de sa voiture. — Par la mort, s'il vous arrive d'y toucher, je fais murer votre porte, dût-il m'en coûter vingt mille francs ! »

Baptiste arrive, rouge, blanc, violet, une joue enflée, un œil tout noir, « Cri-z, criez bien fort ; il s'est passé de belles choses, pendant que vous disputez. » On donne un moment de relâche à monsieur Molé, pour écouter Baptiste.

« Je venais d'abreuver mes chevaux, et je chassais les pauvres bêtes devant moi, lorsque je me trouve nez à nez avec vos acteurs, qui paient des dindons et qui cajolent vos femmes. — Au fait, dit Floridor. — Je leur demande poliment ce qu'ils font à l'autre bout de la ville : le plus grand m'allonge un coup de poing..... (vous voyez ma joue et mon œil) et ils se mettent à courir comme si le diable les poussait. Je prends mes sabots à

la main, et je cours après eux, en criant au voleur : le plus grand s'arrête, et me dit que si je continue à crier, ou si je fais un pas de plus, il m'assommera sur la place. Je reste immobile, je me tais, et je les vois tirer du côté de Louviers.

» —Ah, mon Dieu! s'écrie Floridor, et le jupon piqué de ma femme, et mon habit rose-pêche! et la recette, dit madame Thomas en sanglotant! Et le manteau d'abbé, dit Poisson, et la robe de procureur! Au moins les Floridor sont nantis. Ils ont les habits des deux traîtres; mais le magasin. —Je suis nanti, je suis nanti; je jouerai le *Misanthrope*, le *Dissipateur*, le *Glorieux*, avec un habit de livrée, ou avec un frac bleu-barbeau, n'est-ce pas?.... Mon cher habit rose-pêche »!

M. Botte secoue les oreilles en entendant parler du frac bleu-barbeau.

« Ce n'est pas tout, dit Baptiste,

voilà un porte-feuille que j'ai trouvé près de la porte de derrière, qui était ouverte contre la coutume, et par laquelle les nouveaux venus se sont sans doute envolés. — Voyons, voyons, dit Floridor ; ces gens-là paraissent à leur aise, et nous pourrions trouver ici quelque billet de banque qui nous dédommagerait amplement de toutes nos pertes.... Bah ! un billet doux, un second, un troisième..... Sophie d'Arancey aurait bien mieux fait de signer des lettres de change.

« — C'est mon coquin de neveu, crie M. Botte, en frappant avec force ses deux genoux de ses deux mains. — C'est votre neveu ! vous paierez le jupon piqué de ma femme, et mon habit rose-pêche. — Et les effets du magasin. — Je ne paierai rien. Ce qu'on vous a laissé vaut mieux que toutes vos guenilles. Qu'est-ce que c'est donc que ces saltimbanques-là ?

— Des guenilles, des saltimbanques ! fussiez-vous à la fois Molé, Préville, Lekain, vous nous ferez raison de vos refus, de vos mépris, de vos injures. — Je vous ferai tous coucher en prison. Et toi, l'homme à la joue enflée, va me chercher des chevaux à la poste ; que je prenne à l'instant la route de Louviers. »

« Vous ne partirez pas, vous ne partirez pas, s'écrient tous les comédiens ensemble. » Et ce grand diable de Floridor porte la main sur la garde de son sabre tragique. M. Botte a laissé son couteau de chasse sur sa table ; mais, furieux de se voir traiter ainsi, il arrache un balai des mains de madame Thomas, et il allait frapper à droite et à gauche, lorsque Charles et Guillaume entrent précipitamment, et saisissent à la gorge Floridor et Poisson. Ils allaient étrangler chacun leur homme, si quelques cavaliers de gen-

darmerie, qui leur servaient d'escorte, n'eussent séparé les combattants.

Ces messieurs partaient pour faire une patrouille sur le chemin de Louviers, et il n'étaient point à cent toises des dernières maisons, lorsqu'ils entendirent quelqu'un crier au voleur : c'était Baptiste. Ils retournèrent au galop, et tombèrent sur la sultane et le coureur du roi de Maroc, très-mortifiés de cette rencontre. Leur accoutrement annonçant quelque chose d'extraordinaire, on s'empara de leurs personnes, le pistolet au poing, et on leur fit subir un interrogatoire sur la grande route.

Un des principes de Guillaume était que de deux maux il faut choisir le moindre. Il jugea qu'il valait mieux tomber dans les mains de M. Botte, en disant la vérité, que d'aller en prison par des mensonges : il déclara donc les choses précisément comme

elles étaient. Leurs gardes, toujours prudents, voulurent constater les faits, et ils ramenèrent nos Turcs à l'auberge, où ils arrivèrent fort à propos pour tirer le cher oncle d'embarras.

« Messieurs, dit M. Botte aux gendarmes, gardez bien ce drôle-ci, je vous en conjure; prenez garde qu'il n'échappe encore. Pour celui-là, ce n'est qu'un valet libertin, auquel je ne m'intéresse pas; vous pouvez le lâcher, et je vous réponds de tout. Je me nomme Botte; et je le prouve. »

Ce nom était connu partout, et l'examen de quelques papiers constata l'identité. M. Botte ne reçut de l'officier que des marques de considération et de condescendance, et les pauvres comédiens, confus d'être joués, désespérés de la perte de leur recette, se regardaient avec des visages allongés. Madame Thomas était allée retirer leur éclanche de la broche, et

son mari, courbé jusqu'à terre, pressait les genoux de M. Botte, et les mouillait des larmes de la cupidité. « Voilà, Monsieur, dit l'officier, bien des infortunés qu'il vous serait facile de rendre à la gaîté. — Oui, en payant la recette, n'est-ce pas? — C'est une bagatelle, pour vous. — Je donnerais mon argent à des gens qui ont débauché mon neveu! — Non pas, Monsieur, c'est lui qui s'est présenté à la troupe, et franchement il n'avait pas d'autre ressource. — Des gens qui ont voulu me forcer, moi, à faire la parade avec eux! — Ils rendaient hommage au talent qu'ils vous supposaient. — Des gens qui voulaient briser ma voiture! — Pardonnez un égarement causé par l'enthousiasme. — Je ne pardonne rien, je ne donnerai rien. — Faites cela pour moi, à qui vous devez peut-être quelque chose. Je vous ai ramené un neveu que vous aimez,

que peut-être vous n'auriez trouvé de longtemps. — J'ai prononcé, je ne donnerai rien ; mais je dois une gratification à vos cavaliers. Voilà dix louis, distribuez-les comme vous voudrez. » C'était au moins le double de la recette.

« Monsieur, reprit l'officier, mes cavaliers ne reçoivent rien que du Gouvernement, qui les paie toute l'année pour faire leur devoir. Vous m'avez autorisé à distribuer l'argent comme je le voudrais; voilà l'usage que je crois en devoir faire. » L'officier s'approche de Floridor, et lui donne les dix louis.

« Vous êtes un brave homme, Monsieur, lui dit tout bas le cher oncle. Faites-moi le plaisir de souper avec moi. »

Ici la scène changea tout-à-fait. M. Botte reçut au moins une révérence et un bénédiction par écu.

« C'est assez, criait-il : ils vont me fatiguer de leurs politesses autant que de leurs extravagances. Je ne vous ai rien donné ; adressez vos remercîments à Monsieur.

Floridor fut gaîment rendre l'argent au public ; Guillaume attendait le dénouement dans la cuisine ; Charles restait pétrifié dans un coin. L'officier le prit par la main, et le présenta à son oncle, qui était brusquement rentré dans sa chambre. « Enfin, vous voilà donc, Monsieur, vous qui me faites courir de toutes les manières, vous qui avez failli à me faire couper les oreilles d'un receveur de gaillotte, et qui êtes cause qu'ici on me turlupine, on m'insulte. — Vous êtes un joli garçon, Monsieur. — Mon cher oncle..... — Hé, malheureux, je le sens trop que je suis votre oncle ; c'est vous qui l'oubliez. Pourquoi, Monsieur, vous êtes-vous sauvé de mon

château? — Mon cher oncle, cette lettre..... — Hé bien ; cette lettre ? — Cette demoiselle que je ne connais pas encore..... — Qui vous l'a dit? — Mais cette lettre, mon oncle. — Pourquoi jugez-vous, Monsieur, sur une phrase qui n'est pas terminée? — Il me semble qu'elle l'est, mon cher oncle. — Elle ne l'est pas, Monsieur. — Ah, je me la rapelle trop pour mon repos et mon bonheur : Demain je le présente à sa future, qu'il ne connaît pas encore. — Je vais vous dire la fin de la phrase, Monsieur, ce que j'aurais ajouté, s'il n'eût pas fallu vous chercher par monts et par vaux : Je le présente à sa future, qu'il ne connait pas encore comme moi. J'ai étudié la tête et le cœur de mademoiselle d'Arancey : je suis content d'elle, et elle sera ma nièce. Hé bien... hé bien... Monsieur l'officier, à moi... venez donc. A quel homme ai-je affaire ; bon Dieu? il

est prêt à se noyer quand on ne fait pas ce qu'il veut, et il se trouve mal quand on lui cède. — Non....... Non, mon oncle, c'est que la surprise, le ravissement..... — Prenez ce verre de vin, et allez quitter vos chiffons. Que dirait votre Sophie, si elle vous voyait dans ce grotesque équipage? Que doit-elle penser, depuis deux jours qu'elle n'a entendu parler de moi? La pauvre enfant souffre horriblement, j'en suis sûr, et cela, parce que Monsieur ne donne pas aux gens le temps de finir leurs phrases. »

Charles, passant en un instant d'un état désespéré au comble du bonheur, Charles ne se possédait pas. Il embrassait son oncle, il embrassait l'officier; il revenait à son oncle, et les plus douces étreintes, et les caresses les plus tendres, et les expressions de la plus touchante reconnaissance, tout concourait à faire ou-

blier à M. Botte ses fatigues et ses inquiétudes. « Allons, Charles, allons, en voilà assez ; nous ne sommes pas des femmelettes. Allez reprendre vos habits ; je vous parlerai raison à votre retour.

En revenant de chez Floridor, Charles rencontra sa petite Grandval, qui le cherchait peut-être. Elle le regarda d'un air qui voulait dire : C'en est donc fait, je vous perds. Charles baissa les yeux et rougit. La petite lui prit la main : « Non, lui dit-il, non. Vous m'avez fait oublier un moment ce que j'adore ; mon égarement n'ira pas plus loin. »

Lorsque le jeune homme rentra, M. Botte était plongé dans une profonde méditation. « Asseyez-vous là, dit-il à son neveu ; ne m'interrompez point, et n'oubliez pas ce que je vais vous dire : vous pourrez le redire à vos enfants.

« L'engagement que vous allez contracter est le plus saint que je connaisse ; il est la base de tous les liens sociaux, et celui-là seul est digne d'être père, qui s'est montré enfant soumis. Si, malgré ma défense, vous fussiez retourné à la ferme ; si vous vous fussiez permis le moindre éclat qui eût pu nuire à mademoiselle d'Arancey, vous n'étiez pas digne d'être son époux ; jamais vous ne l'auriez été ; j'en avais fait le serment, et vous savez si je l'aurais enfreint.

» Je sais que l'amour n'est pas éternel..... Vous ne le croyez pas aujourd'hui : le temps vous convaincra de cette triste vérité. Vous sentirez alors que pour être toujours estimable, une épouse jolie a quelquefois des sacrifices à faire au devoir. J'ai voulu m'assurer que mademoiselle d'Arancey sût toujours remplir les siens. Je lui ai successivement imposé toutes les pri-

vations qui devaient froisser son cœur. Au mot vertu, elle s'est soumise, sans connaître mes vues sur elle, et je me suis dit : Elle sera toujours respectueuse. Elle réunit tous les avantages que je peux désirer pour mon neveu ; elle sera sa femme. Dans huit jours vous serez unis, et puissiez-vous être les modèles des époux, comme vous l'êtes des amants! »

M. Botte se leva, et fut embrasser Charles. Le jeune homme crut que le moment pouvait être favorable à Guillaume ; il hasarda de parler du service qu'il en avait reçu. « Je sais que vous lui devez la vie ; il recevra des marques de ma reconnaissance ; mais il n'a pas de mœurs, et rien, dans mon esprit, ne peut balancer un tel vice : il ne rentrera jamais chez moi.

» Allons, mon officier, à table, et que la réunion de l'oncle et du neveu soit célébrée le verre à la main. »

CHAPITRE IV.

Départ des Andelys. Projets de mariage.

Charles était couché dans la chambre de son oncle : on se loge comme on peut aux Andelys. Il était éveillé ; il prêtait l'oreille ; et M. Botte paraissait disposé à ronfler encore longtemps. Charles était pressé, très-pressé de partir ; mais éveiller son oncle ! il n'y a personne qui l'osât. Cependant le temps s'écoule ; Charles s'impatiente, et dans son impatience, il renverse la table de nuit et son contenu. M. Botte saute du lit, et se jette bravement sur son couteau de chasse ; Charles se met à rire ; l'oncle se met en colère. « Ce drôle-là ne fera jamais que des sottises. — Mon cher

oncle, c'est un accident. — On prend garde à ce qu'on fait, Monsieur. — Je vous demande mille pardons, mon oncle. — Pardon, pardon, c'est toujours là son refrein.

» — Nous allons partir, n'est-ce pas, mon cher oncle? — Monsieur me donnera, je l'espère, le temps de déjeûner. — Oui, mon cher oncle. — C'est bien heureux. — Mais..... — Quoi, mais? — Vous disiez hier que, depuis deux jours, mademoiselle d'Arancey n'a entendu parler de vous. — Est-ce une raison pour que je ne déjeune point? — Me voilà habillé, mon oncle, et je vais vous faire servir. — A la bonne heure. — Mon oncle.... serez-vous longtemps à table? — Corbleu! j'y passerai le temps qu'il me plaira. Il est unique que Monsieur prétende disposer de mon estomac comme de mon cœur. Allez, Monsieur, allez donner vos ordres.

Charles descendit à la cuisine. Guillaume, de son côté, pensait aussi au déjeûner, et paraissait aussi gai que si l'avenir le plus brillant se fût présenté à lui. Charles attribua sa gaîté à l'ignorance où il était encore de l'inflexibilité de son oncle, et il l'aborda d'un air assez triste. « Qu'est-ce, Monsieur, je vous croyais réconcilié avec M. Botte? — Et j'épouse ma Sophie. — Votre grand sérieux est donc un effet anticipé du mariage?.. — Mon ami, je ne m'afflige que pour toi. — Moi, Monsieur, je ne m'afflige de rien. — Mon oncle ne veut pas absolument te reprendre. — Il a raison; un homme comme moi n'est pas fait pour être valet. — Mais je n'ai pas d'argent à te laisser. — Est-il dans l'ordre qu'un comédien en ait? — Quoi! tu restes dans cette troupe? — Il faut commencer quelque part. — Je te quitte à regret. — Nous nous

reverrons quand je serai aux Français.
— Tu comptes arriver là? — C'est le but de tout comédien, comme la papauté est le but du dernier moine Italien. — Adieu donc, mon cher Guillaume. — Adieu, Monsieur. — Je te souhaite bien du bonheur. — Je souhaite que vous ne vous noyez pas de regret d'avoir reçu le sacrement... — Oh, ciel, que dis-tu là? — Ce serait bien plus sage que d'avoir voulu mourir parce qu'on vous le refusait. »

L'oncle et le neveu déjeûnèrent et partirent. Charles demanda à monsieur Botte où il le conduisait. Droit à la ferme, répondit le bon parent. Charles tressaillit de joie; mais bientôt des souvenirs presqu'effacés se retracèrent à sa mémoire; il tomba dans une foule de réflexions qui répandirent un froid glacial sur sa jolie figure. « Que diable y a-t-il donc encore, Monsieur? Je vous marie selon vos

vœux, et vous paraissez mécontent! — Mon cher oncle, je crains, je tremble..... — Finissons; qui peut vous faire trembler? — Mademoiselle d'Arancey est-elle instruite de vos projets? — Je ne me suis pas positivement expliqué. — Elle résistera, mon cher oncle. — Je voudrais bien voir cela, par exemple. — Mais si cela était, mon cher oncle? — Hé, quelle serait la raison de cette résistance? — Son respect pour son père....... — Elle a raison de respecter son père; elle aurait tort de ne pas se marier. — Elle ne se mariera jamais sans son consentement. — Peut-elle le lui demander? — Doit-elle s'en passer, mon oncle? — Elle doit accepter une alliance qui relève une famille ruinée; elle le doit par considération même pour son père. — Elle sait combien M. d'Arancey tient à la noblesse, et, malheureusement, nous ne sommes pas nobles.

— Qu'est-ce que c'est, Monsieur, qu'est-ce que c'est? Une famille, illustrée par un demi-siècle de probité et de travaux utiles, serait au-dessous de gens qui ne peuvent se targuer que de vieux parchemins, et qui traînent un nom qu'ont illustré leurs ancêtres? Mademoiselle d'Arancey mépriserait-elle notre honorable roture? Rougirait-elle d'être la femme d'un homme qu'elle n'a pas honte d'aimer? — Sophie vous estime, elle vous respecte, et ne sera retenue que par la crainte d'offenser son père. — Dites-moi, Monsieur, dans quel temps vous a-t-elle parlé de ses scrupules? Est-ce lorsqu'elle vous portait le fromage à la crème dans sa petite corbeille d'osier? — Non, mon oncle. — Qu'elle recevait vos lettres en allant ou en venant du château? — Non, mon oncle. — Est-ce dans le temps qu'elle s'échappait de la ferme pour

aller déposer ses billets dans le creux du vieux orme? — Non, mon oncle. — Ah, j'entends, c'est lorsqu'elle ne vous aimait pas encore. Apprenez, Monsieur que l'amour parle plus haut que des lettres de noblesse, et qu'elles ne feront pas rejeter un jeune homme charmant.... — Ah, mon cher oncle!... — Oui, Monsieur, vous êtes charmant, vous le savez de reste; votre Sophie le sait mieux que vous, et de vieux préjugés..... — Ah, mon cher oncle, Sophie avoir des préjugés! — Hé, pourquoi pas? la croiriez-vous parfaite? La perfection, Monsieur, n'est pas le partage de l'humanité, et la versatilité des opinions nous est commune à tous. Apprenez à voir les choses telles qu'elles sont, et ne dites pas : Ma femme est sans défaut; dites au contraire : Elle en a, mais je les supporterai, parce qu'il faudra qu'elle supporte les miens. Au

reste, de toutes les femmes que je connais, mademoiselle d'Arancey est celle qui approche le plus de la perfection ; elle y parviendrait, s'il était dans notre nature d'y atteindre. Elle vous convient à tous égards, je veux que ce mariage se fasse, et corbleu, il se fera. »

Il n'est pas difficile de persuader un homme qui ne propose des difficultés que pour le plaisir de les voir résoudre. Charles se garda bien de combattre plus long-temps une opinion qui berçait si agréablement ses rêves les plus doux. Il revint à ces sentiments toujours si vifs et si purs qu'inspire un bonheur prochain et légitime. Une gaîté franche succéda aux craintes qui l'avaient bannie un instant, et M. Botte, aussi vif que son neveu, aussi pressé de jouir à sa manière, criait, en jurant après les postillons, qui ne secondaient pas son impa-

tience. Son imagination prévoyait tout, arrangeait tout, faisait succéder un tableau à un autre. D'abord, mademoiselle d'Arancey, incertaine de son sort, doit être cent fois le jour sur la porte de la ferme, et le recevra à la descente de sa chaise; et puis, elle ne saura que penser, quand on lui présentera Charles, avec qui on lui avait interdit toute espèce de relations. M. Botte déclare ensuite ses vues avec la dignité d'un grand parent; on ne répond rien, parce qu'on est modeste; mais un sourire qui s'échappe, un tendre embarras, trahissait l'incarnat de la pudeur. Vient ensuite la lecture du contrat. Une grande fortune et tous les agréments qu'elle procure, ne rendront pas Charles plus aimable, mais feront aimer un peu l'oncle à qui on les devra; et ce château, où on est né, rétabli dans sa première splendeur..

et la cérémonie nuptiale, et le rideau du mystère, tiré de la main du bienfaiteur des jeunes époux, et le moment du réveil, donné encore à l'amour, et celui de la réflexion, tout entier à la reconnaissance ; Sophie, embrassant tendrement son oncle, et le pressant contre son cœur ; Charles, radieux et fier, levant sur son épouse des yeux pleins de feu encore ; la jeune personne baissant langoureusement les siens..... M. Botte trouvait tout cela charmant, et en courant il oubliait les heures des repas, et il mangeait en courant, il dormait en courant, et Charles, qui ne dormait pas, avait à-peu-près les mêmes idées que son oncle, et les sentait bien plus vivement.

M. Botte n'arrêta à son château que le temps nécessaire pour expédier à Horeau cette lettre qui avait tourné la tête de Charles, et qui l'avait poussé

droit à la rivière ; cette lettre qui demandait au jour, à l'heure, à la minute, le tapissier, le peintre-décorateur, vernisseur, badigeonneur ; qui demandait des meubles, des stucs, des couleurs, des pinceaux. En vain le valet de chambre s'épuisait en questions sur la santé de Monsieur ; en vain la femme de charge fatiguait un bras potelé, qui s'allongeait et offrait respectueusement un bouillon. A la ferme d'Arancey, à la ferme, criait M. Botte, et le postillon fouette ses chevaux, et le valet de chambre reste la bouche ouverte et une main en l'air, et la femme de chambre stupéfaite, laisse tomber l'écuelle d'argent sur le pavé.

Mademoiselle d'Arancey n'avait pu voir dans M. Botte qu'un homme d'une probité rigide Ces hommes-là forcent notre estime, lors même qu'ils nous contredisent ; on voudrait les ai-

mer, et mademoiselle d'Arancey sentait qu'elle n'aimerait jamais que la vertu aimable. Quelquefois elle avait cru démêler, à travers la brusque sévérité du cher oncle, une teinte de sensibilité qui ne s'accordait pas avec ses expressions. Elle saisissait avec vivacité l'ombre du plus faible espoir, et M. Botte, en fronçant le sourcil, faisait tout évanouir. Quelquefois elle retenait, combinait, pesait, calculait des mots échappés qui annonçaient de secrets desseins. C'est sur sa couche solitaire, d'où l'inquiétude et l'amour avaient banni le sommeil, qu'elle espérait et désespérait tour à tour. Attendait-elle quelque chose de M. Botte? Les préjugés de son père lui arrachaient des larmes ; ne voyait-elle qu'un long avenir partagé entre l'amour et les privations? ses pleurs coulaient encore, et elle répétait ces tristes mots : « Ah, mon ami,

que de peines nous nous sommes préparées ! »

Elle n'aimait plus Georges du tout. Toujours très-réservé sur ses propres secrets, il était d'une pénétration fatigante, et il disait sa façon de penser avec une franchise qui devenait désagréable. Il ne concevait pas qu'un homme très-riche visitât tous les jours une demoiselle très-pauvre, pour lui répéter à chaque visite qu'elle n'épouserait jamais son neveu. Il rougissait, il pâlissait, en ajoutant que M. Botte disait tout le contraire de ce qu'il pensait ; et Sophie, la bonne, la douce Sophie, dépitée de ce qu'on voulait la deviner malgré elle, rougissait, pâlissait à son tour ; elle allait dans sa chambre réfléchir en liberté, combiner de nouvelles idées sur les observations de Georges, et des larmes, toujours des larmes, étaient le résultat des plus tristes réflexions. Il ne lui

restait pour appui que le témoignage d'une conscience pure, qui répand un charme jusque sur la douleur. C'est ainsi qu'une femme estimable arrive à la vieillesse sans avoir connu les jouissances; mais c'est alors qu'elle est payée de ses sacrifices par les soins de l'amitié et les hommages des gens de bien; c'est au milieu d'eux qu'elle passe de la vie au néant, sans crainte et sans regrets, après avoir vu ces victimes des illusions passagères perdre tout avec leurs charmes, être livrées à un abandon effrayant, et poursuivies jusque dans la tombe par la honte et le mépris.

Le père Edmond, étranger depuis longtemps aux mouvements tumultueux du cœur, ignorant ce qui se passait dans celui de sa demoiselle, et dans ceux de quelques personnes qui l'intéressaient fortement, le père Edmond jouissait du bien qu'il avait

fait, de celui qu'il se proposait de faire encore, et il se délassait de ses travaux en relisant sa vieille Bible couverte en veau, et garnie en lames de cuivre. Souvent il levait les yeux vers le ciel, et il disait avec foi et onction : Voilà ma patrie ; une vie sans tache m'en assure la jouissance. Telles étaient les situations différentes des membres de cette famille que nous avons perdue de vue depuis longtemps.

On préparait une fète, une très-grande fète au village. Le curé, persécuté, banni, proscrit, allait rentrer dans sa cure : c'était un bien honnête homme que ce curé-là !

Il n'était ni cagot, ni exigeant, car il savait que les hommes les plus simples n'aiment pas qu'on ne leur conte que des sornettes, ni qu'on prétende les mener par le nez.

Il ne questionnait jamais les petites

filles à confesse, ce qui plaisait fort aux mamans, qui se souvenaient d'avoir appris certain petit péché au tribunal même de la pénitence. Il ne recevait jamais de femme au presbytère, ce qui plaisait fort aux maris; il ne s'informait jamais des secrets des familles, ce qui plaisait fort à tout le monde.

Il enseignait littéralement le catéchisme, tel qu'il avait plu à monsieur l'évêque de le faire, et il n'entreprenait jamais de rien expliquer, parce que, disait-il, les articles de foi n'ont pas besoin d'explication.

Mais tous les dimanches il prêchait contre un vice, ou il louait une vertu, et on le croyait comme l'évangile, parce qu'on ne lui connaissait pas de vices, et qu'on le voyait pratiquer toutes les vertus. D'autres disent tous les jours: Ne faites pas ce que je fais, faites ce que je vous dis. Hé! de quel

droit me prêches-tu, si tu ne vaux pas mieux que moi ?

Notre curé soignait, consolait les malades ; il secourait ses pauvres, il arrangeait les procès, il réconciliait les époux, et il engageait celui qui avait tort à se corriger, et l'autre à être patient.

L'office du Dimanche terminé, il permettait, il encourageait le travail, parce qu'il croyait qu'on fait moins de mal en conduisant sa charrue, qu'en s'enivrant de mauvais vin. Il répondait à un curé du voisinage, qui lui reprochait son indulgence : Je serai de votre avis, mon cher confrère, quand le soleil cessera de se lever le septième jour. Mais si la nature est sans cesse en activité, pourquoi l'homme, qui n'en est qu'une faible émanation, cesserait-il d'agir, surtout si son travail est nécessaire à l'existence de sa famille ?

Il ne défendait point qu'on dansât

quelquefois, parce qu'une gaîté décente n'a rien que d'innocent ; que le violon rapproche les jeunes filles des jeunes garçons, et qu'en facilitant les mariages, ce rapprochement tend à l'exécution du précepte : *Croissez et multipliez ;* et il répondait au curé son voisin : Mon cher collègue, il faut qu'un jeune homme bien constitué se marie promptement, ou qu'il porte le trouble dans les familles.

Il ne haïssait pas le plaisir, et de temps en temps il rassemblait chez lui quelques-uns de ses paroissiens. Un dîner frugal et une pointe de bonne humeur délassaient le pasteur en civilisant le troupeau. La chansonnette n'était pas interdite, pourvu qu'elle ne fût pas grivoise. L'harmonie, le travail et la santé étaient fixés dans le village.

Un malheureux, hypocrite depuis sa naissance jusqu'en mil sept cent

quatre-vingt-neuf, avait fait chasser le bon curé, dont il convoitait le presbytère, et tous ces villageois regretaient leur digne père.

Quand il put reparaître *sans danger,* car notre curé n'avait jamais ambitionné la palme du martyre, il écrivit à ses paroissiens une lettre affectueuse, et il l'adressa au père Edmond, parce qu'il était le plus âgé du village, celui qui chantait le mieux au lutrin, et qui figurait avec le plus de dignité aux processions, qualité qui ne lui paraissaient pas indifférentes; car, disait-il, c'est par les yeux et les oreilles qu'on arrive à l'imagination, et c'est par l'imagination qu'on mène les hommes. Loués soient ceux dont les efforts ne tendent qu'à les mener au bien!

Le père Edmond, flatté de la préférence que lui accordait son curé, commença par mouiller sa lettre de ses

larmes, puis il fut la lire de maison en maison. Partout on lui présentait le grand fauteuil, il s'asseyait, tirait ses lunettes, relisait la lettre, recommençait à pleurer, et gagnait une autre chaumière.

Ceux à qui il avait lu, le suivaient en chantant, l'un l'*Alleluia*, un autre le *Te Deum*, un troisième le *Magnificat*, un quatrième le *Rorate cæli*; ce qui faisait un concert aussi discordant qu'il était pur et naïf : de sorte que lorsque le père Edmond sortit de la dernière cabane, tous les habitants étaient rassemblés autour de lui.

Comment recevra-t-on monsieur le Curé? quels honneurs lui rendra-t-on? On propose, on discute, on délibère, on parle tous à la fois. On sonnerait bien la cloche, mais on en a fait des gros sous, ou la culasse d'un canon ; on tendrait bien l'église, mais on a fait des guètres avec la draperie noire, et

on a doublé des habits avec la draperie blanche... Que diantre fera-t-on? car enfin il faut faire quelque chose... Ah, illuminer comme à Paris, mordienne... Non, non, c'est trop mondain, cela....... Mon Dieu, que ferons-nous?

Le père Edmond se fait soulever sous les bras pour monter sur une escabelle. Dès que sa tête blanchie est élevée au-dessus de celles des autres, on juge qu'il veut parler, le tumulte s'apaise, un profond silence règne dans l'assemblée, parce que dans ce village-là, on a conservé l'habitude de respecter les vieillards.

« Mes amis, dit le bon père, croyez-vous que le son d'une cloche, et que des murs garnis de drap blanc ou noir, soient ce qu'il y a de plus agréable à Dieu? Ce sont les cœurs purs qu'il aime, ce sont ses temples les plus chers : les nôtres sont dignes de s'élever vers lui. Remercions-le d'abord de

nous avoir rendu notre bon curé, et nous verrons après. »

Tous les chapeaux sont à terre, tout le monde est à genoux. Edmond prie à haute voix au nom de tous, et chacun s'unit intérieurement à lui.

« Avisons-nous, maintenant, dit le père Edmond, en remontant sur son escabelle. Dieu a paré la nature de fleurs ; les fleurs lui sont donc agréables : des guirlandes de barbeaux, de roses, de jasmin, décoreront son église. Il a béni nos moissons : des gerbes orneront son autel. Chacun mettra la main à l'ouvrage, et ces premiers préparatifs terminés, tous les habitants, en habit de dimanche, sortiront du village, et iront à la rencontre de monsieur le curé. La marche sera ouverte par les derniers jeunes gens qu'il a mariés, et la jeune femme lui dira, en lui faisant la révérence : Le bon Dieu a reçu nos actions de grâces ; recevez,

monsieur le Curé, les vœux et l'hommage de vos paroissiens. Ils ont voulu que la parole vous fût adressée par les derniers que vous avez bénis. Le ciel vous a entendu, et il a répandu sur nous ses grâces: venez bénir les autres à l'église, dont nous vous présentons les clefs dans ce plat d'étain. Ce n'est pas, mes amis, que je croie mauvais les mariages faits seulement d'après la loi (car j'ai vu, dans ma vieille Bible, que le consentement mutuel suffisait aux patriarches, et les patriarches nous valaient bien); mais la bénédiction d'un honnête homme est comme la rosée qui féconde nos plantes, et leur fait porter de bons grains.

» Entouré de ses enfants, monsieur le curé se rendra à l'église; il la purifiera, chantera une grand'messe, fera la cérémonie des mariages, et nous le mènerons sous le grand ormeau, où

seront dressées des tables. Chacun apportera son plat et son broc, et ce sera la fête des épousailles, de la reconnaissance et de l'amitié.

» Son presbytère est vendu : puisse-t-il profiter à celui qui l'a acheté! Comme l'ancien du village, je logerai monsieur le Curé le premier, et je le garderai six semaines. Les autres feront après moi, selon leur moyen..... — Oui, oui, nous le logerons tous. »

« M. Edmond, dit modestement mademoiselle d'Arancey, vous m'avez remise en possession du château de mon père. Trop jeune pour l'habiter encore, permettez que j'y reçoive monsieur le Curé ; il y sera commodément, et ne dérangera personne. — Brave demoiselle !...... — Digne demoiselle !.... — Oui, au château..... — Au château.... — Vive, vive mademoiselle d'Arancey !..... — Et notre bon pasteur ! — Le laitage.... — Les œufs.... — La meil-

leure volaille..... — Nous lui porterons tout.... — Nous lui offrirons tout..... — Et il ne refusera pas ses amis. »

Le temple était paré, les habitants *endimanchés*, les villageoises dans leurs atours, et le cortége était en marche. Georges, l'honnête et tracassier Georges, avait passé à son bras, le bras joli de mademoiselle d'Arancey. On avançait en silence et dans le recueillement. Un homme d'un extérieur vénérable paraît dans l'éloignement : est-ce lui ? ce demandait-on tout bas.

Autant qu'on en peut juger, il porte un habit de camelot gris, et ce n'est pas la couleur d'usage ; il a des guêtres de toile écrue, et un bâton noueux à la main, et jamais on n'avait vu de curé en guêtres, armé comme un marchand de bœufs... Mais ses cheveux paraissaient frisés en rond ; mais son chapeau, à demi-retroussé, marque trois

pointes; mais sa démarche est noble et grave..... ce pourra bien être lui.

On n'était plus qu'à cinquante pas les uns des autres. Le voyageur s'arrête, regarde, tire son mouchoir, essuie ses larmes, tombe à genoux sur la route, dans la poussière, et s'écrie : Mon Dieu! mon Dieu! je vous remercie; vous m'avez conservé leur cœur.

Les villageoises ont entendu cette exclamation : C'est lui, c'est lui, crient cent bouches à la fois, et on oublie ce qu'on devait faire, et l'ordre de la marche est rompu, et on court, et les plus jeunes se précipitent, et les vieillards se plaignent, pour la première fois, du fardeau des années.

Le bon curé est entouré de ses paroissiens; c'est à qui baisera ses mains, touchera ses vêtements, ce bâton qui rappelle la simplicité, la pauvreté de l'apostolat. Les anciens arrivent enfin. Le pasteur aperçoit Edmond, ouvre

ses bras, et le presse contre son sein.

La chaise de M. Botte approchait, précédée d'un nuage de poussière. Le cher oncle, frappé à la vue d'un homme dont l'extérieur annonçait l'indigence, et que pressaient l'amour, le respect, la reconnaissance de toute une peuplade, le cher oncle fait arrêter son postillon, et lui ordonne d'aller savoir ce qui se passe.

« Descendons, Monsieur, descendons, dit-il à son neveu, après avoir entendu le rapport de son messager. J'honore la vertu sous une soutane, comme sous un habit brodé, et partout j'aime à lui rendre hommage. »

Charles a distingué mademoiselle d'Arancey dans la foule. Il s'élançait... son oncle le retient par un bras. « Monsieur, vous avez toute votre vie pour l'amour, et le vertueux curé ne retrouvera jamais un jour comme celui-ci : gardons-nous de rien déranger. » Et

M. Botte et son neveu oublient leur impétuosité; ils prennent la queue de la marche; ils suivent, le chapeau à la main.

Notre aimable Sophie a l'œil aussi actif et aussi perçant que Charles : elle a vu la voiture, que personne n'a remarquée; elle en a vu descendre les voyageurs. Elle ne conçoit pas que M. Botte lui ramène un amant avec qui il l'a forcée de rompre ; elle se rappelle les observations de Georges. Mille idées différentes l'assaillent à la fois; elle rit, elle pleure, elle tremble; elle s'appuie si fortement sur le bras du jeune paysan, qu'il s'inquiète, se retourne, regarde, aperçoit M. Botte, et Charles devient réservé, rêveur, et ne prononce plus un mot.

Jamais procession n'avait paru à Charles aussi longue, aussi fastidieuse que celle-ci. Tantôt il s'écartait de la file, et son oncle lui faisait reprendre

son rang; tantôt il marchait sur les talons de celui qui le précédait, et son oncle le faisait rétrograder; tantôt il s'élevait sur la pointe des pieds, et il rencontrait quelquefois les yeux de sa Sophie. Ils exprimaient tout ensemble, et le plaisir de la revoir, et la crainte de l'avenir. Que n'eût-il pas donné pour la rassurer!

On était enfin dans l'église, on s'était rangé; M. Botte s'était laissé conduire par son neveu, qui, n'ayant pu se placer à côté de mademoiselle d'Arancey, s'était mis précisément vis-à-vis d'elle. Séparés par un intervalle qu'occupaient le curé, le magister, Edmond et le lutrin, que pouvaient faire de pauvres jeunes gens, observés, gardés, l'un par son oncle, l'autre par Georges? Charles adressa à Sophie une profonde révérence; Sophie la lui rendit très-exactement; dès lors leurs yeux se fixèrent, non pas sur l'autel, et s'ils

pensaient au créateur, c'était pour l'adorer dans ce qu'il avait fait de plus beau.

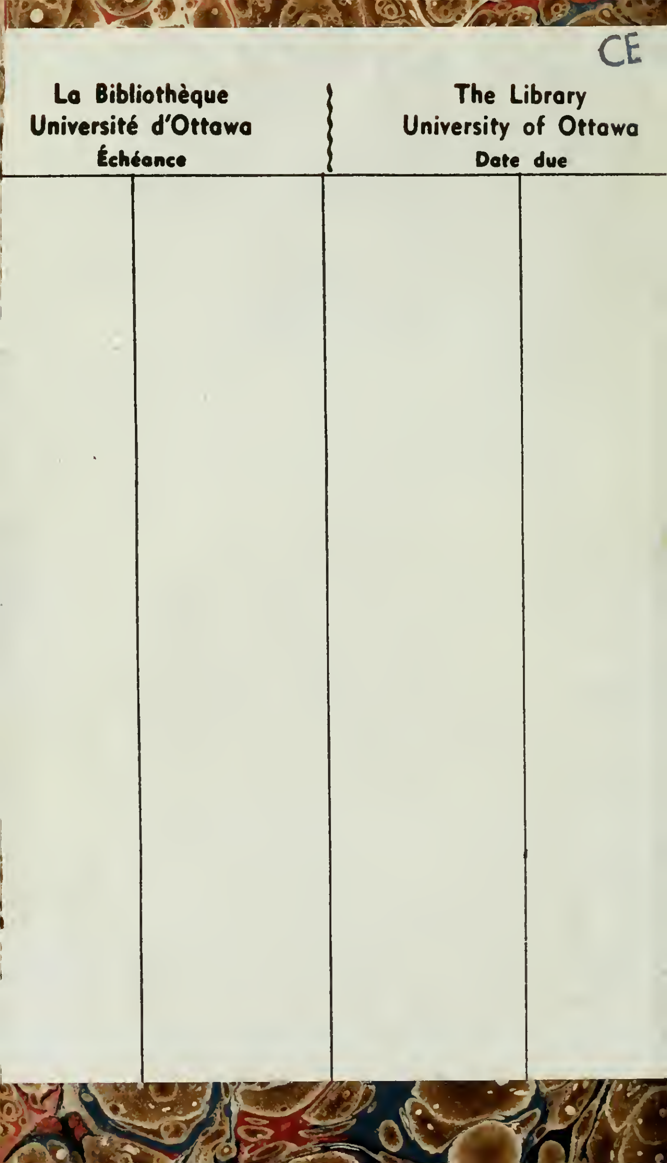
Quelque parfait qu'on soit, il faut payer tribut à la faiblesse humaine. Depuis longtemps le bon curé n'avait rempli les fonctions du sacerdoce; on le comblait d'honneurs; sa tête était exaltée, et il crut que c'était le cas ou jamais d'officier presque pontificalement, avec un calice de bois et une châsuble de serge. Il imagina qu'au défaut du luxe, il en imposerait par la longueur de l'office, et il le prolongea tellement, que le bon père Edmond s'enrouait à ne pouvoir plus se faire entendre, que le fervent auditoire bâillait très-involontairement, et que M. Botte, qui ne voulait rien déranger, trépignait d'une manière très-sensible : Charles et Sophie ne voyaient qu'eux.

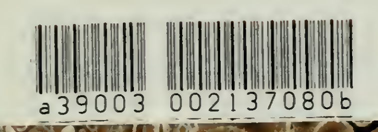
L'imperturbable curé allait toujours

son train; mais, comme il faut que tout finisse, il s'arrêta quand il n'eut plus rien à dire ni à chanter, et la séance finit par une bénédiction. Alors commença la fête de l'amitié.

FIN DU TOME SECOND.






a39003 002137080b

